

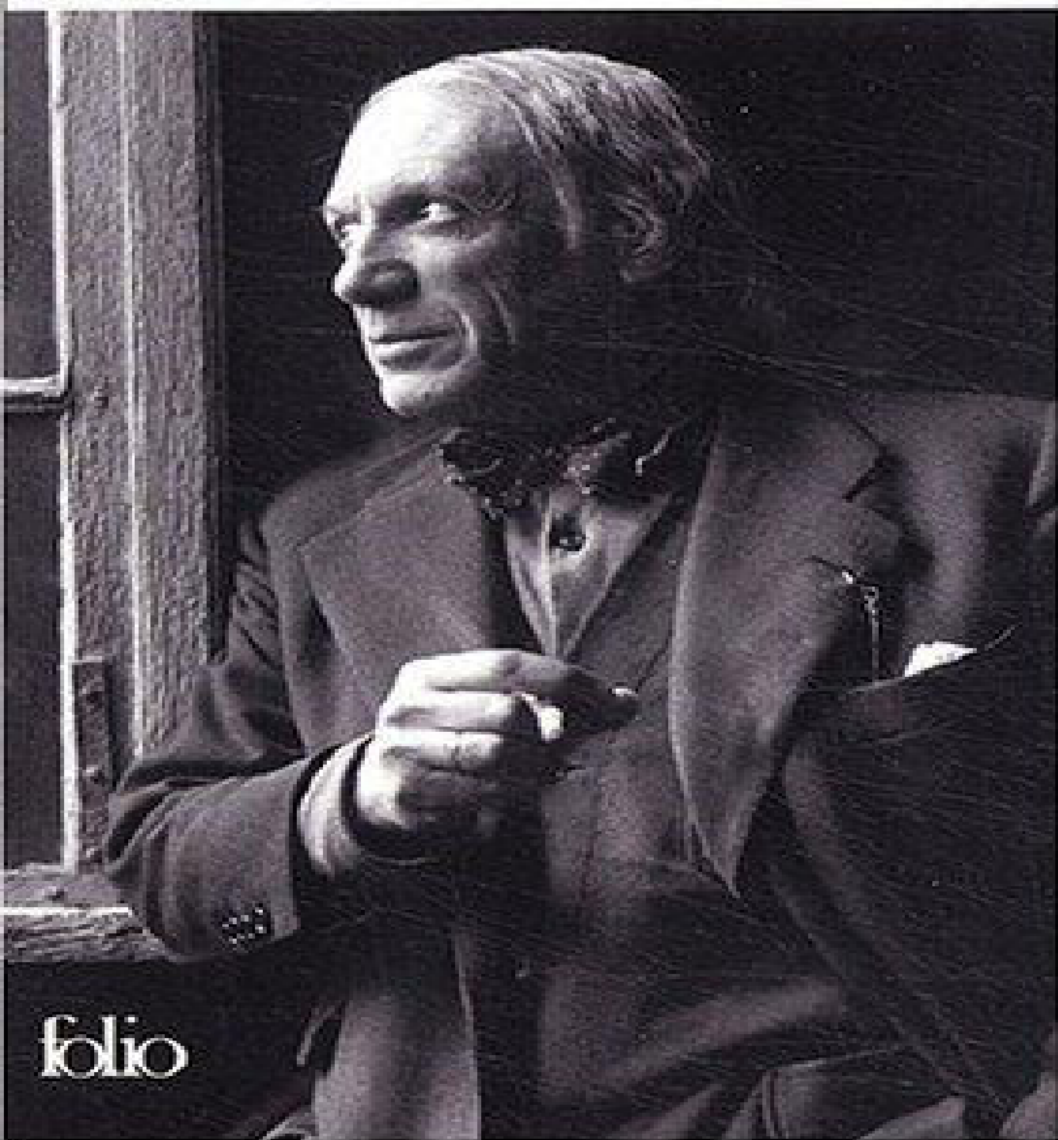
Grand-père

Marina Picasso

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Marina Picasso Grand-père



folio

Marina Picasso

Grand-père

Avec la collaboration de Louis Valentin

Picasso, le plus grand génie du siècle, vu à travers les yeux d'une enfant, Marina, sa petite-fille.

En 1973, à la mort du peintre, elle a vingt-deux ans. Pendant trente ans, elle se tait. Il lui aura fallu toutes ces années pour mettre des mots sur sa souffrance, pour caresser avec une émotion infinie et pleine de pudeur cette cicatrice. De la manière la plus intime, la plus terrible, Marina Picasso écrit jusqu'au-delà de la douleur, là où se trouve aujourd'hui sa liberté : ses enfants et ceux du bout du monde.

Marina Picasso

Grand-père

Avec la collaboration de Louis Valentin

Denoël

COLLECTION FOLIO

© *Éditions Denoël, 2001.*

Petite-fille de Pablo Picasso et d'Olga Kokhlova, fille de Paulo Picasso et d'Émilienne Lotte, Marina est née en 1950, à Cannes. Depuis 1990, elle se consacre à des œuvres humanitaires au Vietnam. Sa fondation multiplie les actions, dont notamment le « Village de la Jeunesse » qui accueille aujourd'hui plus de trois cents orphelins. Elle a cinq enfants.

*Pour faire une colombe, il faut d'abord
lui tordre le cou.*

Pablo Picasso.

À mes enfants, de tout mon cœur

Dimitri

Flore

Florian

Gaël

May.

On ne s'évade pas de Picasso. Je le sais. Je n'y suis jamais parvenue mais, à l'instant où tout a basculé, je l'ignorais encore.

Il devait être une heure de l'après-midi. Je suis à Genève au volant de ma voiture. J'accompagne mes enfants Gaël et Flore à l'école. Je roule dans un flot de voitures sur le quai Gustave-Ador. À ma droite, le lac Léman et son célèbre jet d'eau.

Le lac... les voitures... le jet d'eau... et, soudain, cette bouffée d'angoisse. Foudroyante, oppressive. Les doigts de ma main se contractent dans une crampe violente, intolérable. Une bourrasque de chaleur envahit ma poitrine. Mon cœur bat la chamade. Mes poumons s'asphyxient. Je suffoque. Ma mort est imminente. Le temps de souffler aux enfants de se tenir tranquilles et je m'effondre, la tête sur le volant. Je suis paralysée de terreur. Est-ce cela devenir folle ? Est-ce cela mourir ?

J'ai stoppé ma voiture au beau milieu de la route. Un tourbillon de voitures frôle la mienne, klaxonne pour me faire repartir. Personne ne s'arrête. Je n'intéresse plus personne...

Après une demi-heure d'effroi et de détresse, je parviens à déplacer mon auto, à la garer sur le bas-côté de la route, à me traîner jusqu'à une station-service à quelques pas de là. Il faut que j'appelle au secours. Je ne veux pas que l'on m'interne. Que deviendraient mes deux enfants ?

— Vous devriez suivre une psychothérapie, m'a dit ce médecin.

Au point où j'en suis, je n'ai plus rien à perdre. Il faut que je me retrouve et que cessent ces symptômes qui me harcèlent et s'intensifient chaque jour.

C'est ainsi que débuta mon analyse. Elle durera quatorze ans.

Quatorze ans à me perdre dans mes larmes, à m'évanouir, à hurler, à me tordre de douleur, à remonter goutte à goutte le fil du temps, à revivre ce qui m'a détruite, à taire, à balbutier puis à exprimer tout ce que la petite fille puis l'adolescente avait été au plus profond d'elle-

même... ce qui l'avait rongée.

Quatorze ans de malheur pour tant d'années de disgrâce.

À cause de Picasso.

Les créateurs ont-ils le droit d'engloutir et de désespérer tous ceux qui les approchent ? Leur quête d'absolu doit-elle passer par une implacable volonté de puissance ? Leur œuvre, fût-elle lumineuse, mérite-t-elle un aussi grand sacrifice de vies humaines ?

À aucun moment l'ensemble de ma famille n'a pu se soustraire à l'étau de ce génie qui avait besoin de sang pour signer chacune de ses toiles : le sang de mon père, de mon frère, de ma mère, de ma grand-mère, le mien et celui de tous ceux qui, croyant aimer un homme, ont aimé Picasso.

Sous le joug de sa tyrannie, mon père est né et mort de lui, trompé, déçu, avili, détruit. Inexorablement.

Jouet de son sadisme et de son indifférence, mon frère Pablito s'est suicidé à l'âge de vingt-quatre ans en avalant une dose d'eau de Javel. C'est moi qui l'ai trouvé baignant dans son sang, œsophage et larynx brûlés, estomac détruit et cœur à la dérive. C'est moi qui, quatre-vingt-dix jours durant, lui ai tenu la main à l'hôpital de la Fontonne à Antibes où lentement il a agonisé. Par ce geste atroce, il voulait arrêter la souffrance, neutraliser les écueils qui l'attendaient. Et me guettaient aussi : nous étions des Picasso, des mort-nés pris au piège d'une spirale d'espoirs bafoués.

Ma grand-mère Olga, humiliée, salie, dégradée par tant de trahisons, a terminé sa vie paralysée, sans que mon grand-père vienne une seule fois la voir sur son lit de détresse et de désolation. Elle avait pourtant tout abandonné pour lui : son pays, sa carrière, ses rêves, sa fierté.

Ma mère, elle, portait le nom de Picasso comme on porte une médaille, médaille qui la hissait sur les plus hautes marches de la paranoïa. En épousant mon père, elle avait épousé Picasso. Dans ses bouffées délirantes, elle n'admettait pas qu'il ne veuille pas la recevoir ni lui offrir la « grande » vie qu'elle méritait. Fragile, perdue et déséquilibrée, elle devait se contenter d'une partie de la maigre pension hebdomadaire que mon grand-père versait pour maintenir son fils et ses petits-enfants sous sa domination – et dans la plus grande indigence.

J'aimerais tellement un jour vivre sans ce passé, marcher sans ces béquilles.

Jeudi. Nous sommes en novembre. Mon père me tient par la main. Sans un mot, il s'avance vers le portail qui se dresse devant nous et défend la maison de mon grand-père. Mon frère, Pablito, nous suit à quelques pas, les mains dans le dos. J'ai six ans, Pablito, pas tout à fait huit.

Mon père sonne à la grille. J'ai peur comme à chaque fois. Un bruit de pas, une clef que l'on tourne dans la serrure, et apparaît, dans l'entrebâillement d'un des vantaux de la grille, le concierge de *La Californie*, un vieil Italien usé par l'âge et par la servitude. Il nous jauge du regard et dit à mon père :

— Monsieur Paul, vous aviez rendez-vous à cette heure ?

— Oui, bredouille mon père.

Il a lâché ma main pour que je ne sente pas à quel point la paume de la sienne est devenue moite.

— C'est bien, répond le vieux concierge, je vais voir si le maître peut vous recevoir.

Le portail se referme sur lui. Il pleut. L'air a un parfum d'eucalyptus, ces arbres à l'écorce en lambeaux qui bordent la petite route où nous devons attendre le bon plaisir du maître.

Comme samedi dernier. Et le jeudi d'avant.

Au loin, un chien aboie. Certainement Lump, le teckel de mon grand-père. Il m'aime bien. Il se laisse caresser.

Le temps s'éternise. Pablito est venu se coller à moi pour me réconforter et se sentir moins seul. Mon père a fini sa cigarette. Il l'éteint, en rallume une autre. Ses doigts sont tachés de nicotine.

— Vous feriez mieux d'attendre dans la voiture, chuchote-t-il comme s'il avait peur que quelqu'un ne puisse l'entendre.

— Non, répondons-nous en chœur. Nous restons avec toi.

Nos cheveux sont collés par la pluie. Nous nous sentons coupables.

De nouveau, la clef dans le portail et le vieil Italien au visage ridé. Il baisse le regard. D'une voix découragée, il laisse tomber comme une leçon apprise :

— Le maître ne peut pas vous recevoir aujourd'hui. Madame Jacqueline m'a demandé de vous dire qu'il travaillait.

Même lui n'est pas dupe. Il a honte.

Combien de jeudis avons-nous entendu ces mots : « Le maître travaille », « le maître dort », « le maître n'est pas là »... à la grille fermée de *La Californie* défendue comme une forteresse. Quelquefois, c'était Jacqueline Roque, la future et dévote M^{me} Picasso, qui assenait la sentence : « *Le soleil* ne veut pas qu'on le dérange. »

Quand ce n'était pas le *soleil*, c'était *monseigneur* ou alors le *grand maître*. Comment aurions-nous eu l'impudence d'afficher devant elle notre déconvenue et notre humiliation ?

Les jours où le portail s'ouvrait, nous franchissions, mon père ouvrant la marche, la cour de graviers qui menait au perron. Je comptais chaque pas comme on égrène un chapelet d'espérances. Pour être très précise, soixante pas, hésitants et coupables.

Dans l'ancre du titan, véritable grotte d'Ali Baba, règne un souverain désordre : amas de tableaux posés sur des chevalets bigarrés de peinture, sculptures traînant un peu partout, caisses de bois vomissant des masques africains, cartons d'emballage, vieux journaux, châssis de toiles vierges, boîtes de conserve, carreaux de céramique, pieds de fauteuils hérissés de clous de tapissier, instruments de musique, guidons de bicyclette, des profils en tôle découpée et, au mur, des affiches de corridas, des liasses de dessins, des portraits de Jacqueline, des têtes de taureaux...

Dans ce capharnaüm où nous devons de nouveau patienter, nous nous sentons indésirables. Mon père, lui, se sert un verre de whisky qu'il vide d'un trait. Sans doute pour se donner contenance et courage. Pablito s'est assis sur une chaise et fait semblant de jouer avec un soldat de plomb qu'il a sorti de sa poche.

— Surtout ne faites pas de bruit et ne touchez à rien ! nous lance Jacqueline qui s'est faufilée dans la pièce. Le soleil va bientôt descendre de sa chambre.

Esméralda, la chèvre de mon grand-père, lui emboîte le pas. Esméralda a toutes les permissions : celle de gambader dans la maison, celle d'essayer ses cornes sur les meubles, celle de lâcher ses chapelets de crottes sur les dessins et toiles de Picasso entassés pêle-mêle sur le sol.

Esméralda est chez elle. Nous sommes des intrus.

Une bourrasque de rires, des éclats de voix... Héroïque et tonnant, mon grand-père fait son entrée en scène.

Mon grand-père ? Nous n'avons pas le droit de l'appeler grand-père. C'est chose interdite. Nous devons l'appeler Pablo. Comme tout le monde. Un « Pablo » qui, loin d'abolir les frontières, nous cantonne dans l'angoisse. Une ligne de démarcation entre l'inaccessible

démiurge et nous.

— Bonjour, Pablo ! lui lance mon père en s'avançant vers lui. Tu as passé une bonne nuit ?

Lui aussi doit l'appeler Pablo.

Pablito et moi courons nous jeter à son cou. Nous sommes des enfants. Nous avons besoin d'un grand-père.

Il nous tapote la tête comme on flatterait l'encolure d'un cheval.

— Alors, Marina, raconte-moi. Tu as été sage ? Et toi, Pablito, comment travailles-tu à l'école ?

Des questions qui n'attendent pas de réponses. Un parcours obligé pour nous apprivoiser à l'instant qui lui convient.

Il nous entraîne dans la pièce où il peint : atelier qu'il a choisi pour un jour, une semaine ou un mois avant d'en investir un autre, puis un autre, au gré de la maison. Au gré de son inspiration. Au gré de ses caprices.

Aucun interdit. Nous pouvons toucher à ses pincesaux, dessiner sur ses carnets, nous barbouiller de peinture. Ça l'amuse.

— Je vais vous faire une surprise, nous lance-t-il en riant.

Il arrache une feuille de son carnet, la plie et la replie à une vitesse folle et, comme par magie, naissent de ses doigts puissants un petit chien, une fleur, une cocotte en papier.

— Ça vous plaît ? nous demande-t-il de sa voix de rocaille.

Pablito se tait et moi, je balbutie.

— C'est... c'est beau !

Nous aimerions les prendre et les emporter chez nous mais nous ne le pouvons pas...

C'est l'œuvre de Picasso.

À l'époque, je ne savais pas que ces figurines en papier, en carton ou composées de bouts d'allumettes, tous ces leurres qu'il façonnait tel un illusionniste faisaient partie d'une ambition que je trouve aujourd'hui monstrueuse : celle de nous faire comprendre de façon inconsciente qu'il pouvait tout faire et que nous n'étions rien. Et tout cela sur un simple coup d'ongle griffant une feuille de papier, sur un coup de ciseau labourant un carton, sur une touche de peinture balafrant une pliure. Figurines païennes et exterminatrices qui nous annihilèrent.

En même temps, je reste persuadée qu'il se sentait solitaire et cherchait à rattraper le temps perdu. Pas le nôtre mais celui de son enfance, là-bas à Malaga où, pour ensorceler ses jeunes cousines Maria et Concha, il faisait, d'un seul coup de crayon, surgir du néant des créatures chimériques. Ce public l'amusait comme Pablito et moi l'amusons en tant que matériau, un matériau pas encore abîmé qu'il pouvait manœuvrer au gré de ses humeurs, façonner au mépris de leur réalité et considérer comme faisant partie intégrante de son œuvre. C'est ainsi qu'il a procédé avec son fils Paulo dès sa plus jeune enfance avec ses *Paulo sur son âne*, *Paulo tenant un agneau*, *Paulo à la tartine*, *Paulo en torero*, *Paulo en Arlequin*...

... avant d'en faire plus tard ce père déficient de ma petite enfance à *La Californie* où nous sommes en visite.

Mon père, présent comme à chaque fois, n'ose pas troubler ces moments d'exception que nous passons avec notre grand-père. Il va de l'atelier à la cuisine d'un pas furtif. Son regard est inquiet et fiévreux. Il se sert à nouveau un verre de whisky ou revient de la cuisine avec un verre de vin. Il boit trop. Cela l'aide à tenir le choc. Tout à l'heure, il devra affronter mon grand-père, lui demander de l'argent pour nous et pour ma mère, l'argent que Picasso lui doit pour – et les mots me font mal – ses bons et loyaux services qui se limitent à être son chauffeur payé à la semaine, son factotum sans existence propre, sa marionnette dont il aime emmêler les ficelles et son souffre-douleur.

— Dis, Paulo, je ne trouve pas tes enfants tellement drôles. Il faut qu'ils se décoinent.

Surtout, ne pas briser le charme et faire en sorte que tout se passe bien. Pour mon père, pour ma mère qui tout à l'heure demandera si tout s'est bien passé, nous devons entrer dans le jeu de grand-père et plaire à Picasso.

Il saisit un chapeau qui traîne sur une chaise, se drape d'une cape décrochée d'une patère et sautille sur place comme un pantin désarticulé. Extravagant et outrancier, il pousse de grands cris et frappe dans ses mains.

« Allez, lancent ses yeux, faites comme moi ! Jouez et soyez gais. »

Nous ponctuons ses clowneries en frappant dans nos mains. Mon père se joint à nous et stimule son père, cigarette coincée au coin des lèvres, yeux larmoyants sous l'effet de la fumée :

— ¡ Anda, Pablo ! ¡ Anda, anda !

Une ovation décochée en espagnol : la langue des Picasso, unique trait d'union entre le père omnipotent et le fils rabaissé.

Galvanisé, mon grand-père cueille sur la table une cuillère en bois et un torchon de cuisine : son épée et sa muleta. Le regard éclatant et barbare, il exécute devant nous une série de passes : manolinetas, chicuelinas, véroniques, mariposas ponctuées par les « olé » de mon père et bientôt par les miens.

Seul Pablito se tait et détourne les yeux. Son visage est livide. Tout comme moi, il aimerait faire partie d'une famille normale avec un père responsable, une mère indulgente, un grand-père conforme à ceux que l'on croise dans les livres d'images : des parents qui savent écouter, conseiller, donner une éducation, préparer les enfants à affronter la vie. Rien de tout cela pour Pablito et moi. Dès le départ, nos biberons ne contenaient pas du lait mais un venin que l'on nous distillait chaque jour davantage : celui de Picasso, de la puissance de Picasso, celui d'un surhomme qui pouvait tout se permettre et nous écrasait tous, celui de ce génie dont nous étions les otages. Comment se construire à travers de telles images ? Comment se sentir sereins devant un grand-père qui occupe tout l'espace ? Devant un père qui baisse l'échine ? Devant une mère qui, tout à l'heure, lorsque nous rentrerons, nous harcèlera de questions sur la « visite du siècle » à laquelle, bien sûr, « personne n'a voulu la convier » ?

Le vent d'est a chassé les nuages et un soleil timide éclaire la pièce d'une lumière sacrée. Mon père n'a toujours pas osé parler d'argent à mon grand-père. Pourquoi le contrarier ? Il est de si bonne humeur.

Aujourd'hui, je devine ses affres lorsqu'il venait affronter mon grand-père. Lui qui avait été adulé et choyé aux jeunes heures de sa vie ne représentait plus grand-chose aux yeux de Picasso. Qu'était devenu l'*Arlequin* qui avait posé pour lui dans son costume en losanges jaunes et bleus, une ruche de tulle autour du cou ? Les inconditionnels de Picasso ont-ils remarqué à quel point cet *Arlequin* est triste sur la toile ? À quel point son regard mendie un peu d'amour ? À quel point, à l'époque, il savait qu'il ne devait pas grandir ?

À dix ans, à vingt ans, mon père aurait pu échapper à la malédiction. À dix ans, à vingt ans, il avait encore l'énergie de défendre sa peau. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'inconsciemment il a dû se rendre compte qu'en quittant Picasso il allait le frustrer d'une parcelle de son œuvre, l'amputer et diminuer ses forces. Bien avant que son père ne lui ait rogné les ailes, il ne pouvait pas partir. En tant que fils unique, il ne *devait* pas partir. Il était une pièce du puzzle Picasso au même titre que chacune de ses toiles. Pour ne pas profaner ce puzzle

et enlever de la dimension à son père, n'a-t-il pas, lorsque sa mère est morte, refusé la part d'héritage qui aurait dû lui revenir, estimant qu'il n'avait pas le droit d'amputer Picasso de cette partie de son œuvre, car il était son dieu ?

Tout ce que ce dieu disait était parole d'évangile, humiliations, insultes et dévalorisation comprises. Un jour, devant moi, Picasso lui a dit : « Se polir les ongles avec une lime est ridicule. Fais comme moi, lime-les contre un angle de mur ! » J'ai vu mon père faire ça lorsque j'étais petite. J'en étais rouge et malade de honte. Je l'ai vu également repousser sa fourchette pour manger sa sole à pleines mains parce que son père faisait la même chose.

Prendre Picasso pour modèle était une distinction.

Grand-père a ouvert la baie qui donne sur le jardin où deux chèvres naines cabriolent dans les hautes herbes mouillées. Esméralda, attachée par une chaîne à la queue de son modèle de bronze sculpté par mon grand-père, déjoue les attaques de Lump, le teckel, qui tente de lui mordiller les pattes. Yan, le vieux boxer, qui perd graduellement la vue, se traîne jusqu'à Pablito pour lui lécher la main.

Mes poumons s'emplissent d'une bouffée de joie et mon cœur s'épanouit. Pour la première fois depuis notre arrivée, Pablito et moi sommes libres d'être de vrais enfants.

Ce jardin de *La Californie*, avec Pablito me tenant par la main, reste pour moi le plus beau souvenir que j'ai conservé de mes visites chez Picasso. En été, les buissons de romarin mêlant leur senteur à celle des genêts, les liserons prennent d'assaut les branches des mimosas en fleur, les coquelicots, les boutons-d'or, les giroflées jaillissent par bouquets. Partout, c'est un fouillis d'herbes folles et de plantes odorantes avec, comme écrin, les palmiers, les pins, les cyprès et les eucalyptus se détachant sur le bleu du ciel méditerranéen. Au milieu de ce terrain laissé volontairement à l'abandon, niche un peuple de sculptures en plâtre, en argile ou en bronze : une guenon, un crâne, une femme enceinte, un buste de Marie-Thérèse Walter, un chat, une chouette, des céramiques, des poteries, les unes mangées par une mousse étalée en taches veloutées, les autres fraîchement sorties du four.

Je me souviens aussi du perroquet qui se dandinait sur son perchoir, des papillons qui voltigeaient de fleur en fleur, des pigeons, des tourterelles et des colombes qui s'envolaient à chacun de nos assauts espiègles pour rejoindre leur volière installée sous le toit.

Au printemps, nous retrouvions l'emplacement où timidement se

blottissaient les violettes. Un coin de paradis secret qui nous appartenait.

C'est l'heure de partir. Debout devant la table où grand-père est assis devant les reliefs d'une collation qu'il a prise à la hâte alors que nous jouions dehors, nous lorgnons la corbeille de fruits secs qui se trouve sous notre nez. Nous n'avons pas mangé et sommes affamés. Grand-père a surpris notre regard. En souriant, il choisit dans la corbeille une datte, une figue qu'il fend en deux avec son Opinel. Du tranchant de la main, il brise une noix, la dépiaute et enfourne la chair de cette noix dans la datte et la figue qu'il serre entre ses doigts pour les marier ensemble.

— Approchez, nous dit-il, toujours en souriant.

Nous avançons, timides et, les yeux mi-clos, ouvrons grande la bouche. Doucement, presque religieusement, grand-père y dépose la friandise.

Une sorte d'eucharistie.

D'aussi loin que remontent mes souvenirs, l'unique code d'amour que j'ai perçu de lui est cette figue et cette datte fourrées. Le seul don de lui-même qu'il nous ait proposé.

Mon père a finalement réussi à parler à son père : un long conciliabule tenu au bout de l'atelier : tête-à-tête d'un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix et d'un gnome d'à peine un mètre soixante. David contre Goliath, affrontement d'un géant résigné et d'un monstre sacré. La main de mon grand-père qui plonge dans sa poche, une liasse de billets que mon père saisit furtivement, un « merci, Pablo », et immédiatement la réplique perfide :

« Tu es incapable d'assumer tes enfants. Tu es incapable de gagner ta vie ! Tu es incapable de faire quoi que ce soit ! Tu es un médiocre et resteras toujours un médiocre. Tu me fais perdre mon temps ! »

En un mot : « Je suis *el Rey*, le Roi, et toi, tu es ma chose ! »

Une chose qu'il a lentement et méthodiquement saccagée de façon qu'elle ne réussisse pas et ne lui porte pas ombrage.

Plus tard, bien plus tard, je devais apprendre que les figues et les dattes fourrées de noix que grand-père nous proposait systématiquement à chacune de nos visites s'appelaient des « mendiants ».

On ne devrait jamais apprendre certaines choses.

« Paul Picasso, acceptez-vous de prendre pour épouse Émilienne Lotte... »

Un jour, ma mère et mon père ont exprimé la volonté de s'unir pour la vie devant monsieur le maire. Dans un « oui » mutuel, ils se sont juré amour et fidélité, et ont fait le serment d'offrir à leurs enfants amour, protection et soutien.

Pablito et moi n'avons pas eu cette fortune. Paul Picasso et Émilienne Lotte, devenue pour sa plus grande fierté M^{me} Picasso, se sont séparés lorsque j'avais six mois, et mon frère avait pratiquement deux ans. Cette rupture était dans l'ordre des choses. Ma mère et mon père n'avaient, ni l'un ni l'autre, le talent de vouloir être heureux et de nous rendre heureux.

Assis sur la banquette arrière de l'Oldsmobile, la voiture de maître que grand-père a fournie à mon père pour le véhiculer, nous quittons *La Californie* et Cannes pour nous rendre à Golfe-Juan où notre mère attend notre retour.

Les yeux fixés sur le rétroviseur, je capte le regard de mon père. Un regard vide. Désespéré.

Jamais je ne l'ai vu rire ou être simplement heureux. Quand les choses se passaient bien à *La Californie*, j'ai pu le voir plaisanter et parfois s'exalter, mais ce n'était pas naturel. Il le faisait pour plaire à Picasso, réaliser son désir, devenir ce désir. Les siens n'existaient pas. Il les avait à jamais balayés pour se laisser peu à peu absorber par un dieu auquel il ne pouvait s'identifier. Comment s'accomplir à travers l'image d'un père monstrueux qui saccage, maltraite, dédaigne, méprise et avilit ? Comment devenir un homme responsable lorsque, au restaurant, il suffit à ce père insolent de signer sur une nappe en papier pour payer une addition de quarante personnes ? Comment adopter un mode de vie cohérent lorsqu'on entend ce père se vanter de pouvoir acheter une maison sans passer par le notaire, avec trois tableaux qu'il qualifiait avec morgue de « trois merdes barbouillées dans la nuit » ?

Comment se construire à travers de telles images ? Comment se respecter et respecter la vie face à tant de blasphèmes ?

Longtemps, mon père a caressé le vœu de devenir pilote de course sur moto. Le grisaient la vitesse, le bruit, le vent dans les cheveux, les virages négociés à quarante-cinq degrés, le danger à chaque tour de roue. Sa Norton Manx était une source de joie et de fierté. Elle lui obéissait, faisait corps avec lui, se cabrait au moindre coup d'accélérateur. Avec elle, il pouvait remettre en question la souveraineté de son père, se libérer de lui, devenir enfin un Picasso.

Comment imaginer deux Picasso dans la même famille sans parler de crime de lèse-majesté ?

— Non, lui a répondu grand-père. Je te somme de renoncer à cette stupidité. C'est un ordre. Je ne veux pas que tu te tues. Et d'abord, j'ai peur de la vitesse.

Et une fois de plus :

— Ne reviens plus jamais là-dessus. Tu es un anarchiste bourgeois doublé d'un incapable.

Françoise Gilot, dans son livre *Vivre avec Picasso*, a souligné en peu de mots la rébellion qui sourdait chez mon père lorsque Picasso le bafouait de la sorte.

« Lassé, écrit-elle, lassé d'entendre son père dire qu'il n'était bon à rien, Paulo déclara qu'il était au moins bon à faire de la moto. Il prit part à une course, qui partait de Monte-Carlo et zigzaguait tout le long de la Grande et de la Moyenne Corniche, et se classa second parmi des professionnels. »

C'est sans doute l'une des seules fois où mon père a tenu tête à Picasso, l'une des seules fois où il lui a démontré qu'il n'était pas l'essentiel de la vie, l'une des seules fois où il lui a violemment signifié qu'un être humain ne fonctionnait pas forcément comme sa sacro-sainte peinture que chacun se devait d'encenser.

Mon père n'a jamais pu trouver la brèche qui aurait pu lui permettre de devenir un homme. À dix ans, son avenir était déjà condamné. Pour contrer ma grand-mère Olga qui avait cessé de lui plaire, mon grand-père se vengeait d'elle en dressant son propre fils contre elle. Au début, ce fut par petites touches.

Discrètes, machiavéliques.

Ainsi, lorsque, à six ans, mon père, sous l'œil attentif de sa mère, s'appliquait à se tenir correctement à table, Picasso arrivait, rigolard, et glissait dans sa main une petite voiture. Mon père, qui avait compris le message, bravait alors sa mère du regard et faisait rouler la

voiture dans son assiette pleine de potage. Qu'importait le désenchantement de cette mère qui aurait souhaité donner une bonne éducation à son enfant unique ? Seuls comptaient le père et la volupté que ressentait ce père à dresser son enfant contre la femme qu'il haïssait, et que mon père aurait certainement appréciée si Picasso ne l'avait pas sans cesse diffamée.

Comment acquérir une quelconque envie de s'en sortir lorsque les seules leçons apprises se résument à : « À quoi bon travailler à l'école. Cela ne sert à rien. Moi, à Malaga, au collège de San Rafael où m'avaient mis mes parents en désespoir de cause, j'étais nul dans toutes les matières. Cela ne m'a pas empêché de réussir. »

Ou encore : « Essaie toujours de faire quelque chose, mais je sais que ce sera impossible. »

Mon propos n'est pas de dire du mal de Picasso. Mon propos est de tenter d'expliquer le long chemin de croix qu'il m'a fallu gravir pour tenter de réhabiliter l'image d'un homme incapable d'aimer. Mon propos est de rendre palpable la souffrance des victimes d'un virus comparable au virus *I love you* qui a contaminé le réseau Internet à la veille de l'an 2000.

Le virus *I love you-Picasso* dont nous étions la cible était aussi subtil, aussi indécélable. Il était un mélange de promesses non tenues, d'abus de pouvoir, de mortifications, de mépris mais surtout d'incommunicabilité. Il paralysait la volonté de mon père, faussait le discernement de ma mère, détruisait la santé de ma grand-mère Olga et – bien que les enfants débordent d'énergie – nous ramenait sans cesse mon frère et moi à l'état de fœtus. Face à ce virus-là, nous étions sans défense.

Comment trouver un antidote lorsque, toujours et sans relâche, s'opposait à nos moindres velléités la terrible sentence : « Quoi que vous tentiez, vous n'en ressortirez pas vivants ! » ?

Ce n'était pas forcément Picasso qui nous assenait ce verdict. C'était aussi tous ceux qui accordaient du pouvoir à mon grand-père, ceux qui le glorifiaient, l'auréolaient, l'élevaient à l'échelon de dieu : les experts, les historiens d'art, les conservateurs, les critiques, sans compter les courtisans, les parasites, les faiseurs de courbettes qui étaient tellement impressionnés par ce que mon grand-père faisait avec tant de facilité que cela nourrissait leurs fantasmes. Qu'importait de savoir si mon grand-père fut heureux ou malheureux, seuls comptaient sa puissance, son empire, la fortune qu'il représentait et qui faisait de lui un homme de spectacle.

Longtemps et sans savoir pourquoi, j'ai éprouvé une grande tendresse pour les clochards. Peut-être parce que j'avais lu dans la presse que l'ex-président Clinton avait reçu un clochard qui, à l'université, avait fait partie de sa promotion et qui, disait-il, aurait pu avoir le même destin que lui.

Cette histoire m'avait bouleversée. Je m'étais représenté mon grand-père en clochard sous un pont de Paris, la ville qu'il aimait. Je l'imaginais dans son vieux sac de couchage, tout sale et démuné, mais tellement riche dans son cœur et tellement touchant. Je lui parlais de tout, de rien, lui expliquais que j'étais sa petite-fille et ne demandais qu'à l'aimer.

Tant que je vivrai, j'aurai le regret de ne pas avoir pu dialoguer avec mon grand-père comme je l'aurais souhaité. Au fond, j'aurais aimé que le grand-père monstrueux que j'ai connu vive encore comme vit sa peinture. Avec le temps, je lui aurais appris à devenir un grand-père aimant comme ce brave homme qui savait m'écouter et se laissait approcher sous un pont de Paris.

Un autre deuil à faire.

La nationale 7. En contrebas, la voie ferrée où glisse le Train bleu aux fenêtres bleutées, à gauche le pont de l'Aube menant à la plage, au loin, le phare de la Garoupe et son fanal encore timide à cette heure du jour...

Doucement, Pablito a saisi ma main pour la glisser dans la sienne. Dans cinq minutes, nous retrouverons notre mère.

Nous aimerions que tout se passe bien.

Mon père a garé l'Oldsmobile, sur le bas-côté de l'avenue qui borde le front de mer. Il en descend et, avant de nous libérer de notre siège arrière, essuie religieusement une poussière collée au pare-brise. Un réflexe de chauffeur stylé. D'un pas lent, il traverse la chaussée et, Pablito et moi accrochés à sa main, nous nous engouffrons dans la rue Chabrier.

C'est là que nous habitons. Au deuxième étage d'un immeuble modeste.

Devant la porte, M^{me} Alzeari, notre voisine du rez-de-chaussée, dépose sa poubelle.

— Alors, les enfants, gazouille-t-elle, vous avez passé une bonne journée ? Comment va votre grand-père ?

Elle s'essuie les mains à son tablier et décoche à mon père :

— Monsieur Paul, je ne vous trouve pas bonne mine. Vous devriez faire attention à vous !

Elle nous caresse la tête et ajoute :

— Vous avez là de très gentils petits.

On l'aime bien, M^{me} Alzeari. Elle nous offre des bonbons quand nous allons chez elle.

Laissant notre père derrière nous, nous montons l'escalier quatre à quatre. Nous sommes heureux d'être enfin chez nous.

Ma mère a entendu nos pas. Elle se tient sur le palier, vêtue d'un pull-over moulant et d'une minijupe en skaï noir.

— Je suppose qu'une fois de plus, vous n'avez pas mangé, nous lance-t-elle, sournoise. Allez dans la cuisine. Vous y trouverez un restant de pâtes et une moitié de pomme.

Nous filons sans même dire au revoir à mon père que ma mère reçoit dans le vestibule. Nous ne voulons pas assister à leur tête-à-tête qui, comme d'habitude, tournera au vinaigre.

Les choses ont déjà commencé du côté de ma mère :

— Quoi ! C'est tout ce qu'il t'a donné ? Avec ça, comment veux-tu que je m'en sorte avec deux enfants ? Ton Picasso s'en moque que je ne puisse pas payer le gaz et l'électricité. Il s'en fout que ses petits-enfants ne mangent pas à leur faim. Lui as-tu dit seulement que Marina avait besoin d'un manteau pour l'hiver ? Lui as-tu dit que ton fils avait besoin d'une paire de chaussures ? Lui as-tu dit dans quelles conditions nous vivons ? Lui as-tu dit...

Invariable litanie débitée d'une voix suraiguë, glapissante, hystérique. Et bien sûr, le coup bas décoché sans pitié :

— Je te connais, avec ce qu'il t'a donné et que tu gardes dans ta poche, tu vas régler tes ardoises de bistrot et rincer tes copains de comptoir.

Ripostes de mon père, injustes, orageuses, brutales :

— Ce que je fais ne te regarde pas. Je comprends pourquoi Pablo te déteste. Tu es folle à lier.

Rugissements, brutalité des mots, insultes, empoignades, violence...

Dans la cuisine, collés l'un contre l'autre au pied du radiateur, Pablito et moi sanglotons en silence en croquant dans notre pomme-gratin.

Comme d'habitude, nous nous sentons coupables.

Malgré toutes les années écoulées, il m'arrive encore de me réveiller en larmes lorsque mes cauchemars ressuscitent et amplifient les sons et les images de cette barbarie : les cris, ma mère toutes griffes dehors, mon père la repoussant avec brutalité, Pablito et ses dents imprimées dans la pomme. Et, en toile de fond, les yeux de mon grand-père transperçant mon regard pour me punir d'être toujours en vie.

Puisqu'il savait son fils désarmé et ma mère sans la moindre ressource, pourquoi n'a-t-il pas chargé ses avocats de verser tous les mois une allocation à ma mère pour ses petits-enfants ? Si modeste fût-elle, cette pension aurait permis à ma mère d'établir un budget, de régler ses dépenses, de ne pas implorer chaque fois un crédit auprès des commerçants.

Cela aurait été trop simple, trop humain. Diabolique, Picasso savait ce qu'il faisait en maintenant ce circuit destiné à culpabiliser mon père, à le rendre dépendant et, par ricochet, à nous rendre dépendants, non pas de lui, mais de son propre fils. Infernale alchimie qui rendait mon père plus facile à briser, et Picasso encore et toujours plus puissant.

La porte d'entrée a claqué sur mon père, et ma mère est là, pantelante, affalée sur une chaise. Son visage est crispé et du rimmel a coulé sur sa joue.

Soudain elle se redresse, nous fait signe de venir auprès d'elle. Miracle, elle nous sourit.

— Alors, comment ça s'est passé avec votre grand-père ?

Surtout ne pas répondre. C'est dangereux.

— J'ai posé une question, insiste-t-elle.

— Bien, bredouille Pablito. Ça s'est passé très bien.

— A-t-il parlé de moi ?

— Un petit peu, lui répond Pablito. Il a demandé comment tu allais.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

L'interrogatoire est terminé. Elle sait que, contrairement aux enfants qui aiment répéter ce qu'ils ont vu ou fait dans la journée, elle

n'obtiendra rien de nous. Même pas un hochement de tête.

Pourtant, elle ne capitule pas.

— Ah, commence-t-elle d'une voix déchirante, cette ordure a choisi de m'écarter. Avec tout son argent, il croit pouvoir acheter mon silence, mais moi je n'hésiterai pas à dire qu'il a tout fait pour abuser de moi. Il fallait le voir quand il me voyait passer ici, à Golfe-Juan, devant la terrasse de l'*Hôtel de la Plage*. Toujours à me courir derrière, à dire que j'étais belle. Ah, si j'avais voulu...

Le délire, l'emphase, le besoin absolu de parler, de raconter sa vie : celle qu'elle s'est fabriquée.

Tout à trac, elle oublie Picasso pour nous parler de sa rencontre avec notre père, de l'athlète qu'il était, du charme qu'il dégageait, de l'ivresse qu'elle ressentait lorsque, accrochée à sa taille, elle partait en moto avec lui, du désordre de ses sens éveillés par la grande vitesse, du trouble qu'elle éprouvait en se collant à lui.

— Heureusement que j'étais là à l'époque. Pour lui, j'aurais abattu des montagnes. Pour lui, j'ai sacrifié ma vie...

Un soupir théâtral, le simulacre d'une bouffée de chaleur et ces mots qui font mal :

— Ah, il est bien le fils de son monstre de père !

Le monstre de père. Enfin pouvoir cracher son fiel, se venger, détruire à pleines dents.

— S'il croit m'impressionner avec tout son fric et son nom, il se trompe. Je suis aussi forte que lui et je le détruirai.

Un long silence et, sans égard pour nous, elle revient à sa première rencontre avec Picasso, exalte la passion qu'il éprouvait pour elle. Une passion exprimée par un regard qui-en-dit-long, un regard qui-ne-peut-pas-tromper.

— Ah, non ! nous lance-t-elle, avec les hommes, je ne me trompe pas !

À l'entendre, mon grand-père lui en voulait de ne pas avoir cédé à ses avances. À l'entendre, c'était lui qui l'avait choisie pour son fils. Un mariage arrangé.

Ma mère a toujours pensé qu'être la belle-fille de Picasso relevait du droit divin. Elle n'a jamais pensé à ce qu'on serait plus tard puisqu'une bonne étoile avait fait de nous des Picasso comme elle.

Picasso était devenu l'image essentielle de sa vie. Elle ne voyait que par lui, ne pensait qu'à travers lui, ne parlait que de lui : aux

commerçants, aux gens qu'elle croisait dans la rue même si elle ne les connaissait pas.

« Je suis la belle-fille de Picasso. »

Un trophée, un passe-droit, un prétexte à toutes les excentricités.

Je me souviens encore de la honte que j'éprouvais lorsqu'en été, à la plage, elle venait en bikini argenté ou doré, au bras d'un éphèbe de quinze ans son cadet, de mon humiliation lorsque, toute jeune adolescente, je la voyais apparaître en minijupe à une réunion de parents d'élèves en compagnie d'un blanc-bec guère plus âgé que moi, des efforts que je devais faire pour l'appeler Mienne – le diminutif d'Émilienne – parce que ça faisait plus jeune et style américain, de la peur que j'avais lorsqu'elle ouvrait la bouche, du malaise que je ressentais lorsqu'elle expliquait la peinture de Picasso, elle qui n'avait jamais vu un catalogue ni même une brochure des œuvres de mon grand-père.

Son discours variait selon les gens qu'elle rencontrait. Lorsqu'il s'agissait de personnes qu'elle connaissait à peine, elle hissait Picasso sur un piédestal : « Mon beau-père est un génie. Je l'admire et je sais qu'il m'apprécie beaucoup. » Avec ceux qui étaient plus intimes, sans retenue, elle racontait toutes nos difficultés : « Vous rendez-vous compte qu'avec toute sa fortune, ce salaud nous laisse sans un sou. »

Les gens riaient. Les gens rient toujours quand ces choses-là arrivent aux autres.

Je ne me souviens pas que ma mère nous ait raconté des histoires comme *Le Petit Chaperon rouge* ni qu'elle nous ait emmenés faire un tour de manège. Je sais seulement qu'en dépit de toutes ses dérives pathologiques, elle était la seule à nous protéger. À part elle, personne ne voulait de nous dans cette famille. En dépit de sa folie des grandeurs et de ses turbulences, elle nous apportait la chaleur de sa présence, de son parfum de mère, de sa voix, de ses rires, même s'ils étaient le plus souvent forcés. Elle nous offrait la niche de l'appartement avec tous ces repères affectifs qui peuplent une petite enfance : la bouilloire qui chante sur le feu, la table de la cuisine et sa toile cirée, l'eau de l'évier qui goutte, la chaise chancelante sur laquelle « il ne faut pas s'asseoir », le bouquet desséché dans son vase, le cocon de cette chambre bleue où Pablito et moi pouvions nous isoler : trésors incomparables lorsqu'on est orphelin.

Pour le reste, avec les moyens du bord qui lui étaient offerts, elle a fait ce qu'elle a pu.

Ce n'était pas génial.

Elle aurait pu être une femme très bien si elle n'avait pas été marquée par le syndrome Picasso. Elle était née d'une famille protestante de la bourgeoisie lyonnaise qui comptait des professeurs, des ingénieurs, des scientifiques : une famille académique, paisible, sans histoires. Trop académique, trop paisible, et pas assez d'histoires, elle l'avait quittée pour se marier avec un homme qui possédait une poterie à Vallauris. À l'époque, avec le fruit de leur travail, ils avaient pu acheter l'appartement de Golfe-Juan où ils vécurent de désaccords, de querelles et, très vite, de haine.

Le divorce, une pause et aussitôt mon père.

Mon père qu'elle allait épouser...

Pour le meilleur du pire.

Le pire inéluctable.

Après s'être séparée de mon père, ma mère a connu beaucoup d'hommes, ou plutôt d'adolescents qu'elle choisissait pour se sentir plus jeune que son âge. Elle les récoltait, en été, sur la plage, en hiver dans les bars, les ramenait à la maison. Ils arrivaient avec leurs cheveux longs, leurs chemises à fleurs et leurs jeans déchirés. Certains jouaient de la guitare, d'autres buvaient des canettes de bière ou alors du whisky au goulot. Ma mère gloussait. Pour être seule avec eux, elle nous envoyait dans notre chambre.

Pablito et moi sommes étendus sur le lit. Pour ne pas avoir froid, nous avons ramené la couverture sur nous. Serrés l'un contre l'autre, nous fixons le plafond de notre chambre. Nous sommes silencieux.

De l'autre côté de la porte, nous parviennent des éclats de voix :

« Allez, Philippe, joue-nous quelque chose ! »

Cette voix, c'est celle de Lili, la voisine du dessous : une amie de ma mère.

Un accord de guitare, aigu et discordant, et une voix de fausset miaulant la chanson de Nat King Cole :

It was a boy

A very strange, enchanted boy

They say he wander'd very far

Very far

Over land and sea...

« Tu n'aurais pas quelque chose de moins guimauve ? Allez, jouons un flamenco. Pablo adore ça ! »

Cette voix, bien sûr, c'est celle de ma mère avec ses « Pablo adore la guitare », ses « Pablo aime ci », ses « Pablo aime ça », ses « On ne parle pas comme ça à la belle-fille de Pablo ! », ses « J'ai tout vu, je sais tout. Je suis une Picasso ! ».

Et les lampées de whisky. Et les gorgées de bière. Et les rires canailles de Lili, de ma mère et de ceux que Pablito et moi, tapis dans notre chambre, appelons les « voyous », et que nous n'aimons pas.

Sept heures du matin. Nous devons nous lever pour aller à la petite école. Notre mère dort encore.

La cuisine est un champ de bataille. Des verres, des bouteilles et des cendriers pleins jonchent la table. Sans un mot, nous la débarrassons, passons une éponge sur la toile cirée, jetons les mégots et les bouteilles vides dans la poubelle, déposons les verres dans l'évier.

Si nous voulons que ma mère soit gentille, que mon père sourie, que grand-père nous aime, nous devons leur faire oublier que nous sommes une charge.

Après tout, c'est notre faute si notre père se rabaisse pour obtenir la pension de la semaine, si grand-père refuse si souvent de nous voir, si ma mère accueille ses voyous. Sans nous, tout le monde pourrait vivre tranquille. Tout le monde serait heureux.

Conscients du fardeau que nous représentons, Pablito et moi pensions être en mesure de pouvoir rapprocher le « bon » (mon père) du « méchant » (mon grand-père). De les réconcilier.

Nous appelions ça « construire le bonheur ». Cela consistait à faire le ménage, à ranger notre chambre, à faire la vaisselle, à servir à ma mère son petit déjeuner au lit.

Je me souviens encore de la terreur qui s'emparait de moi lorsque, debout sur une chaise, j'enflammais une allumette pour faire chauffer l'eau sur la vieille gazinière, de la peur de m'ébouillanter lorsque je versais l'eau dans le bol réservé à ma mère, de la joie que nous avions

à le lui apporter.

Elle ouvrait péniblement un œil et disait :

— Pas maintenant, les enfants. Je suis malade. J'ai besoin de sommeil.

Nous ne savions pas encore qu'elle avait un problème d'alcool, que ce problème s'appelait « gueule de bois » et venait de ses nuits passées à boire.

Inquiets, nous lui demandions de quoi elle souffrait et elle nous répondait :

— Cela vient de la tuberculose que j'ai eue lorsque j'étais enfant...

Ou alors :

— Mon pancréas qui fait encore des siennes.

Nous repartions sur la pointe des pieds afin qu'elle se rendorme et que ses douleurs s'apaisent.

L'école nous attendait.

Aujourd'hui, après avoir franchi le Rubicon grâce à mon analyse, je bénéficie d'un regard que je n'avais pas avec Gaël et Flore, mes deux aînés. Je les aimais d'un amour perdu et éperdu. D'un amour animal. D'un amour hors du temps.

Avec May, Dimitri et Florian, mes enfants adoptifs, je propose avant tout un amour qui, je l'espère, les aidera à se construire. Tous les matins, avant qu'ils ne partent à l'école, je suis là avec eux pour voir s'ils se sont bien lavé les dents, s'ils ont mis de bonnes chaussures, s'ils sont bien couverts. Je les fais déjeuner, réciter leurs leçons, je vérifie leur cartable ou leur sac de sport. Cela peut paraître excessif mais je suis très attachée à ces gestes d'amour que je n'ai pas connus.

L'école, l'heure de la récréation, les platanes aux couleurs de l'automne, les garçons et les filles s'ébattant et pépant comme dans une volière, les maîtres et les maîtresses arpentant la cour pour faire régner mollement l'ordre et la discipline... et la partie de billes, non pas « à la mauviette » mais la vraie, celle avec la bille nichée au creux du poing serré et le ressort du pouce permettant de frapper de plein fouet la bille du ou des adversaires : billes en gypse, billes en verre, calots. Chacun pour soi, « croix de bois, croix de fer », pas de triche, pas de *castagne* et que le meilleur gagne...

À ce jeu, je fais partie des premiers de la classe. À croupetons, tendue jusqu'à la crampe, je défends mon honneur : celui d'une championne, celui de « la Picasso » que l'on encourage avec cet accent du Midi gorgé d'ail, de thym, de farigoule.

— Vas-y, la Pi-ca-sso ! Tire-la-moi, cette agate !

« La Picasso. » Aucun rapport avec mon grand-père dont tous les journaux parlent, aucun rapport avec ma mère, qui se repaît de scandales. Je suis une anonyme, avec Pablito qui, dans sa salopette grise, m'acclame et ramasse les billes que je viens de gagner.

Nous sommes des galopins, heureux d'être des galopins.

Enfin, des « sans-famille ».

Alors que nous comptons nos gains dans un coin du préau, deux grands de la classe du « certif » se plantent devant nous.

— C'est vrai, nous demande le premier, c'est vrai que vous venez à l'école avec votre chauffeur et votre garde du corps ? C'est vrai que vous êtes riches ?

Chauffeur, garde du corps et riches alors que, ce matin, nous avons quitté la maison le ventre creux.

Le second, un petit gros boutonneux, tire de son cartable une feuille couverte de barbouillages.

— Regarde, me lance-t-il en agitant la feuille sous mon nez, moi aussi, je fais du Picasso.

Dressée sur mes ergots, l'œil mauvais, le cheveu blond et raide, je l'affronte et j'écume de rage :

— Répète !

Il ricane et me crache :

— Picasso, j'en fais autant. C'est du gribouillage !

Un voile rouge, une bouffée de colère, mes poings partent et s'écrasent sur le nez et les lèvres de ce minus qui a osé attaquer mon grand-père, et dont la bouche saigne.

Une main énergique m'empoigne par le bras, celle de ma maîtresse qui me secoue et me hurle à l'oreille :

— Va te mettre au piquet !

Le menton frissonnant comme s'il allait pleurer, Pablito intervient :

— Mais, madame, c'est l'autre qui a commencé !

— Je ne veux pas savoir, fulmine la maîtresse. Toi et ta sœur me conjuguerez chacun vingt fois : « Je ne dois pas me battre avec mes camarades. »

À l'époque, que pouvais-je faire ou dire pour convaincre que ce n'était pas Picasso ni l'orgueil des Picasso que j'essayais de défendre, mais toute ma famille ? Que c'était par amour que je me servais de mes poings. Un amour qui ne m'était pas donné mais que j'espérais tant des miens, avec ne serait-ce qu'une tape amicale sur le sommet du crâne, une caresse, un baiser sur la joue, un signe d'affection. Si mon grand-père au lieu de s'appeler Picasso s'était appelé Durand, j'aurais défendu mon grand-père Durand. Si, peintre en bâtiment, il avait repeint notre école, je me serais battue pour le même motif...

Mais je préfère me taire et ne plus y penser car ce n'est pas gentil d'essayer d'imaginer autre chose que ce que la vie nous offre.

« Je ne dois pas me battre avec mes camarades. »

« Tu ne dois pas te battre avec tes camarades. »

« Il ne doit pas se battre avec ses camarades... »

Assis sur une chaise, devant les reliefs du déjeuner que notre mère nous a laissé, nous nous attaquons à notre punition. Nous n'avons pas touché à la ratatouille figée dans sa casserole et avons à peine entamé la tranche de jambon que nous avons soigneusement remise dans son papier sulfurisé.

Notre mère, comme le dit le mot qu'elle a déposé sur la table, a dû se rendre à Cannes.

Pour quoi faire ? Cela ne nous regarde pas.

Au cours de mon analyse, j'ai souvent revécu dans des torrents de larmes ces repas d'orphelins à l'heure où les autres enfants, de retour de l'école, retrouvent le nid d'une maison accueillante, avec une mère attentive. Attentive et présente. Je ne me souviens plus des mots qui sortaient de ma bouche mais je sais qu'ils parlaient d'une mère qui aurait pris le temps de choyer ses enfants, de prêter une oreille à leurs difficultés, de leur donner son sein au travers d'un plat même raté. Comme cette purée brûlée qu'elle avait l'habitude d'oublier sur le feu... et qui était délicieuse.

Il n'y a pas très longtemps, j'ai lu qu'un homme de science avait fait une triste expérience. Dans un labyrinthe menant à deux enclos, il avait lâché un couple de souriceaux enlevés à leur mère. L'un des enclos était chauffé et garni de fourrure. L'autre était froid mais comportait une pipette qui distillait du lait. Quinze jours plus tard, on retrouva les souriceaux morts dans l'enclos qui donnait de la chaleur. L'autre était propre et désert. Le lait était caillé.

Pablito et moi n'avons pas eu ce choix. L'enclos chauffé et garni de fourrure que nous proposait notre mère dépendait trop de l'enclos Picasso qui fournissait le lait, un lait trop cher payé.

Je me souviens aussi des jours où, rentrant de l'école, nous ouvrons, inquiets, la porte de la maison. Dans quel état allions-nous retrouver notre mère ? Malade, tout au fond de son lit, ou alors remontée comme une mécanique avec sa frénésie, ses jacasseries et ses discours pathologiques qui nous inhibaient chaque jour davantage :

« Je suis certaine que Picasso aimerait mon décolleté », « Je suis le style de femme dont Picasso raffole », « Si Picasso ne veut pas me voir, c'est à cause de votre père »...

Et, par ricochet : « C'est à cause de vous. »

Oui, c'était à cause de nous si mon père devait mendier de l'argent. À cause de nous si ma mère délirait. À cause de nous s'ils avaient divorcé. À cause de nous si mon grand-père nous excluait de sa vie.

Dans son œuvre, aucune trace de nous. Pas le moindre dessin, pas la moindre peinture.

À *La Californie*, désespérément, nous nous cherchions sur les murs, feuilletions en cachette les catalogues, les livres d'art, tentions de nous

reconnaître sous les traits d'un faune, d'une bacchanale, dans le kaléidoscope d'une nature morte. Nous découvrions ici et là des études et des peintures de Maya, la fille qu'il avait eue avec Marie-Thérèse Walter, des esquisses et des portraits de Claude et de Paloma, les enfants nés de son union avec Françoise Gilot, des pêcheurs, son tailleur, des gens que nous ne connaissions pas, des chiens, des chats, des oiseaux, des homards, des guitares, des cafetières, des compotiers, des cruches, des poireaux... et rien de nous, ses descendants directs.

Nous aurions pu être un thème intéressant s'il avait une seule fois sondé notre désespoir. Pensez : *Pablito et Marina chassés de La Californie, Pablito aux yeux emplis de larmes, Marina et Pablito blottis l'un contre l'autre.*

Comment a-t-il pu nous chasser de sa palette alors que nous lui rendions visite à *La Californie*, venions le voir dans son château de Vauvenargues, étions à ses côtés à tant de corridas ? Étions-nous transparents ? Étions-nous des bâtards ?

Les mots ne sont jamais simples et les maux difficiles à traduire lorsqu'on est crucifié, mais je pense que nous étions un obstacle au bien-être de Picasso. Fruit d'un père décevant et d'une mère scandaleuse, notre existence dérangeait sa petite personne et son grand égoïsme. Nous troublions son génie, son nirvana de peintre.

Connaissant notre souffrance, pourquoi ni mon père ni ma mère n'ont-ils eu le courage de nous dire : « Il n'existe aucun dessin de vous parce que votre grand-père a voulu nous punir – et non pas vous punir – des scènes et des disputes qui nous ont opposés lors de notre séparation, des scènes et des disputes qui lui rappelaient furieusement ses échecs avec ses différentes femmes. »

Aujourd'hui, je dirais que cette « punition » me permet de me distancier de mon grand-père et de proclamer haut et fort que la seule et magnifique création qu'il nous ait offerte – et qui m'est la plus chère – est la naissance de mon père.

Même s'il était absent.

Les guirlandes suspendues dans le ciel au-dessus des rues de Golfe-Juan, les vitrines scintillantes, la foule des grands jours, les boutiques regorgeant de cadeaux, les haut-parleurs nichés dans les platanes, répandant des chants sacrés sur une musique nasillarde...

Dans deux jours, c'est Noël.

Lorsque nous sommes allés lui apporter sa tasse de thé, ma mère a ouvert les yeux et nous a murmuré avant de se rendormir :

— Votre père a téléphoné. Il essaiera de passer pour vous remettre le cadeau de Picasso.

Le cadeau de Picasso. Le cadeau unique associant mon grand-père, mon père et ma mère. Le cadeau obligé et sacro-saint que les secrétaires de Picasso, qui ne nous connaissent pas, ont choisi à l'image toute-puissante du grand maître dans les boutiques à la mode de Cannes. Pour moi, un carré de soie de chez Hermès ou une poupée de prix dénichée chez un grand antiquaire. Pour Pablito, une gourmette en argent ou alors une épingle à cravate.

Des cadeaux sans âme et sans cœur. Une corvée bureaucratique des larbins de mon grand-père qui, en carottant un peu dans chaque magasin, se font, sur le dos de leur patron, une prime de fin d'année.

Mon père est passé en coup de vent. Pour une fois, ma mère ne l'a pas harcelé de reproches. Il a déposé nos cadeaux sur la table et a attendu religieusement que Pablito et moi les libérions de leur emballage richement enrubanné.

Le mien contenait un stylo et un porte-mine en argent, celui de Pablito, un portefeuille en cuir rehaussé de ses deux initiales.

— Une fois de plus, votre grand-père vous a gâtés, s'est écrié mon père.

— Ce sont des objets de valeur, a répliqué ma mère. Je vous les donnerai quand vous serez plus grands.

Retirés dans notre chambre, Pablito et moi essayons de nous distraire. Pablito joue aux cow-boys et aux Indiens avec ses soldats de plomb. Moi, je m'amuse avec Lélanta, la poupée que m'a offerte, il y a longtemps, ma grand-mère Olga. Lélanta est ma compagne de misère. Je l'emmène en été sur la plage ou bien aux îles de Lérins. Elle nage avec moi dans les calanques où j'aime me baigner, se fait sécher au soleil, devient ma confidente. À la maison, quand trop de papillons noirs virevoltent dans ma tête, je range ses vêtements dans une petite valise, la serre dans mes bras et lui souffle à l'oreille : « Allez, viens, on part faire notre vie. »

Notre fugue se limite à quelques pas dans la rue Chabrier, le temps d'une bouffée de liberté aussi vite étouffée par le remords d'abandonner ma mère et surtout mon frère Pablito.

J'aimais aussi opérer Lélanta. Avec un couteau de cuisine, je lui ouvrais le ventre, la vidais de son kapok. Mon frère m'assistait, réglait chacun de mes gestes, donnait son diagnostic :

— Certainement les nerfs, disait-il d'un air grave. Il faut lui

arracher l'histoire qui la ronge.

L'histoire qui nous rongait.

Noël, quand on était enfants, c'était aussi ma grand-mère Olga. J'étais encore petite mais je sais que ce jour-là, comme tous les dimanches, elle venait de Cannes en autocar, déjeunait avec nous et repartait avant la nuit tombée. Pour Noël, elle arrivait toujours avec un petit sapin qu'elle empaquetait dans du papier journal pour qu'il ne perde pas ses aiguilles. Elle déballait ce sapin devant nous, y accrochait des boules et des guirlandes qu'elle sortait par magie de son sac, l'installait dans un coin de notre chambre. Ensuite, elle offrait à chacun son cadeau : une boîte de soldats et des petites voitures pour Pablito et, pour moi, une peluche ou une vraie poupée, une poupée que je pouvais toucher, caresser, tripoter sans être obligée d'aller me laver les mains.

Ma grand-mère Olga reste pour moi l'idéal des grand-mères, une sorte de magicienne qui avait le don d'aplanir toutes les difficultés, d'apprivoiser les démons de ma mère, de rehausser l'image de mon père, de nous apporter l'harmonie et le calme. Nous aimions le parfum de son eau de toilette, son accent mélodieux, ses gestes élégants, ses yeux pleins de caresses et son respect des autres.

Lorsque, plus tard, nous allions la voir à la clinique où elle devait finir ses jours, jamais je ne l'ai entendue dire du mal de mon grand-père. Elle disait seulement que c'était son mari, qu'il était un très grand artiste et qu'un jour nous serions tout aussi grands que lui. Lorsque Pablito lui expliquait qu'il en avait assez d'entendre les gens l'appeler « le petit-fils de Picasso », plaisantant sur la taille de grand-père, elle répondait : « Pour l'instant, tu es le petit-fils du grand peintre, mais bientôt tu seras le grand fils du petit peintre. Alors, patiente un peu. »

Elle prêtait une oreille attentive aux doléances de ma mère, acquiesçait à ses moindres propos, contrebalançait ses moments d'exaltation par des conseils donnés sur un ton pondéré. Elle la réconfortait, la consolait de ses peines, excusait toutes ses maladresses.

« Allez, courage, Mienne. Les choses vont s'arranger. »

Elle savait répondre à tous les « pourquoi » de la vie.

J'ai eu le bonheur d'avoir cette grand-mère-là et, comme elle appartenait à la race des seigneurs, personne n'a le droit de flétrir son image, surtout pas ces Judas qui, pour repaître l'ego de Picasso, se

sont crus obligés de dénigrer la grande dame qu'elle était.

Ce serait trop d'honneur que de citer leurs noms. Trop d'indulgence pour le mal qu'ils ont fait à Olga Kokhlova, la seule femme qui ait aimé Picasso.

Dieu merci, je ne fais pas partie du clan de ces « experts » qui, pour exalter l'œuvre de Picasso, ont déchiqueté à pleines dents ma grand-mère. Je n'ai pas comme eux le culte de la complaisance ni de la servitude, aussi, quand je les entends parler du génie de Picasso, je suis tentée de répondre : « Oui, mais le génie du mal. »

Ma grand-mère, Olga Kokhlova, née le 17 juin 1891 à Niezin en Ukraine, était la fille d'un colonel de l'armée impériale. Passionnée de danse dans un milieu qui considérait d'un mauvais œil ce genre d'activité, elle attendit sa majorité pour rompre avec sa famille et suivre à travers le monde la troupe des Ballets russes de Diaghilev.

La Grande Guerre, la révolution de 1917, Picasso, elle ne devait jamais revenir dans son pays natal.

Tous ceux qui ont écrit sur Picasso prétendent que ma grand-mère était une mauvaise ballerine. Dans ce cas, pour quelle raison Serge de Diaghilev, qui se montrait intraitable dans le choix de ses danseuses et danseurs, aurait-il gardé ma grand-mère dans son corps de ballet ? Certainement pas pour coucher avec elle, lui qui n'aimait que les hommes.

Crapauds qui avez bavé sur Olga Kokhlova, savez-vous qu'à la fin de sa vie, paralysée des jambes à la suite d'une hémiplegie, elle refusait qu'on la promène dans une chaise roulante ?

La chaise roulante : pour une danseuse, le plus grand châtimement. La pire des offenses.

Elle nous recevait assise sur son lit et, pour qu'on ne voie pas ses jambes, elle les recouvrait de son manteau de vison, souvenir des beaux jours où Picasso l'aimait.

Car, quoi que vous ayez colporté, quoi que Picasso vous ait imposé d'écrire pour plaire aux femmes qui vivaient dans ses traces, je sais que mon grand-père l'aimait. Fasciné par sa beauté, séduit par sa grâce, il l'avait courtisée en vain à Rome, à Naples puis à Barcelone où se produisaient les ballets Diaghilev dont il avait créé les décors. Refusant ses avances et son outrecuidance, elle avait imposé au rustre qu'il était une carte du tendre à laquelle les filles qu'il avait jusqu'alors lutinées ne l'avaient pas habitué. À Barcelone, il l'avait

présentée à sa mère qui l'avait prévenue : « Aucune femme ne pourra être heureuse avec mon fils Pablo. » Peine perdue, le jour où Diaghilev s'embarqua avec toute sa troupe pour l'Amérique du Sud, Olga Kokhlova refusa de partir avec eux. Picasso avait eu raison de son cœur. Elle lui dit « oui » à Paris, à l'église orthodoxe de la rue Daru où mon grand-père la conduisit en chastes et justes noces.

Olga était pour lui un sauf-conduit qui allait lui permettre – lui qui aimait régler ses comptes – d'oublier le milieu social dans lequel il avait été élevé lorsqu'il était enfant à Malaga, et dont il avait honte.

Olga snob et futile ? Sachez, messieurs les censeurs, qu'en épousant Olga, Picasso spéculait aussi sur ce qu'elle allait lui offrir. Auprès d'elle, il allait pouvoir approcher un monde qui lui était inconnu : celui de l'aristocratie du goût, du savoir-vivre et surtout du paraître dans la grande société. Il se fit vêtir à Londres, apprit à boire du Champagne, à courir les salons à la mode et à singer les bourgeois qu'il avait de tout temps calomniés.

Alors, qui des deux était futile et snob ? Certainement pas Olga dont chacun saluait la distinction innée.

Quand nous venions lui rendre hommage dans cette clinique Beausoleil où je suis née et où elle allait mourir, Pablito insistait pour porter un pantalon et un petit blazer en velours qui faisait de lui un prince. C'était elle qui, sans avoir besoin de parler, lui inspirait ce goût de l'élégance. Elle nous invitait à venir nous asseoir sur son lit et, joignant nos deux mains dans la sienne, elle nous contait en russe des légendes auxquelles nous ne comprenions rien mais que nous trouvions belles.

Elles étaient un secret entre nous.

Olga et sa jalousie, Olga et ses crises de nerfs, Olga et ses délires.

Là encore, vous n'avez pas lésiné sur les mots. Picasso, il est vrai, vous a beaucoup aidés lorsqu'il vous la livrait en pâture.

« Olga m'irrite, m'exaspère. Je la trouve bête, agaçante, futile. »

C'est si bon de jouer les victimes et tellement courageux de noircir la femme que l'on a aimée, tellement chevaleresque de monter chaque jour davantage son fils contre sa mère.

Et tellement décent de claironner partout que Marie-Thérèse Walter, lasse de vivre dans l'ombre, a débarqué chez Olga, sa femme légitime, pour lui annoncer que le bébé qu'elle tient dans ses bras est « l'œuvre de Picasso ».

Vous traitez ma grand-mère d'hystérique, mais comment ne pas devenir hystérique lorsque l'on a été à ce point déshonorée, humiliée, avilie, dégradée ? Comment en réchapper après tant de cruautés, de bassesses et de désenchantement ?

Lorsque, rompue par tant d'années de chagrin, ma grand-mère a décidé de quitter ce monde avec la dignité qui la caractérisait, mon père a voulu assister seul à son enterrement.

Sans doute pour se faire pardonner le mal qu'il lui avait fait.

Sûrement pour lui dire qu'il l'aimait...

Envers et contre l'homme qui avait gâché leur vie.

Genève.

Frédérique, celle qui m'a tendu la main quand j'étais moribonde, Frédérique, béquille des jours néfastes, désormais mon alliée dans cette vie reconquise, me dépose en voiture devant la porte de cet analyste que je dois affronter aujourd'hui pour la première fois. Je suis pétrie d'angoisse.

Frédérique pose la main sur mon bras.

— Tout se passera bien, me glisse-t-elle.

Comme un automate, je descends de la voiture, m'engouffre sous le porche de cet immeuble que je ne connais pas, emprunte l'ascenseur, me retrouve devant une porte qui s'ouvre devant moi. Une salle d'attente, ses meubles immatériels. Comment me suis-je retrouvée ici ? Je ne sais pas... et j'ai froid.

Un homme au visage sévère est debout devant moi. Je ne l'ai pas vu entrer. Sûrement mon analyste. Je dois me présenter. Au lieu de dire : « Je suis Marina Picasso », les seuls mots qui sortent de ma bouche sont : « Je suis la petite-fille de Picasso. » Je n'ai pas d'identité. Je suis et serai à jamais « la petite-fille de Picasso ».

Il m'entraîne dans son bureau, me demande de m'asseoir et m'observe. Maintenant, il me pose des questions. Je réponds dans un filet de voix. Après une heure d'entretien entrecoupé de silences sans fin, il me propose d'engager un travail avec lui à raison de cinq séances par semaine. À la seule condition que je vienne à ses consultations par mes propres moyens.

J'ai gardé de ce Golgotha le vertige du trajet que je devais emprunter pour me rendre chez lui. Les tentacules des rues, le guet-apens des croisements estampillés de feux rouges, le fracas des voitures passant près de la mienne, la panique de devoir garer ma voiture pour poursuivre ma route à pied : chaussée mouvante à chaque pas, carrefours creusés d'abîmes, immeubles inquiétants, prêts à s'effondrer sur moi. Peur du vide, terreur d'être claquemurée dans ce

quartier dans lequel je me perds chaque fois. Parcours du combattant jalonné de leurres et d'embûches : passages cloutés à traverser selon un certain rite, lignes de trottoir sur lesquelles il ne faut pas marcher sous peine de...

Sous peine de tomber dans le néant et de perdre mon âme.

Enfin, le porche aux pierres décrépies, l'ascenseur et ses galets hoquetant à chaque étage, ses panneaux métalliques s'ouvrant dans un chuintement, le palier blafard et cette porte avec son bouton de sonnette surmonté d'une carte de visite discrète : « P.-A. Duvanel. »

J'ai peur. Je suis en nage.

Je suis sur le divan. M. Duvanel – au début, j'avais tendance à l'appeler docteur – a pris place sur un siège derrière moi. Ne pas avoir à affronter son regard m'arrange. J'ai si honte de moi.

Je fixe la bibliothèque où se trouvent rangés des livres symétriques, quelques statuettes, une photo de Françoise Dolto, ne parviens pas à prononcer un mot. Duvanel respecte mon silence : un silence fourmillant de cris qui ne veulent pas sortir, de larmes qui m'étouffent... et, très loin, derrière moi, la voix du thérapeute :

— Ce sera tout pour aujourd'hui, madame.

L'entretien a duré vingt minutes. Un entretien muet.

J'éclate en sanglots.

Trois mois de silence et de torrents de larmes charriant des tonnes et des tonnes de boue. Ma mère, mon père, Picasso, la souffrance de Pablito, celle de ma grand-mère faisaient partie de cette boue gluante, poisseuse, répugnante : mon père et sa servilité, Picasso éclipsant mon grand-père, Pablito et son regard perdu sur son lit d'hôpital, ma grand-mère, ses jambes dissimulées sous son manteau de vison.

Tous morts. Seule survivante, ma mère névropathe, délirante, fantoche.

Moi aussi, je suis un fantoche sur ce divan austère où je meurs à chaque mot qui s'exhale de ma bouche.

Les mots. Ceux qui font l'amour et ceux qui font la guerre, l'amnésie, le lapsus, le souvenir occulté, la métaphore, la vérité, la contre-vérité, l'identification, la libre association : « mer et mère », « ciel et fiel », « amour, mort »...

Les mots : êtres vivants.

Et l'attente : celle de la douleur qui s'enchevêtre dans le ventre, que l'on veut arracher...

— Précisez votre pensée !

... que l'on doit regarder bien en face et prendre à bras-le-corps :

— C'était à *La Californie*...

Et bientôt, le présent :

— C'est à *La Californie*... Je suis avec mon père... Il marche de long en large... Il se sert un verre de...

Un voile. Le trou noir. Je ne sais plus ce que je viens de dire.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, madame.

Certaines séances me ramenaient aux corridas où nous entraînait mon grand-père. Assise à ses côtés, j'étais épouvantée par le bruit, les couleurs, la sauvagerie de ces *aficionados* exigeant, hurlant la mise à mort.

J'étais pour le taureau.

Sur le divan de mon analyste, pour retrouver le droit de vivre, c'est à ma mise à mort que je dois travailler...

Dans le coin d'ombre où m'a acculée ma souffrance.

Combien de piques ai-je reçues dans cette arène librement consentie. Combien de coups de corne ai-je donnés pour sortir du cul-de-sac de ma vie. Combien de planches de *callejón* ai-je fait voler en éclats. Et toutes ces banderilles me harponnant en pleine charge, et toutes ces estocades faisant jaillir le sang bouillonnant de mes poumons en feu. Je le sais maintenant, j'étais un *toro bravo*, comme le claironnait Picasso quand un taureau combattait héroïquement avant que les chevaux ne traînent son cadavre pour laisser le champ libre à une nouvelle course.

J'étais un *toro bravo*.

Lorsque notre grand-mère Olga s'en est allée, ni Pablito ni moi n'avons pleuré. Notre désarroi était au-delà des larmes. Plus jamais son sourire, ses paroles rassurantes. Plus jamais sa bonté, plus jamais ces moments délicieux devant une tasse de thé prise à son chevet : « Pablito, un nuage de lait ? » « Marina, une rondelle de citron ? »

Ce thé que j'ai gardé en bouche. Saveur d'un paradis perdu.

Bouffées de colère aussi, bouffées de colère à l'égard de Picasso, qui jamais n'est venu lui demander pardon sur son lit de souffrance alors qu'il habitait tout près de la maison de santé où elle a terminé ses jours.

Ses pinceaux ne lui ont-ils jamais rappelé à quel point elle était magnifique et royale lorsqu'elle posait pour lui ? Égoïsme, avarice de cœur, lâcheté, barbarie, pourquoi l'a-t-il reniée après l'avoir tant de fois glorifiée sur ses toiles : *Olga à la mantille*, *Olga au col de fourrure*, *Olga lisant*, *Olga pensive* et tant d'autres Olga dont cette *Olga dans un fauteuil* qui illumine le hall de ma maison, vestale noble et énigmatique qui veille sur ma vie et celle de mes enfants.

Oui, tout s'est écroulé pour Pablito et moi quand cette magnifique dame est partie pour ce pays dont on ne revient pas. Elle nous laissait seuls avec un père qui passait nous voir comme une étoile filante et une mère qui dissipait sa vie.

La « pension Picasso » que notre père versait à notre mère se réduisant à une peau de chagrin, cette dernière crut bon de faire un procès à Picasso lui-même. Si mon père avait refusé l'héritage de sa mère pour ne pas toucher à l'œuvre picassienne, elle ne voyait pas les raisons pour lesquelles elle devait faire les frais de cette générosité.

Convaincue de son bon droit, elle se répandit en tous lieux, déclarant haut et fort à qui voulait l'entendre qu'elle avait enfin réussi à museler le Minotaure, le seigneur de *La Californie*.

Son action en justice et ses commérages n'eurent d'autre effet que de braquer davantage mon grand-père contre elle. Afin de la contrer,

il fit appel à son escouade d'avocats. Son objectif : nous enlever à notre mère et nous placer dans une pension jusqu'à notre majorité.

Dans la bouche de ma mère, ce procès dont elle parlait sans cesse devenait onirique. Elle en était la divine héroïne, *la mater dolorosa* qui combattait pour sauver ses enfants.

— Picasso n'a pas les structures pour vous accueillir, nous disait-elle. Il vous mettra dans de grands collèges pour riches.

Collèges pour riches. Ces mots résonnaient dans nos têtes comme une damnation.

Elle ajoutait, féroce :

— Il vous séparera. Toi, Pablito, tu te retrouveras en Espagne et toi, Marina, en Union soviétique avec ses communistes... Vous ne me verrez plus.

L'un en Espagne et l'autre en Union soviétique. Ces pays étaient-ils voisins ? Allions-nous être arrachés l'un à l'autre ? Quand on est tout petits et quasiment jumeaux, la géographie est un ogre qui dévore le cœur. Un ogre qui nous terrorisait.

Je ne sais pas au juste comment les choses se passèrent mais, à cette lutte du pot de terre contre le pot de fer, ce fut ma mère qui l'emporta. Elle voulait ses enfants, elle gagna notre garde et n'obtint rien de Picasso si ce n'est la nomination d'une assistante sociale chargée de contrôler nos conditions de vie.

Collés à notre mère, nous épions chaque geste de celle qui a forcé notre porte en qualité d'assistante sociale. Elle ouvre le réfrigérateur pour voir ce qu'il renferme, contrôle nos cahiers, inspecte notre armoire, veut savoir comment nous vivons. Nous sommes des malfaiteurs assujettis à une décision de justice.

— Qu'avez-vous mangé à midi ? À quelle heure êtes-vous allés au lit ?

Nous baissions les yeux, avons peur de répondre.

L'assistante sociale s'appelle M^{me} Bœuf. Elle est plutôt jolie avec des cheveux roux. Parfois, elle nous sourit et, la dernière fois, m'a offert un bonbon.

— Pourquoi viens-tu gâcher tous nos jeudis ? lui ai-je dit, des larmes dans les yeux.

Elle s'est accroupie devant moi et m'a répondu en cherchant mon regard :

— Promis, juré, ma petite Marina, je ne viendrai plus gâcher tous

vos jeudis.

Nous sommes devenus amies et j'ai pu lui expliquer des tas de choses :

— Madame Bœuf, j'aime bien Bécassine.

Elle m'a regardée, l'œil rond, mais m'a laissée parler.

— Vous savez, Bécassine est quelqu'un de simple. Ce n'est pas une idiote. Elle est même très savante mais n'a pas beaucoup de chance. Elle va à la montagne, essaie de l'escalader et, chaque fois, elle tombe. Ce n'est pas pour faire rire qu'elle tombe, c'est parce qu'elle n'y arrive pas. Si on l'écoutait, Bécassine, on se rendrait compte qu'elle a plein de possibilités. Elle serait même intelligente si on ne lui demandait pas d'escalader ces maudites montagnes...

Je me suis tue. Les grandes personnes ne comprennent pas vraiment les choses de la vie.

Nos jeudis étaient le seul moment où nous nous sentions libres. Ce jour-là, nous nous levions très tôt, sautions dans nos vêtements et allions rejoindre les copains de la rue. Quelquefois, M^{me} Alzeari ou Lili, la voisine du dessous, nous happaient au passage pour nous donner une part de gâteau ou une friandise. Elles savaient que notre mère n'avait pas envie de faire de la pâtisserie et encore moins de gaspiller ses sous pour acheter des bonbons. On la remerciait la bouche pleine et, suivis de la bande de la rue Chabrier, nous partions à la plage en vélo.

Ce vélo était pour moi ce que la moto Norton Manx devait être pour mon père. Je sautais dessus et, debout sur les pédales, fonçais droit devant moi jusqu'à l'embarcadère du port de Golfe-Juan. Je chassais de l'arrière, faisais crisser mes pneus, freinais à la dernière seconde pour stopper à deux doigts de l'extrémité du ponton. Comme nous n'avions qu'un seul vélo pour deux, Pablito me l'empruntait parfois pour rouler sagement sur le quai. Des deux, j'étais la plus casse-cou.

J'aimais aussi me jeter dans la mer. Je nageais comme un petit chien mais je nageais très bien. Mon plaisir était d'aller au large, au-delà des bouées interdisant la baignade. Je me sentais libérée du monde de ma mère, de celui de mon père et – modeste revanche – de celui de Picasso qui avait peur lorsqu'il n'avait pas pied.

Je me souviens aussi de cette barque que nous avions monopolisée pour en faire un bateau de pleine mer. C'était un vieux youyou rongé par la mer et le sable que les pêcheurs avaient abandonné à son destin

d'épave. Avec quelques planches, quatre clous, du goudron et une couche de peinture dénichés je ne sais où, les copains et moi l'avions rafistolé pour qu'il puisse tenir l'eau. Nous embarquions à tour de rôle, à deux, à trois, rarement plus, ramions comme des galériens, écopions comme des forcenés et revenions à la nage après avoir coulé à quelques mètres du rivage. Qu'importait le cours de cette odyssée, seul comptait le rêve : celui d'aller très loin, au-delà de l'horizon avec, comme compagnons de voyage, Pablito et Alain, un copain aussi paumé que nous.

Mon père a laissé un message disant qu'il essaierait de passer. Voilà trois mois qu'il essaie de passer. M^{me} Bœuf nous a dit que ce n'était pas grave, qu'il fallait attendre que les choses s'arrangent.

Que les choses s'arrangent alors que ma mère, selon son expression, n'arrive plus à joindre les deux bouts. Le boucher, l'épicier lui ont fait grise mine quand elle leur a demandé d'attendre d'être payés, et bien sûr les éternelles jérémiades :

— Je me saigne aux quatre veines pour pouvoir vous élever et, pendant ce temps-là, votre père préfère s'amuser. Il n'en a rien à faire que je me fasse du souci. Et Picasso, que lui importe si je tombe malade...

Toute notre enfance a été bercée par les mots « malade » et « souci ».

Ça devait être ça la vie.

Les jours après les jours, les semaines après les semaines, les mois après les mois... et toujours les vaches maigres. Faire attention à tout.

— Pablito, prends soin de tes vêtements, Marina, n'abîme pas tes chaussures. Pour le dessert, une banane pour deux.

Les repas irréguliers, les tartines sans beurre trempées dans le lait chaud, les œufs brouillés à la pulpe de tomate, les pâtes sauce misère, le riz des sans-le-sou.

Enfant, le fait de sauter un repas n'est pas très important quand on se sait aimé. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est d'être asphyxié par les discours sans fin d'une mère pontifiante. La nôtre, entre deux bouchées, dispensait sa science en tyran. Elle nous coupait la parole, parlait à notre place, imposait ses théories sur tout :

— Le melon et la fraise sont les meilleurs des fruits... J'adore le rose. Picasso me disait que ça m'allait bien au teint... Je n'aime que les jupes courtes... Je n'aime que les gros seins. Picasso aime aussi les

jupes courtes... Tout comme les gros seins... et cette guerre d'Algérie qui traîne en longueur. C'est normal avec ce FLN que défend Picasso...

Chapelet de niaiseries affligeantes qui gâchaient les instants que nous passions ensemble.

Le bonheur une fois sortis de table, avec le mois de juin annonçant les vacances, la plage retrouvée, le vélo, le youyou, les copains... et notre mère ravie de pouvoir de nouveau s'allonger sur le sable avec ses bikinis et sa bande de voyous.

Le bonheur malgré elle. Le bonheur malgré tout.

Le téléphone a sonné dans la nuit. Réveillés en sursaut, Pablito et moi retenons notre souffle.

Nous savons que c'est notre père. Comme à son habitude, il doit appeler d'un bar. Trois sonneries, quatre sonneries. Le silence. Dans sa chambre, ma mère a décroché.

— Tu crois qu'il veut nous voir ? chuchote Pablito.

Je me tais. J'aimerais que ce soit vrai.

Levés de bon matin, nous nous affairons à ranger la cuisine : vaisselle à laver, serpillière à passer sur le sol, linge à étendre sur le balcon.

Maintenant, nous préparons le petit déjeuner de notre mère : plateau, tasse, théière, sucre. Non, pas de sucre, le sucre fait grossir. Nous consultons le réveil. Neuf heures. Deux heures à tuer avant de la réveiller.

Alors, nous attendons et n'osons pas bouger.

Au téléphone, c'était bien notre père.

— Il se rappelle qu'il a des enfants, a bougonné notre mère. Il a dit qu'il passerait vous prendre.

— Quand ?

— À une heure. En bas de la maison.

En bas de la maison. Il n'a plus le droit de monter. Plus jamais nous ne pourrons lui montrer notre chambre, le château fort que Pablito a construit dans une boîte à chaussures, nos cahiers d'écoliers, les dessins que nous avons accrochés aux murs.

Il est indésirable. Plus jamais nous ne pourrons partager avec lui notre univers d'enfants.

La Californie, l'attente devant la grille, les pas du vieux concierge, la clef dans la serrure et ces mots-couperet :

— Vous aviez rendez-vous ?

La cour et ses graviers, le perron, le cerbère Jacqueline Roque :

— Monseigneur prend sa douche. En attendant, jouez dans le jardin.

Le ton de sa voix est bourru, arrogant. Elle est maître des lieux. Nous devons obéir.

Suivis du teckel Lump, Pablito et moi marchons main dans la main. Nous n'osons pas courir, encore moins nous parler. *Monseigneur* prend sa douche. Nous ne devons pas perturber cet instant solennel.

Notre père nous suit, cigarette au bec. Il avance, dos voûté, au milieu des statues livrées aux herbes folles. Au passage, sa main moissonne un brin de lavande qu'il porte à ses narines. Quel en est le parfum ? Celui de sa petite enfance ? Celui de cette époque où Picasso le respectait encore ?

J'abandonne Pablito pour venir le rejoindre et glisse ma main dans le creux de la sienne. Je l'aime. Il est mon père.

Nous sommes dans l'atelier où grand-père nous reçoit en caleçon, un caleçon de coton lâche d'où débordent ses attributs : outrage à la petite fille de huit ans que je suis et, plus tard, à la jeune fille de dix-sept ans qu'au crépuscule de sa vie il recevra de la même manière.

Outrage ou provocation ? Non, je pense que ça ne le gênait pas, à soixante-seize ans, de se montrer ainsi, devant moi, la cuisinière ou la jeune femme de ménage. Son sexe était comme ses pinceaux, ses arêtes de poisson amassées dans son assiette, les crottos d'Esméralda éparpillées çà et là, les monceaux de boîtes de conserve rouillées entassées sur le sol. Queue, pinceaux, arêtes, crottos, boîtes rouillées faisaient partie de son œuvre, du volume Picasso que tous devaient admettre. Même si cela choquait.

La datte, la figue et la noix consacrées par ses doigts, un éclat de rire énorme et, tout de suite, cette leçon de choses. Absurde, irrationnelle :

— Apprenez, les enfants, que l'on peut vivre très bien en se passant de tout. De chaussures, de vêtements et même de nourriture. Regardez, moi, je n'ai besoin de rien.

Pablito et moi rougissons jusqu'à la racine des cheveux. Notre mère lui aurait-elle envoyé une lettre pour se plaindre ? Va-t-il refuser

de verser la pension à notre père ? Une fois de plus, nous nous sentons coupables.

Et c'est vrai qu'il n'a besoin de rien avec son maillot de marin déchiré, ses caleçons mal ajustés, ses espadrilles usées jusqu'à la corde. De quoi devrions-nous nous plaindre ? Notre grand-père est comme nous. Un pauvre. Seule différence, lui a une masse de sous alors que, ce soir, une fois de plus, nous mangerons des pâtes.

— L'essentiel, enchérit-il, radieux, l'essentiel est de faire ce que l'on a envie de faire.

Mon père a reçu la phrase de plein fouet. Il baisse le regard et bredouille.

— Pablo, j'ai rapporté de Paris les toiles que tu m'as demandées. Elles sont dans la voiture.

La dérobage, le faux-fuyant, la peur.

Une fois de plus, la peur de déplaire au puissant Minotaure, *deus ex machina* de son piteux destin.

Grand-père ne relève pas. Il se contente de sourire.

— Paulo, finit-il par lâcher, dimanche prochain, Dominguin doit toréer en Arles. Tu m'accompagneras.

Et d'ajouter en se tournant vers nous :

— Si ça te fait plaisir, emmène Pablito et Marina. Après tout, ils ont du sang d'Espagne.

La visite est terminée. En gratification, Pablito et moi remercions grand-père de nous avoir offert cette bonne journée. Il se penche vers nous, accepte notre baiser et nous lance en riant :

— ; *Hasta la vista, muchachos ! ; A domingo próximo !*

Nous nous dirigeons vers la grille devant laquelle notre père décharge les toiles enfermées dans le coffre de l'Oldsmobile. Il les emporte à l'intérieur de la maison, nous demande de l'attendre sagement.

Il revient, le pas souple et la mine réjouie. Manifestement, mon grand-père s'est montré charitable. Non pas avec son cœur mais avec son argent.

Ce soir, nous mangerons une pizza achetée chez *Da Luigi*, la trattoria du port de Golfe-Juan.

Une tranche de luxe.

« Monseigneur ne veut pas qu'on l'ennuie. »

Tête basse, nous rebroussions chemin. Grand-père appartenait aux autres. Il n'était pas pour nous.

Nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi tant de gens l'admiraient. A-t-on le droit d'admirer une personne qui refuse sa porte à des enfants ?

Pourtant, des gens disaient que cet homme était plein d'attentions. Ils l'avaient vu raccompagner des amis au portail de *La Californie*, cueillir pour eux des citrons du jardin. Il offrait des croquis à Eugène Arias, son coiffeur de Vallauris, des dessins à Michele Sapone, son tailleur niçois. Il avait même dédié une assiette à son chien.

Pour nous, rien.

Il était Picasso.

D'autres visites – les plus belles celles-là – voyaient mon père détendu, mon grand-père joyeux. Ils parlaient de l'Espagne, des cousins qui y vivaient toujours, de projets de voyage, s'étreignaient dans un cordial *abrazo*.

On retenait notre souffle de peur que ce bonheur ne s'évanouisse.

Et puis, il y avait ce que grand-père appelait « la bande des enfants » avec Paloma et Claude – les enfants de Françoise Gilot –, Catherine Hutin – la fille de Jacqueline Roque – et nous, les enfants de Paulo. Tous du même âge à deux ou trois ans près. Oncle, tante, nièce et neveu en culottes courtes, tous espiègles et rebelles dans le désordre anarchique de *La Californie* : marelle sur la mosaïque du hall, chat perché dans les arbres et sur les statues du jardin, parties de cache-cache dans le capharnaüm de l'atelier, courses-poursuites endiablées dans les escaliers menant aux étages supérieurs, chahut, tapage, cacophonie encouragés par les cris de joie de Picasso, le père des uns, le grand-père des autres. Pour tous, un compagnon de jeu.

Ces instants me paraissaient magiques. Enfin nous étions reconnus

et, lorsque au tirage au sort c'était à moi d'avoir les yeux bandés au jeu de colin-maillard, de peur de perdre du regard une once de ce miracle, je hurlais :

— Je ne veux pas *pas voir*. Laissez-moi, je ne veux pas *pas voir*.

« Pas *pas voir*. » Deux négations valent une affirmation. Je voulais recueillir chaque miette d'un bonheur d'exception.

C'était le temps béni où Paloma et Claude étaient encore reçus à *La Californie*, avant que leur mère ne décidât d'ouvrir la porte de la cage dans laquelle Picasso l'avait trop longtemps enfermée.

C'était le temps béni où Pablito et moi n'étions pas encore témoins des violences entre notre mère et notre père.

C'était le temps béni où nous avions le droit de n'être que des enfants.

Il nous arrivait parfois de passer une nuit tous ensemble dans une chambre aménagée en dortoir. Jamais plus d'une nuit. Notre présence perturbait Picasso dans son travail et dérangeait Jacqueline Roque qui voulait être seule avec son *Monseigneur* dans la prison dorée qu'elle dressait autour de lui.

Il y avait aussi les visites où Pablito et moi n'osions pas manifester notre présence. C'était ordinairement celles où mon père essayait devant nous les reproches de son père : « Tu ne sais pas les élever », « Ils ont besoin d'un père responsable »...

Je trouvais dégradant ces sermons arbitraires, et pitoyable la conduite de mon père devant son bourreau.

Pour y échapper, je m'efforçais de penser à la mer, au soleil, à la plage, aux copains, à notre vieux youyou. Je m'inventais un père pêcheur qui, tous les jours, m'emmènerait au large pour prendre du poisson qu'il vendrait au marché. J'imaginai une mère acceptant de faire des ménages pour ne plus dépendre de Picasso, un Picasso qui serait un grand-père...

Je me fabriquais des parents qui ne faisaient pas partie du monde que l'on m'avait choisi.

Je me souviens également des dimanches où Catherine Hutin nous parlait de l'institution où, pour ne pas déranger *Monseigneur* ; sa mère l'avait mise comme interne. Ne connaissant rien d'autre de la vie, elle nous faisait la classe dans sa petite chambre. Une maîtresse inflexible, sourire enjôleur, coups de règle sur les doigts.

Un châtimement qu'elle nous infligeait peut-être pour soulager sa rancœur envers Picasso qui ne voulait pas d'elle à *La Californie*.

Il y eut aussi le jour où – stupéfaction – je vis pour la première fois mon grand-père triste. Pour minuter le temps qu'il nous restait avant que Jacqueline Roque, devenue M^{me} Picasso, nous fasse savoir d'une manière ou d'une autre que la visite était terminée, j'avais machinalement consulté la montre-bracelet que ma mère venait de m'offrir dans un accès de générosité. Grand-père avait alors affiché un regard douloureux.

— Tu t'ennuies ? m'avait-il demandé.

Pour la première fois, mon grand-père avait un vrai chagrin, un vrai regard : celui d'un vrai grand-père.

Pour ne pas briser le charme, je n'avais pas répondu. J'avais peur que le Picasso que nous importunions ne refasse surface et chasse cet éclair d'affection que je garde encore gravé dans ma mémoire.

Pour fuir *La Californie* que des promoteurs avaient profanée en construisant, à l'extrémité de son parc, une résidence qui condamnait la vue sur la mer et les îles de Lérins, grand-père avait acheté un mas provençal à Mougins : *Notre-Dame-de-Vie*.

C'était un véritable bunker défendu par des grilles électriques et des fils de fer barbelés. À l'entrée, un système d'interphones filtrait les visiteurs, et des chiens afghans, dressés à l'attaque, étaient lâchés jour et nuit dans le parc.

À *Notre-Dame-de-Vie*, nos visites s'étaient très vite transformées en audiences officielles minutées par l'implacable Jacqueline, gardienne du sanctuaire.

Picasso était-il au courant du barrage qu'elle faisait ? J'en ai peur. Lui seul pouvait lui conférer ce pouvoir tout en restant dans l'ombre.

Vexé plus qu'ulcéré par le livre de Françoise Gilot, *Vivre avec Picasso*, il ne recevait déjà plus Claude et Paloma ni, pour des raisons mesquines, Maya, la fille de Marie-Thérèse Walter. Seul mon père était encore admis. Il tenait à ce que Pablito et moi l'escortions pour témoigner qu'il s'occupait de nous. Pourquoi, ne serait-ce qu'une fois, ne nous a-t-il pas permis de voir notre grand-père sans lui ? Nous aurions pu alors lui montrer que nous n'étions pas seulement des pièces rapportées. Nous lui aurions ouvert notre livre d'images pour qu'il comprenne ce que nous attendions de lui.

Hélas, le rideau de fer que l'on avait tiré entre grand-père et nous

était beaucoup trop lourd. Et hermétique à nos interrogations, nos désirs, notre souffrance.

Qu'est devenue la lumière de *La Californie* ? Ici, à *Notre-Dame-de-Vie*, le monde n'est que ténèbres avec ces cyprès mortuaires, ces oliviers lugubres, cette enceinte inviolable et cette voix métallique sortant de l'interphone surmonté de son œil de cyclope :

— Qui êtes-vous ?

— C'est Paulo. Paulo et les enfants !

Un silence et ces mots :

— Le maître ne peut vous recevoir.

Nouvelle offensive une semaine plus tard et toujours cette voix anonyme :

— Le maître est absent... ou :

— Le maître se repose.

— Le maître accepte de vous voir.

Nous sommes enfin reçus dans une sorte de crypte aux murs de pierres sèches : l'atelier de grand-père. Jacqueline, prêtresse des lieux, est là, suivie de Kaboul, l'un des chiens afghans.

— Faites attention, il mord, nous lance-t-elle avant de s'esquiver, pareille à une ombre.

— Je vous ai fait attendre ?

Cette voix sans gaieté, c'est grand-père. Nous ne l'avons pas vu entrer. Est-il venu du ciel ?

— Bonjour, Pablo, souffle mon père, les enfants avaient envie de te voir...

Picasso nous salue de son regard de braise.

Bien avant *Notre-Dame-de-Vie*, il y avait eu le château de Vauvenargues flanqué de ses quatre tours et percé de ses quarante fenêtres. Cheveux balayés par le mistral, yeux plissés par le soleil des vacances, je les ai toutes comptées. Nous y accompagnions notre grand-père et notre père pour la corrida des vendanges qui se donnait en Arles. Nous y allions parfois sans Picasso et, pour nous faire peur, notre père nous disait qu'il était hanté par le fantôme de son premier propriétaire, Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues...

Comment aurais-je pu imaginer qu'un jour du mois d'avril 1973, celui de Picasso viendrait l'y rejoindre au pied de la montagne Sainte-Victoire où flotte l'ombre de Cézanne ?

Genève et mon divan de torture. Ma planche de salut. Je pleure. Je ne sais que pleurer et je me sens fautive.

— Pourquoi n'ai-je pas su voir ?...

Derrière moi, la voix de l'analyste :

— Pas su voir ? Soyez claire...

Je me tais. Comment traduire les émotions qui s'affrontent en moi ? Impressions de regret, d'amour, de rancune.

J'ai mal.

Pourquoi n'ai-je pas compris que Picasso était indifférent à tout ce qui n'était pas son œuvre ? Le cœur de sa vie n'était ni Pablito, ni moi, ni mon père, ni ma mère, ni Olga, ma grand-mère, ni les femmes qui sont mortes de lui. Une seule chose comptait : la peinture et rien d'autre. Pour créer, il lui fallait anéantir tout ce qui gênait sa création.

« Un tableau », disait-il à Christian Zervos, le fondateur de la revue *Cahiers d'art*, « un tableau est une somme d'additions. Chez moi, un tableau est une somme de destructions. »

Nous qui quêtions un regard, comment comprendre qu'il devait, nous aussi, nous détruire...

« Monseigneur n'est pas là. »

Monseigneur ne pouvait pas être là. Ni pour nous ni pour ses autres victimes.

Nous n'étions que les scories de son art.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, madame.

Arles, les cris des vendeurs de coussins courant dans les travées : coussins rouges, orange, violets, bleus que le public s'arrache pour être mieux assis sur les gradins de pierre... aboiements des marchands de glaces, de beignets, de cacahuètes, de boissons... clameur de la foule, essaim bourdonnant, excité, fanatique, on est venu voir le sang couler.

Dans l'arène, les *peones* nivellent l'ocre du sable fraîchement arrosé.

C'est l'heure où le soleil dessine ses coins d'ombre et ses coins de lumière où le taureau choisira de se battre.

Et là, au premier rang, mon grand-père, mon père et Pablito. Trois générations d'Espagnols animés par la même passion : celle de braver la vie et de défier la mort.

Moi, je n'existe pas.

La corrida est une histoire d'hommes.

Je suis une paria.

Tout au haut des gradins, les hérauts font sonner leurs trompettes. À ce signal, les *alguazils* deux cavaliers vêtus de noir à la mode du règne de Philippe II, traversent la piste au galop et pilent devant la loge du président. D'un geste, il leur accorde le privilège d'ouvrir la corrida. Debout sur les gradins, la foule les acclame.

Le clan des Picasso – Pablo, Paulo, Pablito – n'a pas bronché. On ne se mêle pas à la liesse du peuple.

Au son des cuivres, le *paseo* commence. Du passage donnant sur la cour des chevaux, les matadors au nombre de trois pénètrent dans l'arène. Cape de parade drapée autour de leur bras gauche, ils marchent à petits pas, menton dressé, buste bombé.

Le soleil brille sur l'or de leurs habits.

La fièvre met le feu aux yeux des Picasso. Eux aussi vont combattre. Ils se sourient, échangent des regards et se rendent hommage.

— ¿ Qué tal, Pablo ?

— ¡ Muy bien, hijo ! Luis Miguel m’a promis une belle course.

Luis Miguel : Dominguin, le matador que tous les aficionados sont venus spécialement honorer aujourd’hui, Dominguin, l’homme qui compte dans sa carrière plus de deux mille taureaux combattus et tués au fil de son épée, Luis Miguel Dominguin que les Picasso – Pablito compris – ont rejoint ce matin à l’hôtel *Nord-Pinus* alors qu’il vêtait son habit de lumière : une faveur réservée à la famille et aux proches avant de s’isoler pour implorer le secours de la Vierge et de sainte Véronique.

— Avant de mourir sous la corne, a ajouté fièrement Pablito en croisant mon regard.

La mort qui perfore les entrailles et fait jaillir le sang.

La mort de Pablito, mon frère.

Plus tard.

Dans une tout autre arène conçue par Picasso.

Derrière les matadors – Dominguin marche au centre – avancent, par ordre d’ancienneté, les douze *banderillos* et les huit *picadors* montés sur leurs chevaux caparaçonnés, misérables haridelles aux pieds cagneux et aux oreilles basses.

Mon regard croise celui de Picasso. Impassible, il détourne les yeux. Ma présence le dérange.

— Pourquoi, m’a-t-il confié un jour, pourquoi pleures-tu sur le sort de ces chevaux ? Ils sont vieux et bons pour la boucherie.

Ce jour-là, j’ai compris que le destin de ceux qui servaient son plaisir ne l’intéressait pas. Leur vie n’était que secondaire.

La parade est terminée. Les picadors ont quitté la piste. Les garçons de service égalisent le sable que les sabots des chevaux ont remué. Les matadors et leurs *cuadrillas* ont rejoint le *callejón*. En attendant de toréer, ils déploient leurs lourdes capes de parade sur la palissade protégeant la première rangée de sièges. Dominguin a fait porter la sienne à Jacqueline Picasso, assise au deuxième rang à côté de Jean Cocteau venu spécialement de Saint-Jean-Cap-Ferrat. Il va vers la *barrera* et choisit une cape de combat cerise à l’extérieur et jaune à l’intérieur.

Le regard d’aigle de Picasso enregistre chaque geste. Cette nuit ou demain – à l’émotion près –, ils seront reproduits sur une toile, dans

un plat ou alors, tout de suite après la course, dans ce carnet qui ne le quitte pas. Mon père évite de lui parler. Il sait qu'il ne faut pas troubler cet instant transcendant, comparable à celui que vivra Dominguin quand il se couchera dans le berceau des cornes du taureau pour lui donner la mort.

Pablito aussi respecte ce mystère. Menton bloqué entre ses poings, il épie son grand-père.

J'ai mal. À ce moment précis, perdus dans leurs pensées, ils se ressemblent tant.

Tout comme Dominguin qui, derrière son *burladero* – l'abri de planches dressé sur la piste contre la *barrera* –, se prépare à la peur.

La porte du toril crache son premier taureau, un raz de marée de violence qui déferle sur la piste, laboure de ses sabots furieux le sable de l'arène, vient heurter de plein fouet les planches du *callejón*, souffle, écume et se cabre.

Il est seul avec toute sa rage. Seul pour sauver sa peau.

Tout comme Picasso lorsqu'il brûle d'envie d'atteindre l'absolu en brossant une toile.

L'un des *banderillos* s'avance vers le taureau, le nargue avec sa cape, le force à charger. Derrière son abri, Dominguin note ses écarts, ses mouvements de cornes, estime sa puissance, ses vices, son audace. Son visage est animé de tics.

C'est à lui maintenant de braver l'animal et de le célébrer. Il avance dans l'arène à petits pas glissés. Le taureau se campe sur ses pattes. Ses muscles sont tendus et bouillonnent. Dominguin le provoque de face. Il se tient immobile. Le taureau fond sur lui, s'engloutit dans les plis de la cape. Sa corne droite érafle la poitrine de Dominguin. Bête et homme soudés. Sans broncher, l'homme impose ses attitudes : véroniques, *manoletinas*, *parones* dangereuses, parfaites, irréprochables.

— ¡ Ole !

— ¡ Anda !

L'arène, la *plaza de toros*, est debout et scande chaque passe.

Picasso exulte et s'égosille :

— ¡ Para los pies ! ¡ Anda, Luis Miguelito !

Il se penche sur Pablito, lui ébouriffe les cheveux :

— *Niño*, déclare-t-il en riant, *parar*, *templar*, *mandar* sont les trois commandements de la tauromachie. *Parar*, c'est tenir ses deux pieds immobiles, *templar*, c'est bouger l'étoffe lentement, *mandar*, c'est contrôler le taureau au moyen de l'étoffe...

Il se tourne vers Cocteau et lui lance en désignant mon frère :

— Tu vois, Jean, celui-là, il sera torero !

— *Parar*, *templar*, *mandar*, bredouille Pablito, des étoiles dans les yeux.

Son grand-père l'a gratifié de sa considération. Il doit s'en montrer digne.

Mon père s'est approché de moi.

— Tout va bien, Marina ?

Je suis heureuse et j'éclate de rire.

Tout va bien. Je possède une famille.

Une sonnerie de clairon et c'est le premier acte : *la suerte de varas*.

Suerte de varas ou épreuve des piques.

Hués par la foule, bedonnants, arrogants dans leurs tuniques de brocart, les picadors font leur entrée en lice. Sous leur poids et celui de leur caparaçon matelassé, leurs montures claudiquent jusqu'à l'emplacement qui leur est attribué pour la course : un couloir dessiné à la chaux sur le sable.

Ils ont les yeux bandés.

— C'est pour les apaiser, m'explique Paulo, mon père.

— Quand on n'est rien, la mort ne se regarde pas en face, l'interrompt Picasso. Dans l'arène, la seule qui importe est celle du taureau.

Hommage au Minotaure se nourrissant de chair.

Dans son coin d'ombre, sa *querencia*, le taureau arrache, de ses sabots, le sable.

Les *peones* s'élancent au travers de la piste. Faisant tourbillonner leurs capes, ils provoquent, assaillent, provoquent le taureau. Hystérique, le public stimule le *peone*, encourage la bête :

— ¡ Anda, toro ! ¡ Anda !

La bête dont les naseaux écument de fureur.

Un *peone* plus téméraire que les autres se risque dans sa *querencia*

où elle est acculée.

Le temps s'est arrêté.

Le taureau se ramasse sur ses pattes, ses naseaux hument l'air et ses cornes s'acharnent contre le ciel. Il charge, rapide comme la foudre, se dérobe à la cape que le *peone* lui offre, se rue droit devant, fait un écart et revient sur la cape qui balaie son flanc.

Devant lui, le picador et surtout le cheval qui tente de se cabrer. Une pause, un sursis et de nouveau la charge. Pris de plein fouet le cheval est soulevé du sol, forcé contre la *barrera*. Sous le choc, il s'affaisse sur ses antérieurs mais parvient à se tenir debout. Malgré le matelas protecteur qui recouvre son flanc, le taureau cherche un passage pour l'éventrer. Coups de boutoir violents stoppés net par la pique du picador qui s'enfonce dans la bosse musculaire faisant saillie sur le cou de la bête. Comme un geyser, un flot de sang jaillit. Écarlate. Terrifiant. Nouvelle pique et nouvelle morsure de l'acier dans la chair du taureau qui pousse des quatre jambes, s'enferrant un peu plus. Nouvelle pique encore et encore. Dans le jargon de l'art tauromachique cette monstruosité s'appelle la « *punition* ».

La *punition* pour quoi ? Pour s'être laissé piéger à l'inhumanité des hommes ? Pour affermir leur barbarie ? Leur volonté de puissance ? Pour leur donner la valeur qu'ils n'ont pas ? Pour figurer un jour sur une toile : *Nature morte au crâne de taureau, Guernica, Minotaure, Minotauromachie* ?

Au loin, nouvelle sonnerie de clairon. Les picadors ont évacué la piste.

Je suis anéantie.

J'ai reçu trop de piques.

Le reste de la course ne m'intéresse pas. Pas plus que ne m'intéressent ce public de bestiaires, Picasso que les photographes mitraillent, mon père qui boit sa énième canette de bière, ma mère qui doit sûrement rire avec ses voyous, Cocteau le bouffon magnifique, Jacqueline sous son châle noir.

Anesthésiée, je reçois la morsure du dard des *banderilleros*. Comme dans un film passant à l'envers, je voudrais que le taureau retrouve toute sa gloire sans ces mailles de sang qui souillent son pelage, sans ces aiguillons harponnés à son cou. J'aimerais que la *barrera* se volatilise, que les gradins s'éclipsent, que les toreros et le public qui les idolâtre soient emportés par un coup de vent. Je voudrais que le taureau se retrouve dans son champ au milieu de sa manade...

Que cette corrida n'ait jamais existé.

Arc-bouté sur ses pattes, le taureau attend l'ultime drame : celui de la *faena*, celui de la mise à mort.

Offense ou marque d'arrogance, Dominguin lui tourne le dos pour se rendre au-devant des gradins. Il soulève sa coiffe, la brandit en direction de Picasso. Il lui offre la mort.

La foule bat des mains et rugit alors que Pablito craintivement se serre contre moi.

J'enlace ses épaules.

Tout comme lui, j'ai peur.

Comme deux « inséparables », ces perruches qui ne peuvent vivre qu'en couples, nous sommes soudés, main dans la main, front contre front. Nous refusons de prendre part à l'ignominie des hommes.

Nous parviennent des « olé », des coups de sifflet stridents. Nous sommes transis d'angoisse comme si le feu du ciel s'abattait sur nos têtes.

— Tu crois qu'il va souffrir ? me glisse Pablito.

Des hourras, des applaudissements et le son des clairons. Craintifs, Pablito et moi levons la tête. Dans l'arène, le taureau mêle son sang à l'ocre de la piste.

Il est mort. Libéré.

À la tribune présidentielle, un mouchoir blanc se lève. À ce signal, Dominguin s'approche de la dépouille du taureau et d'un coup de poignard lui sectionne une oreille qu'il lance à mon grand-père.

Cette oreille dégoulinante de sang hante encore mes nuits. Je la revois posée sur le gradin où Pablito et moi étions assis. Touffe de poils poisseux d'un rouge indécent, cartilage jaunâtre.

Un hommage à grand-père.

Le grand aficionado de la détresse humaine.

Depuis Arles, nous sommes sans nouvelles de notre père et, bien sûr, nous n'avons pas revu notre grand-père pour qui nous sommes quantité négligeable.

Pourtant, nous sommes des Picasso, des Picasso comme lui. Des Picasso que l'on montre du doigt.

— Tu vois, ce petit garçon et cette petite fille sont les petits-enfants de Picasso.

— Le peintre milliardaire ?

— Tu en connais un autre ?

Les petits-enfants du peintre milliardaire alors que nous traînons notre misère dans les rues désertes de Golfe-Juan.

C'est la fin de l'été. Les premiers jours d'automne ont balayé les vacanciers. La plage est désolée, les grilles des restaurants sont tirées, le soleil est désespérément voilé.

C'est le temps des cartables et de la rentrée scolaire.

Une fois de plus, notre mère a décidé pour nous. Elle nous a inscrits à l'école protestante de Cannes.

— C'est, nous a-t-elle dit, un collège honorable.

Elle a une réputation à tenir.

La sonnerie du réveil. Il est six heures et demie. Étourdie de sommeil, je me lève, vais secouer Pablito.

— Dépêche-toi, on va rater le car.

Il se lève comme un zombi, cherche à tâtons sa chemise, son pantalon, les enfille à moitié endormi et me retrouve dans la salle de bains. Sans faire de bruit, nous faisons notre toilette. Notre mère dort encore.

Pas le temps de déjeuner. Juste celui de nous passer un coup de peigne, de mettre nos chaussures et de glisser dans nos cartables le

thermos que M^{me} Danielle – l'assistante bénévole qui aide notre mère dans les tâches ménagères – a préparé hier au soir pour notre repas de midi. Aujourd'hui, de la blanquette de veau.

— C'est sain et nourrissant, a-t-elle dit à ma mère. J'en ai fait pour deux jours.

Glissés entre nos livres et nos cahiers, deux assiettes, une timbale en métal, un couteau, une fourchette. Comme dessert, une orange. Hier, c'était une pomme.

Nous raflons sur la table la clef de l'appartement, fermons délicatement la porte et, quatre à quatre, dévalons l'escalier.

Le jour se lève à peine.

J'ai gardé de ces petits matins un souvenir amer. Le chemin à parcourir pour rejoindre la route nationale où s'arrête l'autocar, le camion des éboueurs ramassant les ordures, le passage à niveau et son signal sonore annonçant un train de marchandises m'apparaissaient comme un chemin de croix que nous devons gravir qu'il pleuve ou qu'il fasse froid, avec nos cartables trop lourds et cette peur au ventre : celle d'arriver en retard.

Me faisait peur aussi la foule des usagers dans l'autocar bondé qui se rendait à Cannes. Trop petits pour résister à leur bousculade, nous nous blottissions l'un contre l'autre de manière à occuper le moins de place possible. Les mauvais jours, le parcours durait quarante-cinq minutes et, quand nous arrivions à la gare de Cannes, nous avions encore vingt minutes à marcher avant d'arriver avenue de Grasse, à l'école protestante.

Cette école s'appelle « l'école de la colline ». Les maîtresses sont gentilles. Elles aiment les enfants. Jamais elles ne nous font de reproches. Charitables et humaines, elles compatissent à la situation à laquelle notre mère se trouve confrontée. Elles savent que notre père ne s'occupe pas de nous, que grand-père ne cherche pas à rendre la vie facile à ses petits-enfants. Elles ne jugent pas, ne cataloguent pas. Pour elles, nous sommes des enfants comme les autres. Nous sommes Marina et Pablo. Pablo et pas Pablito. En tout cas, jamais des Picasso. Selon les principes protestants, elles tiennent à ce que nous soyons garants de nos actes, que nous apprenions à être fiers de nous. Pas d'élus sur cette terre mais la recherche du bien. Celui que l'on ne doit pas attendre mais que l'on doit donner. Leçon de choses à laquelle nos parents ne nous ont pas familiarisés.

Comme elles sont d'excellentes pédagogues, nous faisons des efforts pour leur être agréables et réussissons dans toutes les matières.

Une compensation à la vie ordinaire.

Étant donné que nous n'avons pas le temps de rentrer à Golfe-Juan et que l'école de la colline ne possède pas de cantine, M^{me} Féraud, la directrice, a consenti à ce que nous prenions notre repas de midi dans notre classe à l'heure où les autres élèves repartent dans leurs familles.

Seuls devant notre pupitre, nous sortons notre thermos, disposons nos assiettes en carton, déplions nos couverts enroulés dans une serviette. Nous sommes empruntés. Nous avons peur de tacher nos cahiers, de maculer le parquet, de salir nos habits. Nous grignotons du bout des dents à l'affût d'un geste maladroit, un œil sur le thermos, l'autre sur la timbale d'eau dangereusement posée en équilibre sur le plan incliné du bureau. Nos gestes sont ceux d'un démineur désamorçant une bombe. Nos fronts ruissellent de sueur.

Le plus souvent, nous nous contentons du dessert. À ce parcours du combattant contre la maladresse, pommes, bananes, oranges sont nos plus fidèles alliées.

Notre repas expédié, nous nous rendons dans la cour de récréation où nous pouvons flâner avant que les grilles de l'école s'ouvrent aux autres élèves.

Là, nous nous sentons libres. Libres de faire voguer notre imagination.

— Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais un oiseau. Je volais au-dessus d'une maison.

— Moi aussi. La tienne était comment ?

— Toute petite avec une cheminée. Elle avait un jardin plein de fleurs.

— Quelles fleurs ?

— Des giroflées, des iris, des pivoines. Il y avait un chien.

— Des giroflées, des iris, des pivoines, un chien ? C'est drôle, Pablito, j'ai fait le même rêve.

Nous faisons les mêmes rêves, rions au même moment, avons les mêmes élans, les mêmes attitudes, vivons les mêmes mystères. Nous sommes copie conforme. Nous ne pouvons pas vivre l'un sans l'autre. Nous sommes des siamois. Rien ne nous séparera.

Nous sommes invités à déjeuner chez le pasteur Monod qui préside au renom de l'école de la colline. Nous : Pablito, moi et Mienne, notre mère.

Mienne a remonté ses cheveux et mis un ensemble noir pour faire

plus convenable. Pour une fois, son sujet favori n'est pas Picasso mais sa famille lyonnaise de lignée protestante.

— Une famille honorable de chercheurs, de biologistes, de scientifiques réputés. Des gens de la haute bourgeoisie qui ont su m'élever dans le culte...

Le pasteur et sa femme l'écoutent, indulgents.

Dieu saura reconnaître les siens.

Je me souviens de cette famille Lotte que ma mère sanctifiait devant notre pasteur. Entre autres, il y avait Renée, la cousine de ma mère, et sa fille Christine, une petite rondouillette qui portait des nattes et des jupes plissées. Elles venaient en vacances à Golfe-Juan, descendaient chez ma grand-mère maternelle et, l'après-midi, venaient nous rejoindre à la plage où les accueillait Mienne et son exubérance.

J'avais honte, honte de cette ostentation, honte de notre pauvreté lorsqu'elles nous invitaient à aller au restaurant ou à partir avec elles en vacances. Nous devions refuser pour la bonne raison que nous ne pouvions leur rendre la pareille.

Elles pensaient sans doute que ma mère était pingre.

S'appeler Picasso et être sans le sou ne peuvent se conjuguer ensemble.

— Madame, venez vite ! Marina a perdu connaissance !

Dans un brouillard, j'entends Pablito qui sanglote. En toile de fond, la voix de M^{me} Féraud :

— Allongez-la ! Desserrez le col de sa chemise. Frictionnez-lui le cou !

Ces évanouissements – que M^{me} Féraud appelait des malaises d'angoisse – me prenaient de plus en plus souvent. Un voile blanc passait devant mes yeux, mes oreilles bourdonnaient et mon front dégoulinait de sueur. Ni Pablito ni moi ne voulions en parler à notre mère. Nous savions ce qu'elle allait me dire : « C'est l'âge », « Tu t'écoutes trop », « Tu as mangé quelque chose qui t'a fait mal », « Tu me rends la vie impossible ».

Malgré tout, elle m'emmena consulter et, lorsque le médecin lui annonça que je développais une tuberculose, elle fit prévenir mon père qui lui signala qu'il n'en croyait pas un mot. Pour lui, c'était une ruse pour lui soutirer de l'argent et soutirer de l'argent à son père.

Nice. Le professeur Barraya m'a admise dans son service à l'hôpital

Pasteur où je séjournerai plusieurs fois pour des périodes de trois semaines à un mois. Je ne pèse plus que trente kilos et je suis squelettique. Allongée sur mon lit, je fixe la poche de Rimifon et de P. A. S. qui, lentement, s'écoulent dans mon bras.

Une goutte, deux gouttes, trois gouttes... Surtout ne pas bouger. Si l'aiguille se retire de la veine, l'infirmière va devoir repiquer. Mes bras sont couverts d'ecchymoses.

Une goutte, deux gouttes, trois gouttes... Encore quatre-vingt-sept gouttes et je pourrai me lever pour faire ma toilette. Après ce sera l'heure de la cure : deux heures à rester allongée en regardant le plafond. Après, ce sera l'heure du déjeuner. Après, ce sera...

Le temps me semble long.

Pablito est interdit de visite mais, au-dessus de mon lit, est punaisé un dessin qu'il a fait : une marchande de légumes sur le marché de Nice. C'est son dernier dessin. Il n'y en aura plus d'autres. À force de lui dire qu'il avait le talent de son grand-père, ma mère l'a dégoûté. Il a rangé pour toujours ses crayons.

Ma mère vient me voir. Un de ses compagnons l'a amenée en voiture. Elle m'annonce qu'elle ne pourra pas rester longtemps. Elle m'apprend qu'elle a réussi à louer l'appartement de la rue Chabrier. Elle a trouvé, toujours à Golfe-Juan, un rez-de-jardin dans une villa : la villa *Habana*.

— C'est comme chez Picasso, déclare-t-elle. Des fenêtres on peut apercevoir la mer.

— Je pourrais avoir un chien ?

— Ça coûte cher. On n'a pas les moyens.

— Et un chat ?

— On verra.

Un coup de klaxon en bas sur le parking. Elle dresse la tête et me dit :

— On m'attend. C'est l'heure de nous quitter. Sois sage.

Aucune nouvelle de mon père. Pas une seule fois il n'est venu me voir.

Je fête mes neuf ans.

Le Dr Barraya, choqué de découvrir que mon cas social équivalait à celui d'un enfant de la DDASS, a décidé d'écrire à mon grand-père pour lui indiquer que mon état est sérieux et que je dois

impérativement partir en convalescence à la montagne. Déjà, il a pris les devants et m'a inscrite dans un centre pour enfants situé à Villard-de-Lans dans le département de l'Isère.

La lettre est sèche, sans ambages, brutale.

La réponse n'arrivera pas tout de suite. Picasso a d'autres chats à fouetter. Ma santé peut attendre.

Je proteste. Je ne veux pas quitter Pablito. J'ai besoin de lui. Il a besoin de moi. Si l'on m'envoie là-bas, je ne me soignerai pas, je ferai une fugue, on ne me retrouvera pas.

Le Dr Barraya tente de m'apaiser. Je ne veux rien entendre. Si l'on me sépare de mon frère, je me laisserai mourir.

Comment les choses se sont-elles passées ? Le Dr Barraya a-t-il envoyé une seconde lettre à mon grand-père ? Mon père a-t-il intercédé auprès de lui ? J'opterai pour une autre hypothèse. Je pense que mon grand-père, honteux d'être mis en cause dans une affaire qui risquait de faire de l'ombre à Picasso, décida alors de faire un tir groupé en proposant que Pablito m'accompagnât à Villard-de-Lans.

Le grand-père idéal qui, pour la galerie, ne refuse rien à ses petits-enfants.

Villard-de-Lans, les pâturages, l'air pur, le bon lait, le bon pain, le bon beurre remettent mes poumons à neuf. Seule avec Pablito qui me suit comme une ombre, je me sens libre comme je ne l'ai jamais été. Après toutes ces années de prison entre une mère, un père et un grand-père qui ne pensent qu'à eux, j'ai besoin de m'extérioriser. Mes victimes : la directrice et le directeur de la maison d'enfants. Je leur raconte tout.

— Mon grand-père voulait m'envoyer en Espagne, Pablito, en Union soviétique. Ma mère lui a fait un procès.

Je suis une commère. Rien ne peut m'arrêter.

Psychoanalyse sauvage, je sors tout ce que j'ai sur le cœur. Tout ce qui m'a fait peur.

Affolée, la directrice téléphone à ma mère pour la prévenir.

— Il faut lui apprendre à ne pas dire les choses. Cela peut porter préjudice à Picasso.

Ma mère prend le relais. Quand il s'agit de Picasso, elle est intarissable.

— Ses petits-enfants sont sacrés pour lui. Il voulait les adopter mais je n'ai pas voulu.

Somme toute, un grand-père magnifique.

Depuis que nous vivons villa *Habana*, elle a choisi un nouveau compagnon. Celui-ci s'appelle Jean. Il fait de la poterie et des bijoux en plastique. Un artiste.

Ma mère l'assiste dans ses recherches. Ensemble, ils travaillent le polyester, le meulent, le dégrossissent, enchâssent à l'intérieur des hippocampes séchés qu'ils se sont procurés chez un détaillant. Ils créent des pendentifs, des porte-bonheur, de grands panneaux représentant des fonds marins. L'affaire marche bien et ma mère est heureuse de gagner suffisamment d'argent pour ne pas avoir à relancer mon père qui, bien entendu, oublie toujours d'envoyer la pension par la poste. Aux vacances d'été, je leur donne un coup de main et récolte quelques sous en façonnant des colliers composés de calices d'eucalyptus : mon écot aux frais de la maison, mais surtout un moyen de nourrir les deux chats efflanqués que j'ai pris sous mon aile.

Pablito ne veut pas que je leur donne un nom. Il a simplement dit :

— Laisse-leur une chance.

Mon père nous a donné rendez-vous à *La Frégate*, un bar de Golfe-Juan. Il vient d'épouser Christine Pauplin que nous connaissons bien pour avoir partagé nos vacances avec elle et mon père au château de Boisgeloup, dans l'Eure, près de Gisors.

J'ai gardé de Christine un souvenir très flou. Je me souviens seulement qu'elle avait le souci de ne pas s'interposer entre notre père et nous. Elle était détendue, sans doute indifférente, mais elle nous laissait libres de jouer avec les enfants des fermes avoisinantes : des traîne-champs qui nous apprenaient à débusquer les oiseaux des taillis et jouaient à cache-cache avec mon frère et moi dans les granges et les ruines de la petite chapelle recouverte de lierre nichée dans cette propriété que Picasso avait achetée à l'époque où il aimait Olga, ma grand-mère. Nous allions récolter les œufs dans le poulailler, allions traire les vaches, buvions leur lait mousseux. J'aimais la bonne odeur de l'étable, celle du foin nouvellement coupé. Je pouvais mettre mes mains partout : dans la boue, dans la paille, caresser la croupe des génisses et des veaux. J'avais l'impression que rien ne pouvait me salir. La vie était sereine, mon père était joyeux. Il riait, s'amusait de nous voir autonomes et de l'être lui-même. Grand-père n'était pas là pour le prendre à ses pièges.

Christine n'a jamais cherché à idéaliser mon père. Elle l'acceptait tel qu'il était avec ses bons et ses mauvais côtés. Elle n'a jamais essayé de séduire Picasso. Que mon père soit sous son joug la désolait sans doute, mais elle savait qu'elle ne pouvait rien y changer. Elle appartenait à cette catégorie de femmes qui, lorsqu'elles aiment un homme, admettent tout de lui.

La Frégate. Mon père est déjà là. Il fume une cigarette. Devant lui, le cendrier est plein de mégots de Gitanes. D'un claquement de doigts, il appelle le garçon et lui lance :

— Un chocolat et un Coca-cola !

Le chocolat pour moi, le Coca pour Pablito.

— Ça marche bien à l'école ? Vous avez l'air en forme...

Les mots conventionnels : l'école, notre santé, nos projets pour la semaine.

Nous n'avons pas de projets.

Un silence et ces mots :

— Je n'ai pas eu le temps de vous voir. Je reviens de Paris. Votre grand-père avait besoin de brosses et autres fournitures. Je ne pouvais pas le laisser tomber...

Nous aimerions lui parler de Bernard, le bébé qu'il a eu avec sa nouvelle femme. Un enfant légitime, un Picasso de souche comme Pablito et moi.

Ni lui ni nous n'osons aborder le sujet.

Déjà, il s'est levé pour régler le garçon. Un billet de cent francs extrait d'une liasse qu'il a tirée de sa poche. Il s'étonne. Pablito n'a pas touché à son Coca-cola.

— Tu ne vas pas le laisser, lui lance-t-il sur un ton de reproche.

Pablito lève son verre, boit d'un trait... et se rue vers la porte des toilettes. Quand il revient, ses yeux sont rougis de larmes. Ce n'est pas son Coca qu'il est allé vomir mais un père qui ne sait pas aimer.

La préoccupation première de l'école protestante n'est pas de faire payer les élèves, mais de leur donner une bonne instruction. Le pasteur Monod a prévenu notre mère : faute de subsides, l'établissement se voit dans l'obligation de fermer ses portes. Nous sommes désespérés. Qu'allons-nous devenir ?

Notre mère réagit aussitôt. Malgré les démêlés qu'elle a eus avec lui, elle écrit à grand-père, lui explique qu'elle a fait l'effort de nous placer dans cet établissement. Elle a besoin de son aide. Coûte que coûte, il doit contribuer à notre éducation. Elle se démène, envoie une autre lettre à M^e Antébi, l'avoué de grand-père, fait intervenir le directeur du cours Chateaubriand qui, de son côté, fait un courrier à Picasso. Il nous a réservé une place dans son institution. Il attend une réponse.

Elle arrive enfin :

« Voyez avec mon avoué. »

« Deux gommes... deux règles... deux compas... deux livres... deux cahiers... »

Dans la petite librairie qui a pris des accords avec notre grand-père par l'intermédiaire de M^e Antébi, Pablito et moi choisissons nos fournitures scolaires. Deux gommes, deux règles, deux compas, deux livres, deux cahiers. Nous n'avons pas le droit de prendre autre chose que ce qui est inscrit sur la liste que l'on nous a communiquée. Tout est chiffré, millimétré. Si nous avons besoin d'un livre supplémentaire, nous devons consulter ce sacré avoué. Il gère la fortune de grand-père. Son devoir est d'être vigilant.

Le cours Chateaubriand est un établissement sélect qui compte parmi ses étudiants des enfants de familles aisées que leurs parents ont placés là pour conduire librement leurs affaires d'argent, de divorce, d'adultère, de cotation en Bourse. Des enfants condamnés à perpétuer une réputation, un nom, une fortune. Des fils à papa délaissés qui, en attendant de reprendre le sceptre, passent leurs week-ends et souvent leurs vacances entre les quatre murs du cours Chateaubriand.

Tout comme nous, ils sont devenus maîtres dans l'art de masquer leur filiation. Tout comme nous, ils ont honte d'être des orphelins portant des noms célèbres. Seuls les professeurs nous ramènent à la réalité. La notoriété que nous sommes censés représenter les honore. Plus tard, ils clameront :

« J'ai enseigné l'histoire, les maths ou le français aux petits Picasso. »

Une distinction comparable sans doute aux palmes académiques.

Toujours est-il que cette semaine, les petits Picasso n'ont pas pu se payer la tenue de sport que leur moniteur leur a demandé de se procurer. Pour la leur acheter, le directeur doit attendre l'accord de M^e Antébi qui examinera la question avec leur grand-père.

La réponse viendra deux mois plus tard.

Cette semaine, les petits Picasso sont convoqués dans le bureau du directeur. Il les informe que, malgré plusieurs lettres de rappel, leur grand-père n'a toujours pas réglé les deux derniers trimestres. La mort dans l'âme, les petits Picasso devront en parler à leur mère.

« Cette affaire ne me concerne pas, écrira-t-elle au directeur. Voyez ça avec Picasso et son secrétariat. »

Deux mois plus tard, la pension est payée pour l'année tout entière.

La pension... mais toujours pas les livres qu'entre-temps il a fallu acheter.

Tout est à recommencer. Les petits Picasso en ont assez de jouer les boucs émissaires.

Fini le thermos et la blanquette de veau, les repas de midi pris comme des indigents dans la salle de classe. Le cours Chateaubriand possède non pas une cantine, mais un vrai restaurant avec des nappes blanches et un festin de bonnes choses.

Toute cette abondance nous coupe l'appétit.

J'ai seize ans, Pablito, dix-sept ans et demi. Au printemps, après le déjeuner, les élèves vont prendre un café à la terrasse d'une brasserie à deux pas du cours Chateaubriand. Nous ne pouvons pas les suivre. Ils sont riches et nous, nous sommes pauvres. Comme nous n'avons pas cours cet après-midi, ils iront sans doute au cinéma ou alors sur une plage de Cannes. Matelas, parasols, pédalos, menthes à l'eau... Ils peuvent tout se payer avec leur argent de poche.

Argent de poche : un mot que nous ne connaissons pas.

Quelquefois, ils nous invitent chez eux pour une surprise-partie ou alors sur le bateau de leur père.

Nous devons louvoyer, monter un scénario pour échapper à ces invitations que nous ne pouvons pas rendre.

— Nous ne sortons pas comme ça. Nous sommes très protégés.

Comment leur expliquer que notre mère a du mal à joindre les deux bouts, que mon père a omis d'envoyer la fameuse pension, que nous sommes le cadet des soucis du peintre le plus riche de la terre ?

C'est vrai. Nous sommes *très protégés*.

Le boulevard Carnot, la gare, l'autocar surchauffé et Golfe-Juan au bout : le quotidien banal avec, quelquefois, la plage et nos copains du port. Ils ne posent pas de questions. Ils connaissent tout de nous. Picasso ne les intéresse pas. Ils sont notre famille.

Liberté et évasion étaient pour moi intimement liées. Il fallait que je parcoure le monde. Des noms me faisaient rêver : Singapour, Melbourne, Bagdad, Calcutta. J'avais envie d'espace et de distances.

Pour courtoiser ce rêve, j'empruntais la mobylette d'un de ces copains-là et partais toute seule sur les petites routes qui longent le littoral. Antibes, le cap d'Antibes, La Napoule, Théoule... les cheveux dans le vent. Je ne me souciais ni de l'heure ni du danger auquel je m'exposais. La seule chose qui comptait était les kilomètres que je mettais entre mon jeune passé et moi. Je m'arrêtais pour me baigner dans le rouge des calanques de l'Estérel. Après le bain, je goûtais d'une tomate et d'un morceau de pain que j'avais emportés avec moi. Je

vivais l'errance et l'aventure. J'étais une nomade.

À douze ans, les gendarmes m'ont harponnée à l'entrée de Saint-Tropez. Je n'avais pas de papiers, j'ai refusé de leur donner mon nom. Ils m'ont laissée filer parce que j'étais gentille et avais l'air heureux.

Quand je n'avais pas de mobylette, je faisais de l'auto-stop avec mes camarades.

« Nous avons raté le car. Pourriez-vous nous déposer à Juan-les-Pins ? »

Ça marchait à chaque fois. Le sourire angélique, le regard ingénu, nous embarquions pour Cythère dans des voitures que nous ne connaissions pas.

Le cours Chateaubriand ferme ses portes pour les grandes vacances et nous sommes à une année du bac. Devant le porche, les élèves parlent de leurs projets.

— Tu vas où cette année ? Tu pars pour les Antilles ?

— Non, je vais rejoindre ma mère à Miami. Après, je ne sais pas. J'irais sans doute rejoindre mon père en Irlande. Il vient de se remarier.

Maintenant, ils s'adressent à nous :

— Vous, bien sûr, vous allez en Espagne avec votre grand-père ?

— Oui, bien sûr.

— Oui, bien sûr.

Une fois de plus jouer la farce des petits vernis auxquels Picasso ne peut rien refuser.

Visite à *Notre-Dame-de-Vie*. Notre père nous a pris au passage au carrefour de Cannes et de Vallauris.

— Montez vite, nous a-t-il lancé à travers la vitre baissée de sa voiture, nous sommes en retard.

En retard à l'office que grand-père fait la grâce d'accorder à son fils et à ses petits-enfants.

Nous faisons partie d'une secte dont le grand maître est Picasso. Notre vie fait partie intégrante de la sienne. Parce qu'on lui a donné ce pouvoir, jour après jour, il nous a mis sous sa domination. Il a sacrifié notre grand-mère Olga sur l'autel de son égoïsme. Il règne sur mon père qu'il a réduit à la condition de mendiant et d'esclave. Il alimente

les délires de ma mère. Pablito et moi dépendons de ses caprices. Il nous a tous assujettis à son inextinguible volonté de puissance. Il use et il abuse. Le génie que tous les amateurs d'art lui accordent lui fait croire que ses dons le placent au-dessus et au-delà de l'humanité. Il est un manipulateur, un despote, un destructeur, un vampire.

La grille de *Notre-Dame-de-Vie* est hermétiquement close. Mon père sonne. Deux coups brefs, un long. Dans l'interphone, la voix de Jacqueline :

— Qui est là ?

Elle sait que c'est notre père et qu'il nous accompagne. Lui seul annonce sa visite par ce coup de sonnette. Elle veut qu'avant même d'entrer nous sachions que nous sommes indésirables. Elle veut nous humilier. *Monseigneur* est à elle. À elle toute seule. Personne n'a le droit de bouleverser la toile qu'elle a tissée autour de son seigneur et maître. Elle distille son venin. Elle est la veuve noire.

— Qui est là ?

Elle ne renonce pas. Elle veut une réponse.

— C'est Paulo !

Le déclic agressif de la serrure électrique. Brutal comme un reproche. Et aussitôt les chiens, ces afghans qui grondent en nous montrant les dents. Cerbères des ténèbres dans lesquelles nous entrons, ils ne nous lâchent pas d'une semelle. Un maître-chien leur a appris à mordre. Ils ne demandent qu'à nous sauter dessus.

Posément, nous gravissons l'allée de graviers bordée de cyprès et de buis. Jacqueline nous attend sur le seuil de la demeure aux murs froids et austères. Elle est vêtue de noir. Sa taille s'est épaissie, son visage s'est desséché.

— Monseigneur est dans le petit salon, siffle-t-elle à mon père. Il allait faire sa sieste.

En un mot : « Ne vous attardez pas. »

Grand-père nous accueille assis dans un fauteuil. Devant lui, sur la table, un bol fumant et une fiole contenant les gouttes que Jacqueline lui a demandé de prendre. Notre père nous a dit en venant que, depuis quelque temps, son père s'inquiétait beaucoup pour sa santé. En fait, personne n'est dupe. Tout le monde sait qu'il n'est pas et n'a jamais été malade. Son médecin – le même qui soignait Matisse – ne vient que pour la forme. Il sait que les troubles dont souffre son patient sont dus à sa peur de vieillir.

Une chose cependant rassure Picasso. Tous ses « amis » sont morts et lui est toujours là. Tous : Cocteau, Matisse, Braque, André Breton, Derain, Paul Eluard, son camarade communiste, Sabartès, son compagnon fidèle, son complice *d'Els Quatre Gats*, ce café catalan qui, en 1900, accueillit la première exposition personnelle d'un jeune peintre appelé Pablo Ruiz y Picasso.

Et les autres, tous les autres qui furent ses intimes et qu'il a rejetés parce qu'ils ne lui plaisaient plus : hécatombe affligeante, mises à mort arbitraires.

Grand-père est immortel. Pablito et moi le savons. Il est l'homme le plus fort du monde. Il détient le pouvoir. Il ne peut pas mourir.

Timidement, nous avançons vers lui dans la grande pièce aux murs voûtés où il reçoit les rares personnes qui sont encore admises à *Notre-Dame-de-Vie*. Son regard de phosphore nous fixe derrière les lunettes de vue qu'il porte depuis peu. Il nous sourit à peine.

— Alors, ta vie à l'école ? demande-t-il à Pablito.

Et dans la foulée :

— Et ta mère, Marina ?

Nous nous contentons de hocher la tête. Que répondre à de telles questions ?

— Vous partez en vacances ? enchaîne-t-il sans même nous regarder.

— Non, répond Pablito d'une voix étouffée.

— C'est bien... c'est bien, répond-il, évasif.

Qu'importent nos vacances. Qu'importent nos études. Il se désintéresse de tout ce qui n'est pas lui.

Mon grand-père n'a jamais eu le temps de s'attarder sur le sort de ses proches. Seule comptait sa peinture, la souffrance ou le bonheur que cette peinture lui procurait. Pour la servir et lui désobéir à l'instant même où il en devenait le maître, toutes les recettes étaient bonnes. De la même façon qu'il écrasait un tube pour en extraire la vibration d'une couleur, il n'hésitait pas à écraser ceux qui espéraient de lui un quelconque regard. Il aimait les enfants pour le pastel de leur innocence, les femmes pour les pulsions sexuelles et carnivores qu'elles lui inspiraient. Il fallait qu'elles dégorgent leur mystère. Amateur de chair fraîche, il les dépeçait, les violait et se nourrissait d'elles. Sang et sperme mêlés, il les exaltait sur ses toiles, leur imposait sa violence, les vouait à la mort lorsque s'émoussait la force sexuelle

qu'elles lui insufflaient. La volupté qu'il tirait du sexe et de la peinture était de la même essence. À travers les deux, il essayait de résoudre la passion, la peur et le mépris qu'il avait de la Femme et des femmes. Il les considérait comme porteuses de mort. Monarque des ténèbres, il les travaillait la nuit dans son atelier. Elles devaient être présentes, soumises, obéissantes. Il les toréait alors de son pinceau jusqu'à l'épuisement. Véroniques de bleu, d'orange, de tons francs, mise à mort de rouge, de grenat, de noir, de couleurs incendie. Elles étaient sa proie. Il était Minotaure. Corridas sanglantes et indécentes dont il sortait toujours vainqueur et lumineux.

Tout ce qui ne participait pas à cette alchimie du malheur ne l'intéressait pas. Tous ceux qui échappaient à sa gloutonnerie ou qui n'en faisaient plus l'objet le laissaient de marbre. Dans son cimetière de l'oubli, aucune croix, aucune reconnaissance, aucune compassion. Qu'elles soient femmes, amis, enfants ou petits-enfants, ses victimes devaient être immolées à son art.

Il était Picasso. Il était un génie.

Un génie ne fait pas de quartier. Il en va de sa gloire.

Comme une ombre, Jacqueline est entrée dans la pièce. Elle s'approche de mon père et lui glisse quelques mots à l'oreille. Mon père hoche douloureusement la tête et se tourne vers nous.

— Marina, Pablito, nous lance-t-il d'une voix pathétique, il est temps de partir. Pablo a besoin d'être seul. Vous l'avez fatigué.

Nous l'avons fatigué alors qu'il n'a même pas daigné nous accorder une seconde d'attention, une virgule d'estime, une once d'intérêt.

L'office est terminé. Résignés, nous suivons docilement Jacqueline jusqu'à la porte du sanctuaire où grand-père nous a bénis de son indifférence. Une fois de plus, nous n'avons pas pu lui expliquer qui nous étions vraiment. Une fois de plus, nous nous sentons trahis. Trahis et rejetés.

Jacqueline nous quitte sur les marches du perron. De mauvaise grâce, elle nous serre la main et repart aussitôt rejoindre son *soleil*.

— J'arrive... j'arrive, couine-t-elle en se précipitant à l'intérieur de la maison aux volets clos. J'arrive, Monseigneur !

La seule idée d'abandonner son bourreau l'espace d'un instant l'obsède. Sans lui, elle suffoque comme un poisson qu'on sortirait de l'eau.

Je refuse cette misère. Je ne veux plus de la violence des uns, de la faiblesse des autres, de l'emprise d'un despote qui décide de ma vie, de celle de Pablito. Je veux ma liberté, mon oxygène à moi. Je veux que l'on s'extirpe de cette famille-là.

— Pablito, il faut qu'on travaille.

— À quoi bon. Tu sais bien qu'on ne s'en sortira pas. On est des Picasso.

En un mot : on ne peut que souffrir.

J'ai décidé que je ne voulais plus souffrir. Je veux être autonome, dire non à la fatalité.

En été, il existe sur la côte d'Azur de nombreux centres aérés pour les enfants dont les parents travaillent. Je note leur adresse, leur envoie mon curriculum vitae : « Niveau baccalauréat, sérieuse et consciencieuse, cherche emploi de monitrice. » Je reçois des réponses et dois me présenter :

— Votre nom ?

— Marina Ruiz Picasso.

— La fille ?

— Non, la petite-fille...

— Ah, la petite-fille !

Qui suis-je pour ces gens-là ? Une caractérielle qui cherche du travail pour tenir tête à sa famille ? Une gosse de riches qui cherche à retirer le pain de la bouche des pauvres ?

S'appeler Picasso et chercher du boulot ? Quel culot ! Quelle honte ! Quel mépris pour les autres !

Que faire si ce n'est dire la vérité ? En bégayant, bien sûr :

— J'aime les enfants et si, plus tard, je fais ma médecine, c'est à eux que j'aimerais me consacrer. Si vous acceptez de me prendre et de me faire confiance, je ferai de mon mieux pour me montrer utile.

Toujours et encore louvoyer, raser les murs, tenter de gommer l'estampille Picasso, accepter les sarcasmes, se plier à tous les sales boulots, se faire aimer surtout. Non pas des responsables qui acceptent de me prendre à l'essai mais des enfants qui se laissent apprivoiser et me parlent de leurs rêves :

« Plus tard, j'emmènerai maman faire le tour du monde. On ne se quittera plus. »

« Plus tard, je conduirai une locomotive. Comme papa, je serai cheminot. »

Des « plus tard » pleins d'espoir. Des « plus tard » qui m'écorchent le cœur.

Je n'ai pas de « plus tard ».

Cet été, les choses sont différentes. Pas de travail dans un centre de vacances mais un poste temporaire au bureau des Postes et Télécommunications de Golfe-Juan. Mon rôle : livrer des télégrammes aux citoyens de ma ville et à ses vacanciers : un travail qui m'emplit de fierté.

— Vous possédez un moyen de locomotion ? m’a demandé le receveur à qui je me présente.

— Oui, bien sûr !

Je mens, mais il faut bien mentir. Je dois absolument arracher ce travail, d’autant que le receveur accepte également d’embaucher Pablito pour trier le courrier qui, en cette saison, arrive par sacs entiers. Je cours chez un marchand de cycles, lui explique mon cas. Il accepte de me vendre un Solex à crédit. Première mensualité fin juin, solde début octobre. Bien entendu, pour le prix demandé, il vérifiera les freins, changera le galet du moteur et détordra le garde-boue avant. Topez là, je peux enfin prétendre au titre de télégraphiste, Pablito à celui de commis au tri postal et de copropriétaire d’un Solex d’occasion.

Sacoche en bandoulière, je sillonne les rues, sonne aux grilles des portails, aux interphones des immeubles :

— Un télégramme pour vous !

À la belle saison, rares sont les télégrammes qui apportent le malheur. Généralement, ils annoncent la venue d’un parent, une naissance, un événement heureux... et me valent un pourboire qui me permettra de changer les deux pneus de Pégase, notre vélomoteur.

Pablito lui aussi est heureux. Il est le plus rapide pour trier les lettres, répartir les journaux, le courrier. Il se sent responsable. Il a le rose aux joues.

Chaque semaine, nous remettons la totalité de notre paye à notre mère. Nous trouvons cela normal. Il faut se serrer les coudes.

Je ne me souviens pas avoir acheté un vêtement sans lui en avoir parlé. Mon couturier et celui de Pablito s’appelaient Prisunic. Une petite jupe, un corsage en coton, un T-shirt, un pantalon de toile trouvés dans ses rayons nous habillaient pour la saison entière. Nous en prenions grand soin. Ils devaient durer jusqu’à la rentrée scolaire.

Le dimanche était un jour lugubre. La plage et ses baigneurs entassés sur le sable nous donnaient la nausée, les terrasses des cafés et leur troupeau de touristes nous démoralisaient. Comme nous n’avions pas les moyens ni l’envie de nous mêler à cette faune, nous rentrions chez nous et restions dans notre chambre jusqu’au lundi matin. Comme notre père ne cherchait pas à nous voir, nous étions coupés de notre grand-père qui, en octobre, allait fêter ses quatre-vingt-huit ans. Pablito lui avait téléphoné. Il était tombé sur Jacqueline.

— Qui êtes-vous ?

— Son petit-fils.

— Qui ça ?

— Je voudrais parler à mon grand-père.

— Mais qui êtes-vous ?

— Pablo.

— Pablo ? Sachez qu'il n'y a qu'un seul Pablo, jeune homme. Et ce Pablo ne peut vous recevoir.

Pour mon frère, c'était un couteau qu'elle plongeait dans son cœur. Porter le nom qu'on lui avait donné était un sacrilège. Un usurpateur, voilà ce qu'il était. Un faquin. Un sans-grade. Un être méprisable.

Et la voix de Jacqueline, acide, dédaigneuse :

— Le maître n'est pas là, mais vous pouvez lui écrire.

Combien de larmes ai-je versées au cours de mon analyse en évoquant les lettres que Pablito et moi avons écrites à ce grand-père qui jamais n'a daigné nous faire signe. Des lettres que Jacqueline déchirait. Des lettres que grand-père ne décachetait pas. Des lettres dans lesquelles nous tentions de dire que nous pouvions l'aimer, l'aider et le comprendre.

Des lettres que nous n'envoyions pas.

Des lettres qui disaient en substance :

« Nous sommes tes petits-enfants et nous avons besoin de toi. Nous ne voulons plus être des petits singes en visite cachés derrière un père que tu méprises. Nous voulons te voir seul, savoir à quoi tu penses. Nous voulons que tu nous parles de ton enfance, là-bas, à Malaga, de don José Ruiz, ton père, et de doña Maria Picasso López, ta mère dont tu as pris le nom, la taille et les yeux. Qui était ta petite sœur Lola ? Et ton oncle Salvador qui, lorsque tu es né, a soufflé dans ton nez la fumée de son cigare pour te ramener à la vie alors que la sage-femme pensait que tu étais mort ? Et Maria de los Remedios, ta marraine qui t'a donné le sein parce que ta mère, doña Maria, était trop épuisée pour le faire ?... Tu vois, puisque tu nous as volé notre père, c'est à toi que nous nous adressons pour posséder un arbre généalogique, une colonne vertébrale. Pour construire le présent, il nous faut un passé. Donne-le-nous, grand-père.

« Une seule petite fois, donne-le-nous, grand-père ! »

Octobre. Reprise de nos études au cours Chateaubriand. C'est l'année de la philo, des remises en question avec Gide, Nietzsche, Proust, Rimbaud, Stendhal. Chacun fait assaut de savoir, de passion, de révolte. On se déchire pour une pensée, une idée, une doctrine.

« Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage. »

On sillonne l'âme humaine, on s'extasie devant un aphorisme, on argumente, on ergote, on brûle, on se pâme. Thèses et antithèses, on affirme notre personnalité.

Au cours de ces joutes oratoires, garçons et filles se cherchent et tentent de séduire. Magie des mots, du regard, d'un sourire. Les couples se forment sur une phrase de Camus, sur un vers de Prévert :

Et ne m'en veux pas si je te tutoie

Je dis tu à tous ceux que j'aime.

Même si je ne les ai vus qu'une seule fois.

J'aimais cette carte du tendre discrète et pudique. Me séduisaient les garçons empressés et galants qui s'effaçaient pour m'ouvrir une porte, se montraient romantiques, tempéraient leurs élans, se révélaient courtois. Un effleurement des doigts, un baiser sur la joue suffisaient à faire battre mon cœur. C'était le seul cadeau qu'ils obtenaient de moi. Mon unique exigence était qu'ils me respectent, que Pablito les aime, qu'ils aiment Pablito.

J'étais fleur bleue et, quand l'un d'eux m'offrait une bague de pacotille gagnée sur une fête foraine, mon esprit partait à la dérive. Attachée aux gestes symboliques, cette bague exaltait mon imagination. J'allais enfin pouvoir échapper au fer rouge de Picasso et à la flétrissure.

J'étais crédule en ce temps-là.

Pablito est tombé sous le charme d'une fille de notre classe. Elle s'appelle Dominique et Dominique est corse. Elle est jolie, elle est douce, elle est saine, réfléchie et profonde. Elle a toutes les qualités.

Amours, délices et orgues, Pablito aimerait lui déclarer sa flamme mais comment dire « je t'aime » quand l'amour n'a jamais été aux rendez-vous de l'enfance ?

Pudique et secret, Pablito n'ose pas parler à sa petite Corse.

J'entendrai des regards que vous croirez muets.

Dominique n'entend pas les regards de Pablito. Comment pourrait-elle savoir qu'elle plaît à Pablito si ce dernier ne se prononce pas ?

— Que dois-je faire ? m'a-t-il demandé un soir dans notre chambre.

— Veux-tu que je lui parle ?

— J'ai tant de choses à lui dire.

— Tu devrais lui écrire.

Comment apprivoiser les mots ? Pablito recule l'échéance, n'arrive pas à exprimer ce qu'il a dans le cœur. Trop d'angoisses, trop de blessures, trop d'espoirs massacrés.

Trop de trop, Pablito a beaucoup trop tardé. Dominique en a trouvé un autre.

L'amour n'a pas le temps d'attendre.

Mon père a téléphoné au cours Chateaubriand. Il demande à nous voir mais Pablito refuse. Il ne veut plus souffrir.

Mon père m'a fixé rendez-vous à la terrasse d'un café en face de la gare de Cannes. Il est accompagné d'une jeune femme qu'il a ramenée de Paris. Une jeune femme ? Céline – c'est son nom – doit avoir dix-neuf ans. Deux ans de plus que moi. Il me glisse à l'oreille :

— Céline est une amie. Rien d'autre qu'une amie.

À mon regard amusé, il comprend que je n'en crois pas un mot. Que Céline soit son amie ou sa petite amie, il n'a aucun souci à se faire. Ce n'est pas moi qui vais parler d'elle à ma mère ou à Christine si, d'aventure, il m'arrive de la croiser. Il y a longtemps que son aura de play-boy ne me révolte plus. Il est en quelque sorte un étranger pour moi.

— Ton frère n'a pas voulu venir ? me demande-t-il d'une voix pitoyable.

— Il n'a pas pu venir.

Les mots s'arrêtent là. Nous avons si peu de chose à nous dire... et tant de retenue.

Heureusement, Céline est là, avec ses minauderies, ses rires gloussants, ses cils qui papillotent. Elle est fière d'être en compagnie du fils et de la petite-fille de Picasso, le peintre céléberrissime.

Une position de star.

Nous avons quitté la villa *Habana* pour la villa *La Rémajo*, une nouvelle maison que ma mère a dénichée sur les hauteurs de Golfe-Juan. Un jardin, des fleurs et des couchers de soleil vieux rose sur la mer et la chaîne de l'Estérel.

Nous sommes à quelques mois du baccalauréat. Pablito est assis en tailleur sur son lit. Ses lèvres palpitent aux vers de Baudelaire qu'il murmure tout bas :

Sans cesse à mes côtés s'agite le démon :

Il nage autour de moi comme un air impalpable :

Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon...

Baudelaire, Rimbaud, Chénier, Verlaine, Apollinaire... Insatiable, il s'abreuve de poèmes maudits qui exaltent la souffrance, le désespoir, la mort. Ses études ne l'intéressent plus.

— À quoi bon ? répète-t-il sans cesse. Je n'ai pas d'avenir.

Je m'insurge, le semonce, tente de le raisonner.

— Mais enfin, secoue-toi. Chacun de nous a sa place sur terre !

Il hausse les épaules. Je l'agace. Il devient agressif.

— Arrête de me faire la leçon et laisse-moi tranquille. Pourquoi se voiler la face ? Nous sommes pris dans un piège dont on ne sortira pas.

Ses yeux lancent des flammes. Il se lève et me lance avant de quitter la pièce :

— Je te laisse à tes belles illusions ! Tu risques de les payer très cher.

C'est vrai, je les ai payées cher.

Il a laissé un mot sur la table du salon : « Je ne rentrerai pas ce soir. »

Ma mère est bouleversée.

— T'a-t-il dit où il allait ? Pourquoi me fait-il ça !

Je me tais. Surtout ne pas alimenter ses craintes. Je sais trop à quel stade peut l'entraîner sa névrose : cris, gémissements, suffocation,

syncope, recours à un médecin appelé en urgence. Le grand jeu. Un jeu que je refuse.

— Pablito va revenir. Il a dû aller voir un copain.

— Après tout ce que j'ai fait pour lui !

Bouffée narcissique. Délire de persécution. Et surtout, passer pour une victime.

— Calme-toi, Pablito reviendra.

Pas de Pablito au cours Chateaubriand. Personne ne l'a vu. Où est-il ? Nul ne sait et je m'inquiète. Voilà trois jours déjà qu'il a disparu sans donner de ses nouvelles. Avec mon Solex, je sillonne les routes et les chemins aux alentours de Golfe-Juan, de Vallauris, de Valbonne. Je crie son nom aux garrigues, aux bosquets, aux ravins.

Seul l'écho me répond.

Le lendemain, toujours pas de Pablito. Le directeur du cours Chateaubriand envoie une lettre à M^e Antébi : le seul relais entre mon père et nous. Mon père, que M^e Antébi a alerté, me convoque :

« Voilà trois jours que ton frère sèche ses cours. Si tu le vois, dis-lui que je ne veux pas d'histoires. Votre grand-père a fait suffisamment de sacrifices pour lui. Ses études lui coûtent cher. Un peu de reconnaissance serait la moindre des choses. »

Aucune question sur les raisons qui ont poussé Pablito à agir de la sorte. Pour lui, c'est un enfantillage. Un enfantillage qui risque de ternir ses rapports avec son propre père. Lui valoir l'inévitable blâme :

— Tu n'es qu'un bon à rien !

Pablito est revenu comme il revient chaque fois de ces fugues qui se répètent de plus en plus souvent. Où va-t-il ? Je ne sais pas. Il refuse de répondre. Je respecte son silence. Il est à ce point éloquent que je préfère me taire.

Avec l'analyse, j'ai compris bien plus tard hélas – bien trop tard – qu'il n'avait plus d'espoir. Incapable de mettre des mots sur sa souffrance, il avait besoin de sortir du carcan de cette souffrance. Marcher à l'infini, dormir dans le creux d'un rocher, repartir au hasard des chemins le déchargeait du fardeau du réel. La recherche du vide. Le désir d'un ailleurs palpable.

Le Petit Poucet sans cailloux dans les poches.

Il rentrait sans un mot, fatigué, les joues creuses. Une brindille

accrochée à son pull attestait qu'il s'était étendu dans un pré, du sable dans ses chaussures indiquait qu'il avait marché et peut-être dormi sur une plage. Avait-il seulement songé à se nourrir ? Par respect, je ne le questionnais pas.

Il était dans son monde.

Le bac, les résultats du bac. Pablito et moi sommes reçus avec la mention « ouf ». Avec tout ce fouillis dans notre vie, être admis était inespéré.

Devant la grille du cours Chateaubriand, les étudiants font des projets d'avenir.

« Mes parents m'ont conseillé de faire Sciences po ou H. E. C. Plus tard, je reprendrai leur entreprise... »

« Moi, j'ai choisi le droit. Après, je travaillerai dans le cabinet d'avocats de mon père... »

Moi, je sais. Je veux faire ma médecine et devenir pédiatre.

Me Antébi, que ma mère m'a conseillé de voir, lève les bras au ciel.

— Médecine ! Sept ans d'études ! Avez-vous pensé à ce que ça coûtera ? Votre grand-père n'acceptera jamais.

C'est vrai, faut pas rêver. Non seulement Picasso refusera de m'aider, mais je devine déjà ce qu'il dira :

— Ai-je fait des études, moi ? Tu ferais mieux d'être serveuse dans un bar.

Serveuse dans un bar. C'est vrai, je pourrais très bien faire ma médecine et le soir, pour payer mes études, faire la plonge dans un bar. Beaucoup d'autres l'ont fait.

Seule différence avec ces « beaucoup d'autres », c'est que moi comme Pablito n'avons pas été bercés d'amour. Ce n'est pas grave de faire la plonge ou des ménages quand on sait qu'en rentrant chez soi une mère aimante est là pour apporter un cadre, un équilibre, une force. Quelle référence familiale ai-je pour pouvoir prétendre à un avenir ? Comment aspirer à une place au soleil quand on a toujours vécu à l'ombre du malaise ?

Pablito, lui aussi, a compris que rien ne lui serait donné. Fataliste, il subit la défaite. Peut-on parler de défaite quand on ne lutte plus ? Qu'on ne veut plus lutter ?

Pourtant, longtemps, il a rêvé d'écrire. Écrire pour essayer de

communiquer. Écrire pour écrire. Partir en Afrique pour raconter les animaux, sur un glacier pour être témoin de la fonte des neiges, s'isoler pour consigner ce qui le touche et le fascine.

On ne vit pas avec ces choses-là.

Alors, pour vivre, nous devons nous battre et nous débattre. Pas Pablito qui a baissé les bras, mais moi qui suis encore en vie. Avec mon expérience de monitrice dans les centres aérés, je trouve une place à l'hospice de Vallauris, secteur des handicapés profonds. Mon travail consiste à m'occuper d'un groupe d'enfants autistes, psychotiques, schizophrènes et débiles profonds. Je dois les lever, les laver, les habiller, leur donner à manger, les occuper, travailler avec une psychologue qui vient deux fois par semaine. C'est la cour des miracles. Certains mangent leurs phalanges, d'autres hurlent toute la journée, d'autres restent prostrés, d'autres tournent inlassablement dans une pièce qui leur est consacrée. Les plus agressifs doivent dormir attachés. Je reçois des horions, des plats de pâtes au visage. Je ne les gronde pas, refuse de faire comme certaines femmes de salle qui les attachent pour les faire manger. Je lave les mains de ceux qui mangent leurs excréments, leur fais se brosser les dents, leur caresse la tête.

Ces odeurs d'excréments ont collé à ma peau, adhéré à mon âme de nombreuses années. Odeur de la misère, du malheur, de la malédiction.

De l'infirmière à la femme de chambre, de la cuisinière aux aides-soignantes, toutes ont appris que j'étais la petite-fille de Picasso.

« Elle nous nargue. Que vient-elle faire ici ? »

Les plus perfides m'imposent des tâches avilissantes. Les syndicalistes veulent que j'épouse leur programme.

— Avec ton nom, on aura plus de poids.

Après une analyse, les voies que l'on a choisies cessent d'être impénétrables.

Ce n'est pas par hasard si j'ai fait ce travail. Ce n'est pas par hasard si l'on part au Viêt-nam aider des enfants en détresse.

Si je suis entrée à l'hospice de Vallauris, c'était pour me sentir moins seule. J'avais inconsciemment besoin de me confondre au malheur de ces enfants handicapés pour mieux vivre le mien. Je mettais ma vie à la bonne mesure.

Ce ne sont pas eux qui se collaient à moi. C'est moi qui me collais à eux.

La mairie communiste de Vallauris – elle doit bien ça au camarade Picasso – a trouvé un travail pour Pablito : bibliothécaire au Centre héliomarin, un centre de traumatologie qui reçoit les accidentés de la route, les amputés soumis à une rééducation, les hémi et les tétraplégiques.

Pablito semble satisfait. Les livres sont sa passion.

Hélas, la place qu'on lui a promise n'est pas libre. En attendant, le chef du personnel lui offre un emploi de garçon de salle. Son travail : vider les pots de chambre, laver les bassins, balayer le sol, changer les draps souillés des malades...

Pablito accepte. Il y a si longtemps qu'il doit tout accepter.

Surtout l'inacceptable.

Ma mère m'a inspectée des pieds à la tête.

— Tu pourrais être un peu plus coquette, m'a-t-elle dit. Quand on a une telle mine, on doit se maquiller. Et tes cheveux. Tu as vu tes cheveux ? Et ta robe. Tu es fagotée comme une traîne-savates.

L'air dégoûté, elle a ajouté :

— Il est vrai que tu ne peux pas t'habiller comme moi. Tu n'as pas ma poitrine. Ni mes jambes non plus. Décidément, la vie ne t'a pas gâtée.

Je n'ai pas répondu. J'étais trop fatiguée.

Pablito dormait déjà quand je suis allée le rejoindre dans notre chambre. Un recueil de Rimbaud était posé sur sa poitrine. Un signet en marquait une page. J'ai ouvert le recueil et lu ces vers qu'il avait soulignés d'un coup de crayon rapide :

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;

Il dort dans le soleil, la main sur la poitrine

Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit...

Dans son sommeil, Pablito souriait.

Les jours se suivent et se ressemblent. La sonnerie du réveil, la

tasse de thé sans sucre, la douche et le chemin du travail.

Comme ma mère n'a plus de compagnon et se trouve tributaire de ses quelques connaissances pour se déplacer, j'achète une Coccinelle.

« Économe – solide – jamais en panne », affirme le prospectus que j'ai découvert dans notre boîte aux lettres. Après mille tractations, le concessionnaire Volkswagen accepte que je la paie en cinq ans.

« C'est bien parce que c'est vous ! »

Pour une fois, le nom de Picasso m'accorde un crédit qui, tous les mois, équivaut au quart de mon salaire.

Ma mère est ravie de mon acquisition.

« Marina, en sortant de l'hospice, pense à prendre chez l'épicier le sac à provisions que j'ai laissé chez lui ! »

« Marina, puisque tu es motorisée, passe à la pharmacie et surtout n'oublie pas de faire tamponner la feuille de soins que je leur ai remise ! »

« Marina, n'oublie pas que tu dois me conduire au laboratoire d'analyses ! »

Je suis son commis, son chauffeur, sa servante. Que lui importe si, après mon travail, je tombe de fatigue. Je suis là pour la servir.

Mon père ne cherche à me voir que pour parler de Picasso.

« Jacqueline lui a fait installer un ascenseur à *Notre-Dame-de-Vie*. Il a de plus en plus de mal à se déplacer. Il refuse de me voir. Qu'en penses-tu, Marina ? »

Aucune question sur mes activités. Simplement, ces mots :

« J'espère que ton grand-père va bien. Appelle-moi si tu as de ses nouvelles. »

Pablito est de plus en plus taciturne. Je suis maintenant la seule avec qui il veut communiquer.

— Tu te souviens des après-midi que nous passions avec notre grand-mère Olga ?

— Mais bien sûr, Pablito.

— Et des légendes qu'elle nous racontait dans sa langue maternelle ?

— Elle nous aimait, Pablito.

— J'aimerais être avec elle.

Dimanche 8 avril 1973. Comme tous les dimanches, je suis de garde à l'hospice de Vallauris. À part quelques enfants qui hurlent dans leur chambre, le service est relativement calme. L'infirmière qui me remplace vient d'arriver. Ma journée se termine. Je vais pouvoir quitter mon poste.

Devant l'entrée de l'hospice, Pablito. Il est venu avec sa mobylette. Il se précipite vers moi et me lance d'une voix qui se brise dans sa gorge :

— Grand-père... grand-père. Il est mort !

Grand-père, mort ? Je ne veux pas y croire.

— C'est pas vrai, Pablito ? Comment l'as-tu appris ?

— À la radio. Il est mort ce matin à onze heures quarante. Une crise cardiaque.

Il reprend son souffle et ajoute, survolté :

— Une crise cardiaque consécutive à un œdème pulmonaire. C'est... c'est ce qu'ils ont dit.

Je suis atterrée. Grand-père mort sans que nous l'ayons revu. Mort seul avec Jacqueline à *Notre-Dame-de-Vie*. Mort dans sa forteresse.

En pleine solitude.

À la télévision, la ruée des journalistes, le portail surmonté de ses fils de fer barbelés, les cars de la gendarmerie et la voix du speaker :

« Hier, nous a confié son secrétaire Miguel, Picasso faisait encore sa promenade dans le parc au bras de Jacqueline Picasso. Cette dernière n'a pas voulu nous recevoir. Elle est anéantie de douleur. Le médecin de famille veille sur son état de santé. »

Nous devons prévenir notre père. Pablito téléphone à Paris. Une voix lui répond que notre père est descendu sur la côte d'Azur.

Sur la côte d'Azur. Oui, mais où ?

Pablito appelle les hôtels où notre père a l'habitude de descendre. Au quatrième coup de fil, le concierge lui répond qu'il vient de partir pour *Notre-Dame-de-Vie*.

— Essayez de le joindre ce soir.

Le soir, rien. Le lendemain, notre père répond à Pablito :

— Les obsèques ont lieu demain dans la plus stricte intimité. Jacqueline a demandé que personne n'y assiste. Je te rappellerai.

Pablito est révolté. De plus en plus nerveux. Au bord des larmes.

— Même si je dois faire le siège, je verrai mon grand-père. C'est

mon droit. Personne ne me le retirera.

Je tente de le calmer.

— Pablito, il y a si longtemps que nous ne sommes plus reçus. Cela ne sert à rien.

En dépit de mes conseils, l'après-midi même, Pablito prend sa mobylette pour se rendre à *Notre-Dame-de-Vie*. Coups de sonnette à la grille. Personne ne répond. Pablito insiste. Un gardien surgit, flanqué des deux afghans.

— Décampez ! lui lance-t-il. Vous ne pouvez pas entrer. J'ai des ordres de M^{me} Picasso.

Pablito s'obstine :

— Je vous ordonne d'ouvrir. Demain, on enterre mon grand-père. Je veux lui dire adieu.

— Foutez le camp ! hurle le garde-chiourme. Disparaissez ou je lâche les chiens !

Comme un diable, il sort de la propriété, bondit sur le vélomoteur de Pablito qu'il lance dans un fossé.

Derrière la grille, les chiens s'égosillent, babines retroussées.

À l'intérieur de *Notre-Dame-de-Vie*, enveloppé d'une cape noire espagnole brodée, Picasso repose dans son cercueil. À son chevet, Jacqueline et notre père.

Ils n'ont rien entendu.

Prostré dans notre chambre, Pablito refuse de parler, de manger, de nous voir. Pour le laisser seul, j'ai dormi cette nuit sur le canapé du salon. Pour une fois, ma mère se fait discrète. Elle ne le montre pas, mais je pense que la mort de mon grand-père lui ôte un poids énorme. Elle ne souffrira plus et, surtout, nous ne souffrirons plus.

— À quoi bon, me glisse-t-elle, se mettre dans cet état ?

Cet état dont elle est en partie responsable et comptable.

Alain, l'ami de toujours, le copain qui nous aidait à rafistoler le youyou des jours heureux, est là. Timidement, il passe une tête dans la chambre où s'est enfermé Pablito.

— Ça va bien ?

— Ça va, répond mon frère.

— Veux-tu que l'on parle ?

— Non, je préfère me reposer. J'ai besoin de sommeil.

Ma mère aussi est allée se coucher. Avant de nous quitter, elle me souffle :

— N'oublie pas que demain tu viens me chercher à l'hôpital où je dois faire mes examens.

Éternels examens dont elle sortira satisfaite et guérie.

Jusqu'à la prochaine fois.

Ma nuit est peuplée de cauchemars : grand-père et ses yeux. Étincelants, inhumains, de rapace. Prunelles embrasées, hostiles, impitoyables. Et ce rire. Énorme, sardonique, cruel.

Je me réveille en sursaut, baignant dans ma sueur.

Dans sa chambre, Pablito dort.

Il a laissé la lampe de chevet allumée.

Jeudi 12 avril, neuf heures. Mon frère semble apaisé.

— Tu as bien dormi, Pablito ?

— Très bien, me répond-il d'une voix étouffée.

— Je vais chercher Mienne à l'hôpital. Tu n'as besoin de rien ?

— Tout va bien, Marina.

Je conduis ma voiture. Mienne est à mes côtés. Elle sent que je n'ai pas envie de parler. Parler de quoi ? Parler de sa tension ? De son cholestérol ?

La Fontonne, Antibes, Juan-les-Pins, Golfe-Juan, avenue Juliette-Adam, le chemin de la Rampe et, tout au bout, la villa *La Rémajo* où Pablito doit nous attendre. Je conduis pédale au plancher, peste contre les feux rouges et toutes ces voitures qui asphyxient le trafic en cette période du festival de Cannes.

J'ouvre la porte. Poils hérissés, se démenant pour sortir de la villa, les chats filent entre mes jambes. Prise d'un pressentiment, je bondis dans le salon. Pablito est là, couché sur le divan. Ses cheveux sont souillés de sang. Ses cheveux, son visage, sa poitrine. Je me précipite sur lui. Des bouillons de sang s'échappent de sa bouche. Et cette odeur suffocante, horrible, délétère, effluve d'hôpital et de morgue : la Javel !

— Pablito ! Parle-moi !

J'obtiens un grognement. Il respire.

Ma mère est affolée. Sa détresse est si forte qu'aucun mot, aucun cri ne sort de sa bouche. Elle tient entre ses doigts une poche en

plastique froissée, une dose d'eau de Javel.

L'odeur, l'hémorragie, l'écume sur les lèvres... Pablito l'a vidée.

Vite. Il faut faire vite. Je compose le 18, appelle les pompiers. Mon Dieu, qu'ils fassent vite ! Je consulte ma montre. Il est onze heures et demie.

Je dois tenir le coup. Surtout ne pas craquer.

Enfin ils sont là avec leur civière. Ils chargent Pablito dans l'ambulance rouge. Je grimpe à ses côtés et lui serre la main.

— Pablito, c'est ta petite sœur !

Un flot sort de sa bouche. Il se vide de son sang.

La sirène et ses rugissements sauvages, le cahot des trottoirs que le chauffeur doit prendre. Lutter contre le temps. Lutter contre la mort.

Antibes, l'hôpital de la Fontonne où, ce matin, je suis allée chercher ma mère, le service des urgences.

C'est la séparation, avec cette porte vitrée qui se ferme devant moi.

— Accroche-toi ! Défends-toi, Pablito !

L'attente. La tête vide parce que trop de souffrance, trop de colère, trop de peur.

Enfin, un médecin. Il s'approche de moi et m'annonce :

— Nous ne pouvons pas nous prononcer encore. Il faut attendre qu'il passe le cap des quarante-huit heures.

— Accroche-toi, Pablito !

Salle de réanimation. Sur son lit, Pablito est inerte. Branché à des tubes introduits dans sa bouche, son souffle est saccadé. Sur un écran de contrôle oscillent les battements de son cœur. Un appareil surveille sa tension. Fil d'Ariane tissé entre la mort et lui, une multitude de perfusions le relie à la vie.

Sa main dans la mienne est si douce. Si douce et si fragile.

La salle de réanimation et maintenant, après tant de semaines, le service de soins intensifs. Pablito a subi toute une série d'opérations pour tenter de sauver son œsophage, son estomac, ses intestins saccagés par le chlore. Une sonde le nourrit. Les médecins, sans conviction, envisagent plusieurs greffes. Ils doivent y renoncer. Les lésions sont trop importantes et, pour ce type d'interventions, il faudrait l'envoyer dans un service de pointe à Marseille ou à Paris.

Pour ce transfert qui pourrait le sauver, où trouver de l'argent ?

Il y aurait bien mon père ou Jacqueline qui, en tant qu'héritiers de grand-père, obtiendraient facilement des fonds auprès d'une banque, mais ils ne se manifestent pas. La disparition de Picasso les verrouille dans un univers nébuleux et malsain. Ils n'ont plus d'assise. Ils ont perdu leur maître. Le suicide de Pablito ne compte pas pour eux. Ils pataugent dans leur bel égoïsme.

Pablito peut enfin parler. Peut enfin me répondre.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Il n'y avait pas d'espoir. Pas d'autre solution.

— Pablito, on est jeunes. On pourra s'en sortir si tu me fais confiance.

Il a le courage de sourire.

— Eh bien, tu vois, j'ai voulu m'en sortir. Je n'ai pas réussi.

— Je suis là, Pablito. Tu peux compter sur moi.

Il me regarde, ne répond pas tout de suite et, quand il parle enfin,

ses propos sont terribles.

— Ils n'ont pas voulu de nous à son enterrement. Ils n'ont pas voulu de nous dans leur vie. On n'a jamais pu compter sur notre père qui est toujours resté à l'état de chrysalide. Maintenant que grand-père est mort, c'est à Jacqueline qu'il est inféodé. Lâcheté et bassesse. L'empire Picasso a refusé que tu fasses ta médecine. L'empire Picasso a admis ce travail de misère que tu as dû accepter. L'empire Picasso t'a fermé toutes les portes. Il fallait que ça cesse. Alors, tu sais quoi, Marina ?...

J'ai fait ma dernière fugue. Pour te sauver, j'ai fait ma dernière fugue. C'est ce que je devais faire. Un geste à leur mesure.

— Je t'en prie, Pablito !

— J'ai voulu implorer, détruire de l'intérieur toute notre souffrance. À présent, ils réaliseront que tu existes. Désormais, ils s'occuperont de toi. Tout au moins pour l'opinion publique.

L'opinion publique – c'est-à-dire la presse – se rue sur « le suicide du siècle ». Tout ce qui touche à Picasso enfièvre les journalistes.

« Le petit-fils du peintre célèbre n'a pas voulu survivre à la mort de son grand-père. Il avait vingt-quatre ans. »

« À l'ombre de Picasso, son petit-fils Pablito vivait dans la misère. »

À l'affût du scandale, ils fouillent dans notre vie privée, interrogent tous ceux qui nous ont approchés et aiment les ragots. Avec luxe de détails, ils racontent nos conditions de vie, les exploitent, les amplifient. Nous devenons victimes, souffre-douleur.

« À quelques centaines de mètres de la villa somptueuse de leur grand-père, ils vivaient dans le plus grand dénuement. »

Notre mère n'est peut-être pas étrangère à ce genre de potins. Je l'ignore et ne veux pas savoir.

Seul compte mon frère.

Aucun signe de vie de Maya, de Claude, de Paloma, de mon père. Ont-ils honte ou craignent-ils les révélations de la presse ? Pourquoi ne se montrent-ils pas ? Le désespoir serait-il contagieux ?

Seule Marie-Thérèse Walter s'est approchée de nous avec beaucoup de gentillesse et de générosité. Elle est venue voir ma mère et lui a dit :

« J'ai deux tableaux de Picasso. Je vais essayer de les vendre. »

À la mort de mon grand-père, ne pouvant plus prétendre à la maigre pension qu'il lui allouait, elle n'avait plus d'argent. Cependant, elle a cédé ces toiles pour nous venir en aide les trois mois où Pablito est resté à la Fontonne : un geste d'une grande humanité auquel je rends hommage. Même si plus tard, devenue héritière, j'ai pu la rembourser, j'applaudis son cœur et son courage.

Sa fantaisie aussi. Ainsi cette lettre qu'elle m'envoya plus tard, cette lettre qui disait : « Maintenant que tu es libre et, puisque tu me demandes ce qui me ferait plaisir en échange de ce que j'ai fait pour toi et Pablito, achète-moi un hélicoptère. »

Je me plais à penser que cet hélicoptère était une boutade. Ou alors de la pudeur.

Une pudeur extrême.

Après un mois et demi, mon père se manifeste enfin à l'hôpital de la Fontonne. Une infirmière m'annonce qu'il patiente à l'entrée du service.

— Pablito, il aimerait te voir.

Pablito tourne son visage vers moi. Le fait de parler l'épuise. Je me penche sur lui et répète.

— Pablito, il aimerait te voir.

Il sourit d'un air triste et me glisse tout bas :

— Dis-lui qu'il est trop tard. Je n'ai rien à lui dire.

Mon frère ne pèse plus que vingt-huit kilos. Une sonde le nourrit. Plus jamais il ne récupérera ses fonctions digestives. Il est condamné à vivre comme un infirme. Malgré tout, nous faisons des projets :

— Tu verras, on ne se quittera plus.

— J'écirai ?

— Tu écriras, Pablito.

— Dis-moi, comment ça sera ?

— On trouvera une maison pour nous deux. Tu auras ta chambre et moi j'aurai la mienne. On achètera des rideaux pour mettre aux fenêtres. Tu auras ton bureau, ta machine à écrire.

Ensoleiller l'avenir pour qu'il croie à la vie et oublie sa souffrance.

Mercredi 11 juillet. On a remonté Pablito dans une chambre. Les médecins lui ont enlevé ses perfusions. Je sais ce que cela signifie. Il

n'y a plus d'espoir.

Surtout ne pas pleurer et essayer de sourire.

— Tu sais, Marina, je commence à me sentir bien. Je ne souffre plus.

Il ne sait pas qu'on l'a mis sous morphine.

— Repose-toi, Pablito. Bientôt tu seras guéri. Maintenant, il faut que je m'en aille. Je reviendrai demain.

Il faut que je quitte cette chambre, je veux qu'un médecin me parle. Je veux la vérité. Quelle qu'elle soit, je veux la vérité.

Au regard sombre de l'interne de garde, je comprends que mon frère est perdu. Je ne veux pas y croire. Ce serait trop injuste.

— Il... il ne va pas mourir ?

— Rentrez chez vous, me dit-il sur un ton apaisant. S'il arrive quelque chose, je vous promets de vous téléphoner.

Recroquevillée dans un fauteuil, j'attends que le jour se lève. Ma mère, abattue de chagrin, est allée se coucher. Je consulte ma montre. Il est quatre heures moins le quart et chaque seconde compte.

Demain. Vivement qu'on soit demain.

Quatre heures. Le téléphone. Ce maudit téléphone. Je décroche, angoissée, chancelante, effrayée.

— C'est fini, votre frère s'est éteint.

Nous sommes le 12 juillet. Après un supplice de trois mois, Pablito a poussé son dernier souffle. Il est mort.

La médecine n'a rien pu faire pour lui. Picasso non plus.

La presse se déchaîne. À la radio, à la télévision, dans tous les magazines, on ne parle que de la disparition de mon frère. Ou plutôt de la mort du « petit-fils Picasso ».

« Il s'appelait Pablo. Pablo comme son grand-père... »

Il a enfin le droit de porter son prénom. Son prénom dans la mort.

Toujours sans nouvelles de mon père qui, de toute évidence, a appris le décès de son fils. Comment pourrait-il en être autrement après tout le tapage que les journalistes ont fait autour de son suicide ?

Je ne veux plus le voir mais j'ai besoin de lui ou plutôt de son accord afin que Pablito repose auprès de sa grand-mère Olga. Me Ferrebœuf, un tout jeune avocat d'Antibes, accepte de lui écrire.

Gratuitement, bien sûr. Comment faire autrement ? Pour une fois, la réponse est rapide : « Je ne vois pas d'objection. »

Reste à trouver les fonds pour payer les obsèques. Je suis désespérée. Où trouver cet argent ? Nous n'avons pas un sou.

À Cannes, aux terrasses des cafés, des étudiants parlent entre eux à voix basse. Discrètement, ils sortent un billet de leur poche, le glissent à l'un de leurs camarades. Un autre, assis à une table, inscrit leur nom sur une liste.

L'argent qu'ils collectent, sans me le faire savoir, servira à acquitter dans sa totalité la sépulture de Pablito.

Pablito, toi qui dors auprès de ta grand-mère Olga, souviens-toi de ses mots :

« Pour l'instant, tu es le petit-fils du grand peintre mais, bientôt, tu seras le grand fils du petit peintre. »

Tes amis du cours Chateaubriand ont compris le message. Par leur élan de générosité, ils ont témoigné que tu étais plus grand, infiniment plus grand que Picasso, le peintre.

Cimetière protestant de Cannes. Dans le parterre des amis et des intimes de Cannes et de Golfe-Juan, se cache un homme.

Il pleure.

Cet homme, c'est mon père.

J'étais trop percluse de chagrin pour oser espérer qu'il viendrait demander pardon à son enfant.

Je suis indifférente à tout. Je me lève, me douche, marche dans la maison, croise les gens, les choses sans les voir. Je n'ai pas de révolte, de désir, d'espérance. Je sais seulement que Pablito est mort.

Tout le reste est futile.

Mienne – dans mon cœur, je n'ai plus le courage de la voir comme une mère – ne cesse de parler de sa détresse.

— Ton frère. Ah, ton pauvre frère !

Elle pleure, se lamente, se grise de chagrin.

— Je vais écrire un livre. Tout sera consigné. Picasso et moi... Picasso et ton père... Picasso et ton frère. Tout, tout, je dirai tout.

Elle est reprise du syndrome Picasso. Elle accorde des interviews, happe les gens sur son passage. L'épicier, le boulanger, le boucher, le droguiste et toute leur clientèle deviennent ses otages.

— Ah, si seulement vous viviez mon calvaire !

Elle parle de notre pauvreté, des sacrifices qu'elle a dû consentir, de son abnégation, des épreuves qu'elle a endurées, des affronts qu'elle a essayés alors que Picasso, l'infâme Picasso, croulait sous ses milliards.

— Il fallait l'implorer pour une bouchée de pain.

Chacun compatit à sa peine. Souffrir autant mérite la considération.

Cet étalage du malheur me soulève le cœur. Je refuse d'exprimer ma souffrance. Je me tais et me terre. Murée dans le silence, je passe pour un être insensible. Une créature sans cœur que sa mère rejette avec férocité.

— Il n'y a pas de justice. C'est toi qui aurais dû mourir.

Moi et pas Pablito. Je suis une fille. Je fais partie de ceux qu'elle n'aime pas.

Pour me faire aimer d'elle, je me plie à toutes ses exigences. Je m'occupe de la maison, des repas, fais tout ce qu'elle me demande. Je

m'étiolo, dépéris, deviens anorexique. Cela lui est égal. Je ne compte pas pour elle.

Je reprends mon travail à l'hospice, retrouve mes enfants autistes et schizophrènes. Je ne supporte plus leurs cris, leur folie, leur misère. J'ai trop baigné dans celle de Pablito.

Il faut que je fuie et mette de la distance entre ma mère et moi, entre la confusion de ma vie ordinaire et la réalité. Je veux me retrouver, me donner une chance, oublier tout pour rester enfin seule avec le souvenir de mon frère.

Je quitte mon travail et pars pour Londres. J'ai trouvé là-bas un foyer d'étudiantes qui, pour une somme modique, accepte de m'héberger. Ce foyer – la LTC School – reçoit des jeunes filles venues de toute l'Europe : des Allemandes, des Italiennes, des Espagnoles, des Anglaises, bien sûr. Pour m'étourdir, je sors le soir avec mes camarades, assiste à des matches de football, parcours la ville entière et, pour vivre, accepte des petits boulots : baby-sitter, disquaire, vendeuse dans un magasin de fringues. Les jours de blues, je téléphone à ma mère. Malgré tout le mal qu'elle me fait, j'ai besoin d'entendre sa voix. Quand elle ne me raccroche pas au nez, elle répond qu'elle n'a pas le temps de me parler :

— Tu tombes toujours mal.

C'est vrai, je tombe toujours mal.

Délibérément, j'escamoterai tout un pan de ma vie.

Comme dans les contes de fées, il pourrait commencer par « Il était une fois » et finir par « Ils eurent beaucoup d'enfants ».

Ce « Il était une fois » commence lorsque j'avais quinze ans. Mon prince – car, évidemment, il ne peut s'agir que d'un prince – était médecin. Il était grand et avait les yeux bleus. Dans ma candeur d'enfant, il était paré de toutes les vertus. Un médecin ne peut que soulager le mal et j'avais tant de mal. Je pensais que c'était un homme comme lui que j'épouserai un jour. Ingénue, je l'idéalisais et me voyais déjà la tête sur son épaule. Une épaule de médecin. J'amalgamais l'homme et sa profession.

Il était...

Ici, je laisse un blanc. Un blanc que je ne remplirai que pour Gaël et Flore, les enfants que j'ai eus de cet homme. Ce blanc pourrait faire l'objet d'un livre que je n'écrirai jamais. Néanmoins, je suis prête à dévoiler ce qu'il pourrait renfermer à Gaël et à Flore s'ils le désirent un jour. Moi qui me suis exercée à me taire pour demeurer en vie, je m'engage devant eux à dire la vérité, toute la vérité.

Dans le moindre détail.

Ils sauront alors à quel point j'ai tenté de leur offrir l'amour qu'ils méritaient, même si cet amour a été payé de tourments, de douleur et de peur.

Gaël, j'aimerais que tu saches que tu es capable de *te* faire aimer de *ta* vie. La recette est simple. Sois toi-même et ne triche jamais. Avenir et utopie ne font pas bon ménage. Endosser le nom de Picasso est loin d'être une palme. Préfère le nom de Gaël. En irlandais, m'a-t-on dit, il signifie le « brave ».

Sois digne de ce nom.

Flore, tu m'épateras toujours. Que ce soit sur ton cheval ou alors dans ta vie, tu sautes tous les obstacles. Magistralement, brillamment, et toujours simplement.

Ce simplement que j'aime et dont je suis si fière.

Si un jour tu désires qu'avec toi je feuillette ce blanc, comme pour tes chevaux, ne me tire pas sur la bouche. Elle aura eu tant de mal à confier tout ce que j'ai enduré lorsque j'avais ton âge.

De retour de Londres, je préviens ma mère. Je ne veux plus habiter sous son toit. Celui qui sera le père de mes enfants m'a proposé de vivre avec lui. Je dois tenter ma chance. Advienne que pourra. Je n'ai que vingt-deux ans.

Villa *La Rémajo*. Ma mère a déposé mes affaires devant la porte. Non pas dans une valise mais dans un sac-poubelle.

Je suis une fille ingrate. C'est tout ce que je mérite : un sac-poubelle gris.

Jeudi 5 juin 1975. Au téléphone, une voix que je ne reconnais pas. C'est Christine, la femme de mon père.

— Marina, ton père vient de mourir. Il était très malade.

Je ne veux pas y croire. Ce serait trop atroce. Grand-père mort, mon frère mort, mon père mort, il ne reste plus personne et je me sens coupable. Coupable d'être en vie.

— Quand ? Où ? Comment ?

Je veux en raccourci combler le temps et la distance qui me séparent de mon père. Le ressusciter par la bouche de Christine.

— Son dernier souhait était de revoir l'Espagne... À son retour, son mal s'est aggravé... un cancer qui ne pardonne pas. Il est mort cette nuit.

Et bien sûr, la formule rituelle :

— Il n'a pas souffert.

Il décédait deux ans après mon frère. Il avait cinquante-quatre ans.

Sur le divan de l'analyste, j'ai tant de fois demandé pardon à ce père que je ne voyais pas. Pardon pour le mal que lui avait fait son père, pardon pour mon frère qui l'avait chassé de sa mémoire, pardon pour moi qui ai osé le juger.

Qui s'est penché sur son vécu ? Personne.

Il n'était pas célèbre.

Coup de fil de Claude, le fils de Picasso et de Françoise Gilot. Depuis 1974, tout comme sa sœur Paloma et Maya Widmayer, la fille de Marie-Thérèse Walter, il a juridiquement le droit de s'appeler Picasso et de prétendre au titre d'héritier.

— Marina, souhaites-tu assister aux obsèques de ton père ?

— Comment veux-tu que je fasse ? Je n'ai pas le moindre sou.

— Je t'envoie ton billet.

Paris-Orly. Claude est venu me chercher. Je le sens emprunté et je suis empruntée. Il y a si longtemps que nous nous sommes vus. Il s'étonne, je n'ai pas de bagages. Seulement un blue-jean et des sabots aux pieds, non par provocation mais parce que, depuis le départ de mon frère, m'acheter le strict nécessaire ne m'intéresse pas.

— Demain, me dit Claude, tu iras voir M^e Zecri, l'administrateur chargé de la succession de ton grand-père. Il te remettra un chèque.

Un chèque ? Pourquoi un chèque ? Je ne comprends pas.

— En attendant, ajoute Claude, prends ce billet de cent francs. Tu ne peux pas rester sans argent à Paris.

Il m'emmène chez lui, boulevard Saint-Germain. Un appartement luxueux où nous attendent sa toute nouvelle amie et d'autres personnes que je ne connais pas.

— Avez-vous fait bon voyage ? Désirez-vous boire quelque chose ?

Voulez-vous voir votre chambre maintenant ?

Ils sont si prévenants, si gentils et tellement délicieux.

— Et... et mon père ?

Cela peut paraître étrange mais quand Claude m'a demandé si je voulais aller à l'hôpital où son corps reposait, j'ai acquiescé sans l'ombre d'une hésitation. Après tant d'années d'absence, je voulais le revoir.

Peut-être pour Pablito et moi, surtout pour Pablito à qui l'on avait refusé l'entrée de *Notre-Dame-de-Vie* à la mort de grand-père, je voulais le revoir.

Et le faire exister.

Mon père est là sur son lit blanc. Son visage est crispé. Même dans la mort, j'ai l'impression qu'il souffre. Je m'approche et pose ma main sur ses deux mains croisées. Peut-être l'ai-je embrassé.

L'ai-je embrassé ou simplement touché ? Je ne sais plus mais, dans cette chambre à la lumière pâle, je voulais m'assurer que c'était lui. Lui qui, vivant, avait été si absent et si faible.

Une joue... une main froide. C'est tout ce qu'il me laissait.

Le lendemain, Claude m'annonce qu'il m'emmène en week-end dans sa maison de campagne.

— L'enterrement n'aura lieu que mardi. Te mettre au vert deux jours te fera beaucoup de bien.

Il a statué et tranché. Comment pourrais-je refuser ? Il a décidé de se comporter en chef de famille.

J'ai gardé de ce week-end en Normandie un mauvais souvenir. D'abord parce que je ne connaissais personne et me sentais délaissée, ensuite parce que Claude, faute de place, m'avait installée toute seule dans un pavillon isolé où j'ai passé la nuit à frissonner de peur.

Le dimanche soir, nous rentrons à Paris. Dîner lugubre chez *Lipp* à Saint-Germain-des-Prés, conversations auxquelles je ne comprends rien, retour dans l'appartement de Claude.

— Bonne nuit, Marina. Nous aurions tellement aimé que Pablito soit avec nous ce soir.

C'est la première fois que l'on parle de mon frère. Son suicide dérange. Sa mort est indécente.

Pour les Espagnols, les obsèques sont une fête, une occasion de revoir des parents, des cousins, des amis que l'on a perdus de vue. Une *oportunidad* comme l'on dit là-bas. Un dîner est offert et chacun évoque des souvenirs.

— Rappelle-toi le jour où...

A *tal señor, tal honor*, à tout seigneur, tout honneur, on parle de Picasso. Non pas de mon père mais du grand Picasso.

— ¡ *Qué talento ! ¡ Qué genio !*

Et l'on boit. Et l'on mange. Et l'on braille.

Les abrazos, les rires, les bouches pleines, les lèvres et leurs rictus, les clins d'œil entendus, les inflexions de voix. Rugueuses. Rocaïlleuses.

Comida hecha, compañía deshecha, la fête passée, adieu le saint, demain, ils auront oublié mon père.

Parmi eux, Vilato, un neveu de grand-père. Il s'approche de moi et me glisse à l'oreille :

— C'est bien que tu sois en vie.

Paloma, Maya, Bernard, Christine et son fils Bernard, Bernard, mon demi-frère... mais aussi tous les autres qui s'empressent autour de moi.

— Marina, tu dois être courageuse.

— Marina, ta vie n'a pas été facile.

— Marina, ton grand-père, ton frère et maintenant, ton père. Pauvre petite Marina.

Pauvre petite Marina. On s'intéresse à moi.

J'existe dans la mort.

Le lendemain, j'ai rendez-vous chez M^e Bacqué de Sariac, l'un des avocats de grand-père. Il tient à me voir pour me remettre une enveloppe que m'a laissée mon père. Elle contient cent mille francs et un mot à l'écriture tremblante :

« Je te laisse cette somme pour t'aider. Je te serre dans mes bras. »

Elle est signée Paulo. Tout simplement Paulo.

— Votre père voulait vous l'apporter, m'explique M^e Bacqué de Sariac, mais il n'a pas osé prendre contact avec vous.

J'aimerais lui dire que, de toute façon, je n'aurais pas accepté cet argent de mon père. J'aimerais lui dire...

À quoi bon ? Je n'ai plus de rancune. Simplement une enveloppe renfermant cent mille francs.

Une ultime pension cachant un repentir.

Claude se démène pour moi. Je suis une provinciale. Il trouve normal de me piloter dans le dédale de ce Paris du monde des affaires.

— Cet après-midi, tu rencontres M^e Zecri. Il t'attend. Je lui ai téléphoné.

Mon père mort, je fais maintenant partie avec mon demi-frère Bernard de la succession Picasso au même titre que lui, Jacqueline, Maya et sa sœur Paloma. Pas d'histoires, il veut que tout se passe bien.

— Tu sais, nous aussi, on a souffert. Nous aussi, on a connu l'adversité...

Tous dans le même sac, il tient à niveler nos souffrances alors que moi, j'ai perdu Pablito...

Je n'ai pas envie de répondre. Aucun compte à rendre, aucun compte à régler, je n'ai qu'une seule idée : sortir de cette histoire et, surtout, échapper à cette famille unie par des intérêts d'outre-tombe.

M^e Pierre Zecri, le notaire chargé de la succession, me reçoit comme tous les notaires reçoivent les ayants droit.

— Marina Picasso, fille de Paul Picasso et d'Émilienne Lotte divorcée de ce dernier, de par les statuts définis dans une succession *ab intestat*...

Je ne l'écoute pas. J'ai d'autres soucis en tête. En entrant chez lui, j'ai cassé le talon de l'un de mes sabots et je n'ai pas d'autres chaussures à me mettre.

Je suis absente. Tout ce blabla juridique ne me concerne pas.

Une chose cependant, avec les sous que contient l'enveloppe que m'a léguée mon père et le chèque que me remet M^e Zecri à titre d'avance, je vais pouvoir rembourser Marie-Thérèse Wal-ter, payer les dernières traites de ma Coccinelle et peut-être...

Rien. Je n'ai envie de rien.

Retour à Golfe-Juan. Mon premier geste en arrivant est d'aller déposer ce premier capital à la banque sur le compte de ma mère.

Au rouge. Évidemment.

Ma mère. Elle qui a toujours fantasmé sur la fortune de Picasso, curieusement, ne veut pas profiter de l'argent qu'elle pourrait utiliser

à sa guise. Au contraire, elle continue à économiser. Ses délires ont changé de diapason. Ce n'est plus la puissance de grand-père qui la hante mais sa puissance à elle.

— Heureusement que je suis là pour administrer le capital de ma fille. Heureusement, elle m'écoute. Elle se repose sur moi.

L'épicier, le boulanger, le boucher, le droguiste et toute leur clientèle sont pleins d'admiration.

C'est ce qui compte pour elle.

Quand on a passé son enfance et son adolescence à quémander beaucoup d'amour et un peu d'attention, quand on n'a jamais eu le moindre sou en poche, quand on a souffert de porter un nom comme on porte une croix, quand on n'a rien et qu'on a tout perdu, hériter est une condamnation.

Je sais ce que certains vont dire :

— Son grand-père est célèbre, il lui laisse une fortune, elle a beaucoup d'argent... Mais de quoi se plaint-elle ?

Je ne me plains pas. Je ne fais qu'entrouvrir ma mémoire et raconter les faits tels que je les ai vécus.

La première fois où j'ai été conviée à la table de succession, je ne comprenais pas ce que l'on attendait de moi. Je n'avais qu'une envie : m'évader du clan des Picasso.

Pour le faire au plus vite, j'ai renoncé à la part que ma grand-mère Olga avait laissée à mon père, renoncé à celle de Pablito qui normalement devait me revenir et revenir de moitié à mon demi-frère Bernard. Pour dire la vérité, je ne voulais pas d'histoires. J'étais bien trop meurtrie.

Pour être plus libre encore, me restait à racheter les droits d'usufruit de Christine, la deuxième femme de mon père, soit le quart de ma part. Alors que ma mère n'avait pas droit à une petite cuillère, je devais me plier à cette démarche pénible. Très gentiment – et parce qu'elle savait ce que Pablito et moi avions enduré – Christine accepta tout de suite.

J'étais affranchie du joug des Picasso.

L'évaluation des milliers d'œuvres que mon grand-père avait laissées avait été confiée à l'expert d'art Maurice Rheims. Une fois ces œuvres estimées, Jean Leymarie et Dominique Bozo – les directeurs du musée Picasso – sélectionnèrent tableaux, dessins, gravures et

céramiques que l'État, en priorité, se réservait pour le règlement des droits de succession. Enfin, une multitude d'avocats se chargèrent de diviser ces milliers d'œuvres en autant de lots qu'il y avait d'héritiers. Après avoir réglé ces avocats – honoraires qui s'élevaient à une part de la succession – Jacqueline, Maya, Paloma, Claude, Bernard et moi pûmes finalement toucher l'héritage après avoir, bien sûr, réglé nos propres droits de succession, ce qui pour moi équivalait à la moitié des biens que me laissait grand-père.

Je n'avais pas voulu participer à l'hallali de cette succession. Je le répète, cela ne m'intéressait pas et, lorsque le directeur de la B.N.P. à Paris me proposa d'ouvrir les portes du coffre qui enfermait le lot Picasso qui m'était réservé, je refusai tout net. Je ne me sentais pas la force d'affronter cette dernière étape. Haïssant l'homme pour les souffrances que mon frère et moi avions subies, je trouvais incohérent de posséder quoi que ce soit de lui.

Je n'arrivais pas à dissocier l'artiste de son œuvre.

Me revenait aussi *La Californie* avec ses grilles si longtemps défendues, ses pièces écrasantes, ses parfums d'interdit. Je ne la voulais pas. Il me fallait la vendre et racheter mon âme.

J'ai essayé de m'en débarrasser mais, ne trouvant pas d'acquéreur, je décidai de la garder sans, toutefois, me résoudre à l'habiter. Je la trouvais trop grande et trop pesante. J'entendais les parquets craquer, le vent s'engouffrer dans les pièces. Je craignais sans doute de voir surgir non pas le fantôme de mon grand-père mais celui de Picasso.

Le volume de *La Californie* m'effrayait comme m'effraya longtemps ce qui me semblait démesuré. Je me souviens des malaises qui m'assaillaient lorsque, aux États-Unis, on me servait un Coca-Cola dans un verre trop grand ou du pop-corn dans un sachet trop grand. Le Coca, le pop-corn, les avenues trop grandes, les espaces, les gratte-ciel, les voitures américaines, le ciel même qui, là-bas, m'écrasait me faisaient perdre connaissance.

Au cours de mon analyse, je devais comprendre que cette phobie venait de mon grand-père. Du volume qu'il avait occupé dans ma vie.

Des années plus tard – Gaël et Flore étaient nés – je décidai de regarder ma collection. Ce fut abominable. Alors que j'avais devant moi des trésors, je fus prise de vertiges et dus quitter les lieux. Lorsqu'on me demandait de prendre part à une manifestation concernant mon grand-père, je ne pouvais m'y rendre et, si j'y parvenais, mon angoisse était si forte que je m'évanouissais.

Sur les conseils de Ian Krugier – un marchand de tableaux mais surtout un ami à qui j'avais confié le soin de gérer ma collection –, je

fis venir quelques peintures dans un appartement que j'occupais à Cannes. Retournées contre le mur, elles restèrent des mois abandonnées dans une pièce où je n'osais pas entrer tant la charge d'angoisse qu'elles contenaient m'était insupportable.

Bien des gens me demandent ce que représentait pour moi cette fortune toute neuve. À quoi je l'employais.

En souvenir de mon père, j'ai acheté une moto 125 puis une Porsche et, parce qu'il en rêvait, une Ferrari dont je me suis séparée très vite.

En souvenir de ma grand-mère Olga et de ses derniers jours à la clinique où Pablito et moi allions lui rendre visite, je me suis fait confectionner une couverture en fourrure qui ressuscitait sa chaleur et sa grâce.

Ensuite, j'ai offert à tous ceux qui me rappelaient mon enfance à Golfe-Juan des réfrigérateurs, des manteaux, des pelisses, des radios, des télévisions, des voitures... Sans doute parce que, à l'époque, nous n'en possédions pas.

Après, j'ai acheté une maison au cap d'Antibes, une maison que j'ai offerte plus tard à ma mère.

Je lui devais bien ça.

Je me suis fait plaisir.

Je me devais bien ça.

Enfin, j'ai pu aider des enfants en détresse à l'autre bout du monde : mes enfants d'Hô Chi Minh.

Je leur devais bien ça.

Aujourd'hui, l'argent représente un instrument de liberté. Rien d'autre. J'ai une voiture pour aller chercher mes enfants à l'école, une autre pour les emmener en vacances, un 4 x 4 pour dépanner Flore et son fiancé qui tiennent un club hippique à Valbonne. N'en déplaise à ceux qui croient que je vis comme un milliardaire, je n'ai pas de yacht sur la Méditerranée et n'ai jamais loué un avion privé pour mes déplacements, encore moins fréquenté les hôtels de luxe, les clubs à la mode où il faut se faire voir et les salons de thé pour dames désœuvrées.

Je ne fais pas partie de la jet-society.

Par décence, j'ai toujours refusé les allocations familiales et, pour ne pas profiter de la Sécurité sociale, j'ai pris pour mes enfants et moi

des assurances privées.

C'est la moindre pudeur. C'est le moindre respect.

Mais là, je laisse encore un blanc. Parler d'argent ne me passionne pas.

Peut-être parce que j'en ai.

Parce que je n'en avais pas à l'époque où l'on nous reléguait à l'ombre d'un génie.

Le génie de Picasso.

Ce mot « génie » dont les « experts ès Picasso » se gargarisent m'indigne et m'exaspère. Comment peuvent-ils se permettre d'analyser sa création dans un jargon redondant et péremptoire destiné à un cénacle d'initiés : « mouvance hispanique des rouges et du fauve », « impulsion cosmique du trait », « chimérique problématique de la composition » ?... Comment osent-ils s'arroger le droit d'enfermer Picasso et son œuvre dans une forteresse dont ils seraient les seuls à posséder la clef ?

Picasso et génie... génie et Picasso : deux mots indissociables qui permettent d'alimenter les dîners en ville.

« Picasso, c'est épatant. Le génie à l'état pur ! Reprenez encore quelques asperges. Elles viennent de notre propriété dans le Lubéron. »

Et les brèves de comptoir.

« Du génie... du génie. Moi, si j'étais Picasso, au prix où ça se vend, j'en fais un et j'arrête. »

Le nom de Picasso – ce nom que je porte – est devenu un sigle. On le retrouve dans les vitrines des parfumeurs, des bijoutiers, dans des cendriers, sur des cravates, des T-shirts. On ne peut plus ouvrir la télévision sans voir un robot aérographe signer Picasso sur le flanc d'une voiture. Sans compter la Picasso Administration, entreprise gérant l'empire Picasso... et dont j'ai refusé de faire partie.

Picasso, ce grand-père interdit que j'ai toujours vu en espadrilles, vêtu d'un vieux short et d'un maillot de corps troué, cet Espagnol infiniment plus anarchiste que communiste n'aurait jamais imaginé qu'un jour – en dehors de sa peinture – son nom deviendrait une machine à faire de l'argent.

Après quatorze ans d'analyse, je me rends compte à quel point l'image que j'avais de mon grand-père était déformée, redoutable, angoissante. À travers le prisme de mon père, il était méprisant et avare. À travers celui de ma mère, il était pervers et insensible. Jacqueline, avec ses *Monseigneur*, nous assenait le coup de grâce. Elle

nous le présentait comme l'un de ces dieux cruels que les Aztèques célébraient par des sacrifices humains.

Nourrie de cette légende, je l'ai longtemps tenu pour seul responsable de notre détresse. Tout était sa faute : la déchéance de mon père, les excès de ma mère, le déclin de ma grand-mère Olga, la dépression et la mort de mon frère Pablito. Je lui en voulais de ne s'être jamais penché sur notre sort et de nous laisser à l'abandon. Je ne comprenais pas pourquoi Pablito et moi ne pouvions le voir en simple tête-à-tête. Je ne comprenais pas qu'il se désintéresse de ses petits-enfants alors que nous ne demandions qu'un soupçon d'intérêt.

Aujourd'hui – et c'est pour cette raison que j'ai voulu ce livre – je découvre que mon grand-père nous a été volé. Alors que nous aurions pu nous glisser librement dans sa vie, l'irresponsabilité d'un père, d'une mère mais aussi d'une épouse possessive nous avait dépouillés d'une affection que Pablito et moi guettions à chaque visite.

Confiné dans une telle atmosphère de servilité, comment ce dieu vivant aurait-il pu imaginer que, derrière chacun de nos passages à *La Californie*, il y avait un appel au secours ?

Il aurait suffi que Picasso descende quelques instants de son Olympe pour devenir, le temps d'une caresse, un grand-père comme les autres...

Il ne le pouvait pas. Muré dans son œuvre, il avait perdu tout contact avec la réalité et s'était replié dans un monde intérieur impénétrable.

Cette œuvre était son seul langage, sa seule vision du monde. Enfant, déjà, il était enfermé dans un univers autistique. À l'école de Malaga, alors que les autres élèves suivaient les cours du maître, lui dessinait inlassablement des pigeons et des corridas sur ses cahiers. Lorsque ses professeurs le réprimandaient, il les narguait. Ses dessins valaient tous les cours de calcul, d'espagnol ou d'histoire.

Boulimique, il dévorait la vie, les choses et les gens. Un caillou, un bout de bois, un bris de vaisselle ou de tuile devenait entre ses doigts une création. Le matin, il faisait son jogging. À petites foulées, il suivait la voiture que Jacqueline conduisait. En chemin, il jetait sur le siège arrière un bout de ferraille, une selle, un guidon de vélo qu'il avait déniché dans les poubelles qui jalonnaient son parcours. Torturés dans son atelier, ferraille, selle, guidon se métamorphosaient en hibou, masque africain ou Minotaure.

Pour Picasso, l'objet le plus banal devenait une œuvre.

Il en était de même pour les femmes qui avaient eu le privilège – ou le malheur – d'être prises dans sa tornade. Soumises à sa sexualité

animale, il les domptait, les envoûtait, les aspirait, les écrasait sur sa toile. Lorsque des nuits durant il en avait tiré la quintessence, il les rejetait exsangues.

Tel un vampire au lever du soleil.

Comme un scalpel, son regard magnétique creusait la réalité, la travaillait, la dépeçait. Sous son pinceau, sous ses doigts, les couleurs, la glaise, le bronze, le métal se pliaient à sa force. Il matait les femmes et la matière pour en faire ses esclaves.

Lui qui a traversé son siècle ne vivait pas comme ses contemporains. D'ailleurs, il ne les voyait pas. La vie n'était pour lui qu'un carnet de dessins, un livre d'images « croquées » au fil de sa fulgurante créativité.

Il ne refaisait pas le monde, il imposait le sien.

Toute sa vie durant, à travers toutes les époques de sa peinture, il cherchait à traquer l'éphémère, à capturer l'instant. Il ne peignait pas, il ne dessinait pas, il ne sculptait pas, il dégorgeait tout ce qu'il ressentait. Il disséquait son âme. Pudeur et impudeur, vitalité et mort, violence et sensibilité, provocation et naïveté, il faisait vibrer toutes ces cordes avec une intensité qui irradiait tous ceux qui l'approchaient.

Et qui les foudroyait.

Il pratiqua sans merci cette recherche de l'absolu. Peu lui importaient les armes, comme Don Quichotte, il lui fallait combattre, exercer sa vengeance contre un monde qu'il voulait maîtriser.

« Une bonne peinture, disait-il, devrait être hérissée de lames de rasoir. »

Lui, ce petit homme d'un mètre soixante à peine, était « Yo Picasso ». Comme le torero étincelant sur le sable de l'arène, sa seule angoisse était la mort. Son épée : un pinceau. Sa muleta : la toile vierge.

Ni mon père, ni ma mère, ni Pablito, ni moi ne pouvions comprendre l'isolement dans lequel se débattait ce matador. Personne n'avait accès à sa corrida. À son éternelle croisade.

Qui étions-nous pour prétendre violer l'arène dans laquelle il combattait ? Quelle impudence de vouloir demander à cet homme tout ce qu'il avait renié pour se consacrer à son art : l'argent, la famille, la tendresse, les égards. Ces mille futilités qui font le quotidien des familles traditionnelles.

Comment lui en vouloir de ne pas avoir vu les enfants que nous étions, Pablito et moi. L'enfance comme le reste devait

impérativement être sa création.

« À huit ans, j'étais Raphaël, disait-il. Il m'a fallu toute une vie pour peindre comme un enfant. »

Nous étions des rivaux.

Rien dans la gamme des sentiments habituels n'avait prise sur lui. Il aimait l'argent pour acheter des maisons dans lesquelles il peignait. Il les revendait dès qu'elles ne suffisaient plus à contenir ses nouvelles œuvres. Il n'aimait pas se mettre à table. C'était du temps volé à sa création. Il méprisait toutes les vanités qu'apporte la fortune. Dans ses vêtements fatigués, il aurait pu passer pour un clochard. Il ne faisait aucun cas de la cour qui se pressait pour venir voir le maître. Sa « mare aux grenouilles » comme il les appelait.

À la fin de sa vie, pour rester seul et créer avec ses dernières forces, il avait rejeté tout le monde.

Nous en faisons partie.

Mon analyse m'a permis aujourd'hui de découvrir un grand-père que je ne connaissais pas. J'attendais qu'il soulève la grille derrière laquelle il s'était réfugié. Peut-être l'a-t-il souhaité. Je ne le saurai jamais. Peut-être qu'au moment où il aurait pu le faire, la grille était trop lourde et lui trop fatigué.

Finalement, de Picasso ou de moi, lequel était le plus égoïste ?

Muré à *Notre-Dame-de-Vie*, il est mort seul, comme il avait vécu. Seul, comme il l'avait souhaité.

Il avait eu cette phrase cruelle :

« Quand je mourrai, ce sera un naufrage, et quand un grand navire sombre bien des gens alentour sont aspirés par le tourbillon. »

C'est vrai, beaucoup ont été aspirés par le tourbillon :

Pablito, mon frère inséparable, mort le jour même où notre grand-père était mis en terre à Vauvenargues.

Mon père, le fragile géant, mort deux ans plus tard, désespérément orphelin.

Marie-Thérèse Walter, la muse inconsolable, pendue au plafond de son garage de Juan-les-Pins.

Suicidée aussi Jacqueline, la compagne des derniers jours, morte d'une balle dans la tempe.

Et, plus tard, Dora Maar, morte dans la misère au milieu des toiles de Picasso qu'elle refusait de vendre afin de garder pour elle seule la

présence de l'homme qu'elle idolâtrait.

J'aurais dû, moi aussi, faire partie de ces victimes. Si je suis encore là, je le dois à la rage de vivre et de lutter d'un grand-père dont je rêvais...

Et qui n'était pas là.

Tout comme le marin après une vie de bourlingue, j'ai déposé mon sac. Je ne veux plus le porter sur l'épaule. Il est beaucoup trop lourd. Trop lourd et misérable.

Assise – et non plus allongée – dans le bureau de Duvanel, mon psychothérapeute, je peux enfin disposer de moi-même.

Je suis Marina Picasso.

— C'est bien, m'a simplement répondu l'analyste.

Il a compris que j'étais prête à tourner une page.

Une page sur la douleur.

L'essentiel de ma vie est Gaël et Flore, ces enfants auxquels je n'ai pu pleinement me consacrer durant mes « années noires ». Je veux les retrouver, les apprendre, les aider à m'apprendre. Doucement, pas à pas. Comme une convalescente.

La Chine, l'Afrique, la Russie... Ensemble, nous découvrons le monde et les images que nous prenons de plein fouet nous rapprochent, nous unissent, nous confondent. Le bonheur qu'ils ressentent, le bonheur qu'ils m'apportent aiguise mes sentiments de mère. Alors que, graduellement, je renaiss à ce monde, mon désir d'avoir d'autres enfants se fait sentir en moi. Gaël et Flore applaudissent à l'idée. Eux aussi ont envie d'agrandir la famille avec des frères, des sœurs.

— Et si tu en adoptais !

— J'aimerais... si vous êtes d'accord.

— Oui, nous sommes d'accord !

Nous venons de sceller un pacte.

Monique, la guide de l'agence Kuoni qui a organisé chacun de nos voyages, est venue dîner à la maison accompagnée d'un ami vietnamien. Cet ami, François, a fait toutes ses études en France et a

toujours maintenu des relations étroites avec son pays. Encouragée par sa gentillesse et la passion avec laquelle il parle de son Viêt-nam, je lui dévoile mes projets d'adoption. Il m'écoute, me sonde et m'explique – après ce qui pourrait passer pour un interrogatoire – que, selon lui, je ne rencontrerais aucune difficulté si je décidais d'adopter un enfant vietnamien.

— Il y en a tant qui cherchent une famille. Il y en a tant qui meurent...

Il connaît à Hô Chi Minh-Ville une femme médecin à l'hôpital pédiatrique Grall, l'ancien hôpital militaire français de Saigon. Il lui parlera de moi.

— Qui est-elle ?

— M^{me} Hôa a consacré une partie de sa fortune à aider les enfants défavorisés d'Hô Chi Minh-Ville. Elle a été longtemps ministre de la Santé. Aujourd'hui, elle fait de la recherche et tente d'améliorer les conditions de vie des filles et des garçons qu'elle soigne dans son établissement.

— Quand pourrais-je la voir ?

— Je pars dans quelques jours. Dès mon retour, je vous contacterai.

Je n'ai plus qu'à attendre.

M^{me} Hôa m'attend avec Gaël et Flore. Lorsque François lui a fait part de ma requête, elle s'est aussitôt empressée de faire toutes les démarches pour exaucer mon vœu. Elle a un nourrisson pour moi.

Comme François, elle a fait ses études à Paris. Coïncidence ou prémonition, le hasard a voulu qu'elle ait connu mon grand-père dans les années cinquante. Tous deux appartenaient alors à la même cellule du Parti communiste dans le XIII^e arrondissement.

Hô Chi Minh-Ville et son aéroport. La douane et ses tracasseries. L'excitation de Gaël et de Flore. Mon impatience à moi. Bientôt, je prendrai dans mes bras l'enfant que je souhaite tant, l'enfant de ma résurrection.

Il s'appellera Florian.

Dans le minibus qui est venu nous chercher, nous découvrons les rues, les maisons bigarrées, les échoppes des artisans, la foule affairée, les couleurs, les odeurs : odeurs d'épices, de musc, de moiteur.

Odeurs de paradis...

Tout au bout de la ville, un bébé nous attend.

La nursery de l'hôpital Grall vient de fermer ses portes. Pour faire la connaissance de Florian, nous devons revenir le lendemain matin. Je suis désappointée. Une nuit est si longue quand on a si longtemps vécu d'espoir et de confiance le plus souvent bafoués.

Florian est là, chétif et minuscule. Le Dr Hôa l'a fait venir de l'orphelinat de Gô Vap pour s'occuper de lui avant de me le confier. Ses membres sont décharnés. Comme tous les enfants qui ont souffert de malnutrition, son ventre est ballonné. Il a trois mois à peine mais son regard est vif à travers ses paupières bridées.

— Les yeux de Picasso, me glisse M^{me} Hôa.

Je souris. Les yeux de Picasso : un héritage qui me comble de joie.

Il me reste quelques jours avant de retourner en France et de ramener Florian dans le creux de mes bras. En attendant, M^{me} Hôa me propose d'aller visiter plusieurs orphelinats et hôpitaux dont elle a le contrôle. Elle m'apprend que, dans la seule ville d'Hô Chi Minh, on estime à vingt et un mille le nombre d'enfants abandonnés et livrés à eux-mêmes dans les rues de la ville. Seuls mille cinq cents d'entre eux ont pu être recensés.

Orphelinats, hôpitaux, hospices pitoyables où s'entassent enfants, vieillards, malades. La misère et, faute de moyens, une hygiène lamentable. Mon cœur saigne. Je dois faire quelque chose et j'ai si peu de temps.

Je prends contact avec le Comité populaire, les dirigeants du Parti communiste, le Service social. Je remue ciel et terre. Ce pays m'a donné un enfant, je me dois de l'aider.

Le nom que je porte plaide en ma faveur. En qualité de petite-fille du camarade Picasso, mes interlocuteurs m'écoutent et m'encouragent. Ils participeront à mon action humanitaire.

« Pour cuire un bol de riz, il faut de la chaleur et des grains qui s'épousent. »

Le responsable du Service social chargé des problèmes de santé dans le sud du pays me propose de me faire visiter un terrain à Thu Duc, dans la banlieue nord d'Hô Chi Minh-Ville. Il sait que je veux bâtir un village qui accueillera des enfants défavorisés. Je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre mais je veux que ma fortune

serve à quelque chose. Je ne suis pas mère Teresa mais la souffrance des orphelins que j'ai découverts dans les établissements que j'ai pu visiter avec M^{me} Hôa m'est devenue intolérable. Je dois m'investir tout entière et tenter de faire le maximum pour eux.

Thu Duc : un ancien terrain militaire de cinq mille mètres carrés couvert de marécages, des trous d'eau creusés par la mousson, une végétation subtropicale, anarchique, des palétuviers, des mangroves, des taillis de bambous, des palmiers laissés à l'abandon. En lisière, une bâtisse délabrée et un orphelinat aux murs écaillés, rongés par le salpêtre.

À ma demande, le dirigeant du Service social me le fait visiter. Devant la porte, des orphelins jouent au ballon comme tous les enfants du monde. À l'intérieur, tout seul dans une grande pièce, un petit garçon en pyjama rayé me regarde. Son crâne est dégarni, son visage émacié et ses yeux d'une tristesse poignante. Il sait qu'il va mourir du cancer qui le ronge. Il a huit ans à peine.

C'est décidé, avec l'accord des autorités vietnamiennes, Thu Duc deviendra le « Village de la Jeunesse ».

Si ce village existe aujourd'hui, c'est à Florian, au petit garçon en pyjama rayé et surtout à mon frère Pablito que les trois cent cinquante enfants qui y vivent dignement le doivent.

Les souvenirs aussi bien que les regards opèrent des miracles.

Retour en France avec Florian lové sur ma poitrine. Entre les doigts serrés de sa main droite, l'index de Gaël, dans ceux de sa main gauche, le petit doigt de Flore.

À travers les hublots de l'avion, le ciel est moucheté de nuages.

Cannes et *La Californie* aux portes grandes ouvertes pour accueillir Florian. *La Californie* et ses rires qui fusent dans chaque pièce. *La Californie* d'une enfance qui aurait dû être la mienne et celle de Pablito : une enfance d'attentions.

— À quelle heure se réveille bébé ?

— Quand baignes-tu bébé ?

— As-tu pensé au biberon de bébé ?

Ces « bébés » que Gaël et Flore déversent en cascade au-dessus du berceau de Florian me stimulent et me donnent des forces. D'autres bébés m'attendent au Viêt-nam. Il faut que je fasse vite.

Entre deux visites à l'hôpital Lenal où je me rends pour faire

examiner Florian, je reçois l'architecte qui a réalisé pour moi les aménagements de *La Californie*. Je lui remets les plans que les autorités vietnamiennes m'ont confiés afin qu'il établisse – de concert avec un architecte d'Hô Chi Minh-Ville – les plans du « Village de la Jeunesse ». Je veux qu'il construise à Thu Duc non pas des bâtiments semblables à des casernes mais de petites maisons comportant chacune une cuisine, une salle de bains, une salle à manger et des chambres. Je veux également une école, un gymnase, un stade, une piscine, un parc. Je veux... je veux... je veux que les enfants qui y habiteront retrouvent une famille. L'amour qu'ils n'ont pas eu.

La vie leur doit bien ça.

Retour au Viêt-nam où mon destin me guide. Une fois de plus, Gaël et Flore sont là pour le tisser avec moi. Nous sommes d'accord pour adopter d'autres petits enfants. Et, si je les écoutais, plein de petits enfants. Des « bébés » comme ils disent.

Hô Chi Minh-Ville. À l'aéroport, un tapis rouge a été déroulé au bas de la passerelle où m'attendent, sous le drapeau rouge étoilé de jaune, les plus hauts dignitaires du pays. Ce n'est pas moi qu'ils viennent honorer mais mon grand-père, le père de la *Colombe*, celui de *Guernica*.

— Camarade Picasso, avez-vous fait bon voyage ?

— Camarade Picasso, ce pays est le vôtre.

Je suis une enfant du pays.

Alors que les architectes et leurs ouvriers donnent le premier coup de pioche sur le chantier qui deviendra en six mois la première tranche du « Village de la Jeunesse », M^{me} Hôa me reçoit à l'hôpital Grall où m'attend May, une petite fille âgée d'un an et demi. Tout comme Florian, May était une pensionnaire de l'orphelinat de Gô Vap. Tout comme Florian, May a connu de graves problèmes de malnutrition. Ses seuls repères sont les infirmières et le personnel de Gô Vap et de l'hôpital Grall. Elle refuse que je m'approche d'elle, refuse de sortir de son cocon. Elle se débat et crie. Je dois l'apprivoiser, veiller à ne pas la brusquer. Je sais que ce sera dur de couper avec ses racines, des racines qui, depuis sa naissance, ne puisent que du malheur. La seule sève qu'elle connaisse.

Ma vie est partagée entre le Viêt-nam et l'Europe. Le « Village de la Jeunesse » est terminé, pourtant je veux développer sa structure

d'accueil en achetant le terrain militaire qui l'environne. Et les travaux recommencent avec la même énergie, avec la même foi. Parallèlement, ma fondation fait procéder à l'envoi régulier de plusieurs tonnes de lait destinées aux enfants des orphelinats et hôpitaux d'Hô Chi Minh-Ville, elle fait creuser des puits artésiens dans des villages de l'intérieur du pays, fait voter l'allocation d'un budget à un village de retraités et d'anciens combattants afin qu'ils puissent développer leur élevage et leur culture, contribue à ce que deux cents étudiants de l'université de Daklat, au nord-est d'Hô Chi Minh-Ville, perçoivent une bourse pour mener à bien leurs études. Vu le délabrement des hôpitaux pour enfants et l'insuffisance de leurs équipements médicaux, ma fondation, avec des subventions venues de France, se charge de restaurer l'Hôpital pédiatrique n° 1 et l'Hôpital pédiatrique n° 2 de la capitale mais aussi de financer l'installation d'un bloc opératoire et d'une salle de réanimation. Enfin, je décide de rendre hommage à M^{me} Hôa en faisant moderniser Gô Vap qui a accueilli Florian et May. Avec l'accord des autorités, l'aménagement intérieur, les peintures, l'ameublement sont changés. Des couturières se chargent de l'habillement des petits pensionnaires. Des préaux sont construits pour leur permettre de jouer à la saison des pluies.

Je fais ce que je sens, et qui me colle à l'âme. Je ne calcule pas. Je pare au plus pressé.

Comme disait Picasso, je ne cherche pas, je trouve.

Nouveau voyage à Hô Chi Minh-Ville avec Gaël, Flore et May qui a deux ans et demi. Florian, âgé de vingt mois, est resté en France. Ensemble, nous sommes venus chercher Dimitri dans un orphelinat tenu par Terre des Hommes.

Dimitri. La première fois que j'ai vu Dimitri, comme dans un roman d'amour, j'ai su que ce serait lui, lui, le nouvel enfant qui se glisserait au sein de notre famille. Abandonné lorsqu'il avait trois jours, Dimitri ne connaissait rien du monde. La moindre chose, un oiseau passant devant la fenêtre de sa chambre, un coup de vent dans la cime d'un arbre, le bruit d'une voiture au loin semblaient le fasciner. Le doigt pointé en l'air, il s'étonnait de ces moindres miracles, et les « Oh » émerveillés que sa bouche exprimait étaient pour moi une musique si tendre que je décidai de le prendre sous mon aile. Voilà pourquoi, après l'avoir fait examiner à la Fondation Carpentier à Saigon, nous revînmes le chercher en grande pompe. Il avait quinze mois, refusait de marcher, préférant se cramponner à moi comme un noyé à sa bouée. « Les bras... les bras » furent les seuls mots dont il me gratifia de nombreux mois encore. Ils lui étaient

ouverts.

Voilà ma vie. Invitée à son banquet, j'ai fait ce que j'ai pu et pensé devoir faire. Quelquefois bien, quelquefois mal.

« Quand je n'ai pas de bleu, je mets du rouge », disait Picasso mon grand-père.

Moi, j'ai été obligée d'utiliser toutes les couleurs que me proposait mon destin. Certaines étaient fondamentales, d'autres complémentaires. Teintes et demi-teintes, j'espère que mes enfants ne jugeront pas l'œuvre que fut ma vie quand ils l'accrocheront à la cimaise de leur mémoire.

Gaël m'a téléphoné de Londres. Il m'attend la semaine prochaine.

Flore et son fiancé Arnaud passeront me voir demain après avoir soigné leurs chevaux au Centre hippique de Mougins.

Florian, onze ans et demi, est à son cours de judo. Ce matin, il m'a informé de ses projets d'avenir. Il sera cuisinier et, si ça ne marche pas, chef d'escadron au GIGN.

May, douze ans, sera professeur de français ou alors vedette de cinéma.

Dimitri, dix ans, sera pilote d'avion mais aussi architecte les jours où Air France sera en grève.

Il est cinq heures du soir. Le soleil se couche sur les îles de Lérins.

Je suis bien. Tellement bien.